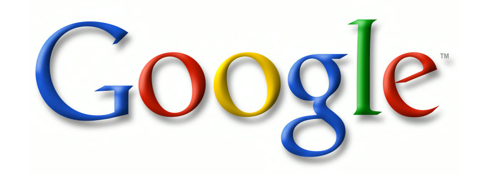
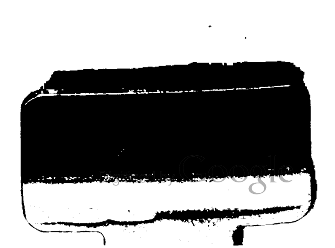








EXPLICATION

DES

DOUZE DERNIERS LIVRES PROPHÉTIQUES

DE L'ANCIEN TESTAMENT.

EXPLICATION

DES

DOUZE DERNIERS LIVRES PROPHÉTIQUES

DE L'ANCIEN TESTAMENT;

PRÉCÉDÉE

D'UN COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA PÉRIODE DES PROPHÈTES;

D'après les articles de M. Preiswerk

DANS LE JOURNAL *L'ORIENT*.

Accompagnée d'un tableau synchronistique.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA TRADUCTION D'OUVRAGES CHRÉTIENS ALLEMANDS.

NEUCHATEL,

CHEZ JEAN-PIERRE MICHAUD, LIBRAIRE.

1841.

Neuchâtel, imprimerie de Chs Attinger.

AVANT-PROPOS.

Les douze Petits Prophètes sont certainement la portion de la Bible qu'on lit et connaît le moins, et c'est aussi celle qui est la plus difficile à comprendre, et qui, à une lecture superficielle, paraît avoir le moins d'intérêt pour le chrétien. Les prédictions messianiques qu'elle contient, semblent, par leur brièveté, de peu d'importance, comparées à ces magnifiques tableaux qu'Esaïe nous trace des temps évangéliques. Zacharie et Osée sont tellement énigmatiques que les plus habiles interprètes ne parviennent pas à en dissiper toutes les obscurités. Abdias et Nahum parlent de peuples qui n'existent plus; et les autres prophéties sont dans un rapport trop direct avec l'état politique et religieux du peuple d'Israël auquel elles étaient adressées, pour s'appliquer facilement à nos besoins spirituels. D'ailleurs, les traductions fran-

çaises ajoutent par leurs inexactitudes aux difficultés que présente le texte même.

Et cependant, à ne considérer même que le côté littéraire, ces douze livres ne le cèdent en rien aux pages les plus sublimes d'Esaïe ou d'Ezéchiel. En les étudiant, on se sent transporté dans un monde de poésie auquel ne se sont jamais élevés les écrivains profanes les plus vantés, et le peu d'étendue de ces petits écrits permet d'en saisir facilement le sens général et la disposition des parties. Que de livres grecs et latins sont longuement expliqués dans les académies, dont les beautés n'approchent point de celles d'Amos ou de Michée! et pourquoi faut-il que les chrétiens consacrent si peu de temps à l'étude approfondie des livres saints, et le monde tant d'années à celle des classiques?

La Bible nous a sans doute été donnée pour notre édification; mais nous y puiserons une édification d'autant plus grande que nous en approfondirons mieux le sens. Ainsi l'étude et l'intelligence des Petits Prophètes y font trouver une source abondante d'instructions utiles et pratiques, qui reste comme fermée au lecteur superficiel: le cœur de l'homme est le même au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne qu'au huitième et septième avant Jésus-Christ, et dans l'Europe

moderne que dans l'ancienne Jérusalem, et les prophètes qui censuraient l'incrédulité, la licence, le formalisme, l'aveugle sécurité, la tiédeur de leurs compatriotes, s'adressent avec tout autant de vérité à la chrétienté actuelle. *Toute l'Ecriture*, a dit l'apôtre, tous les livres sans exception de l'Ancien Testament, *est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice.*

Nous croyons donc rendre service à nos frères en rappelant leur attention sur les *douze derniers livres prophétiques de l'Ancien Testament*, et en leur en offrant une *explication* assez détaillée pour qu'avec un peu d'attention ils en comprennent et l'ensemble et les détails, et qu'il ne reste plus que les obscurités qui proviennent de l'ignorance où l'on est sur divers points de la géographie ou de l'histoire des Hébreux et des peuples voisins.

Cette *Explication* est empruntée au journal *l'Orient*, que publie, à Bâle, M. le professeur Preiswerk, et dont on a commencé récemment une traduction française. Mais, pour rendre à chacun ce qui lui est dû et ne pas laisser reposer sur l'auteur allemand la responsabilité de choses qu'il n'a point écrites, nous devons donner à nos lecteurs quelques détails sur la composition de cet ouvrage.

L'introduction sur *le Temps des prophètes* est une simple traduction de trois articles qui ont paru dans le *Morgenland*, en juillet, août et septembre 1839. Nos frères la doivent au même pasteur vaudois qui leur a fait connaître l'écrit de Sander sur les *Quatre Evangiles*, et celui d'Olshausen sur l'*Interprétation biblique*. Il a aussi traduit l'article sur *Joël* (août 1838), qui toutefois a subi divers changemens et auquel ont été ajoutées de nombreuses notes.

Les autres articles contenus dans ce premier cahier sont de l'un des membres de notre société. Le travail de M. Preiswerk sur Jonas (février 1841) a été complété avec la dissertation que la *Gazette évangélique de Hengstenberg* a publié en 1834 sur le même sujet. Pour l'explication d'*Amos*, le cadre a été emprunté à M. Preiswerk (août 1840), et les détails à Ewald (*Die Propheten des alten Bundes*, 1er *Bd.* Stuttgard, 1840). L'article sur Michée est un extrait de celui du *Morgenland* (mai 1839); mais tout ce qui a été omis se retrouve dans un second article qui présente, si nous ne nous trompons, ce livre prophétique sous un jour nouveau.

Nous ne publions, pour le moment, l'explication que de quatre prophètes. Nous les avons rangés selon leur ordre chronologique, et avons disposé l'impression de telle sorte qu'on pourra in-

tercaler, plus tard, à sa place Osée qui vient après Amos et avant Michée. Chaque prophète fait une dissertation à part, et à mesure que M. Preiswerk, selon la promesse qu'il nous a faite, publiera successivement ses articles sur les huit livres restans, nous les traduirons (si le Seigneur le veut) et les publierons soit par cahiers semblables à celui-ci, soit un à un.

La traduction de l'*Orient*, dont le premier cahier a paru, et que nous recommandons à tous nos lecteurs, nous permet de croire que nous ne nous étions pas trompés sur les besoins religieux des protestans français, et sur le mérite des articles de ce journal relatifs aux Petits Prophètes, que nous avions traduits ou retravaillés au fur et à mesure qu'ils paraissaient. Nous y avions trouvé la science solide qui caractérise l'Allemagne, mise à la portée de tout lecteur qui, sans savoir l'hébreu, veut faire une étude quelque peu approfondie des livres saints.

Indiquer l'époque à laquelle le prophète a vécu, et ce que l'on sait de sa personne, donner de son livre une analyse générale, exposer en détail ses prédictions messianiques et montrer la parfaite concordance de ses vues avec celles des autres prophètes de l'ancienne alliance et avec celles des apôtres : telle est, nous semble-t-il, l'intention

de M. Preiswerk dans ses articles, que nous reproduisons en poursuivant, plus loin qu'il ne l'a fait, l'analyse de chaque livre, et en expliquant ainsi un plus grand nombre de passages difficiles.

Puissent ces feuilles, avec le secours de Dieu, contribuer à répandre de plus en plus dans les églises françaises l'intelligence des saintes Ecritures et la connaissance de « la vérité qui est selon la piété! »

Neuchâtel, 31 mai 1841.

LES EDITEURS.

1100 1000 900

Elie

Samuel Nathan

PROPHÈTES

ISRAËL

Josapha
14 89

Roboam.
75 58

Jor
89

Abijam
57 55

Salomon
15 75

Asa.
55 14

* David
55 15

Jéroboam (*Thibni)
75 54 28

* Saul
95 55

Nadab Homri
54 53 28 18

* Bahasca Achab
53 30 18 97

Ela Achaz
30 29 96

* Zimri Jora
28 96

TABLEAU SYNCHRONISTI
DE
L'HISTOIRE DE LA B
depuis
SAMUEL à MALACHIE
1100-400 av. J. C.

1100 1000 900

COUP D'OEIL GÉNÉRAL

SUR

LA PÉRIODE DES PROPHÈTES.

La période de l'histoire sacrée qui offre sans contredit les plus grandes difficultés, est celle qui commence à *Samuel*, fondateur des éçoles de prophètes, et que termine *Malachie*, le dernier des prophètes. En effet, quoique dans l'époque des Juges, en particulier, la chronologie soit difficile à établir d'une manière pleinement satisfaisante, l'histoire des Israélites avant Samuel offre néanmoins, sous le rapport de la clarté, ce double avantage : d'une part, elle est beaucoup moins entremêlée avec les destinées des peuples étrangers et idolâtres, et surtout le règne de Dieu n'y apparaît point en lutte avec de grandes puissances terrestres, telles que l'Egypte ou Babylone ; d'autre part, en Israël même, les choses se passent d'une manière plus simple, et l'on n'y trouve pas encore, comme dans la période que nous nous

proposons maintenant d'étudier, deux pouvoirs différens, celui de la parole prophétique et celui des chefs politiques, subsistant l'un à côté de l'autre, et tendant constamment à empiéter l'un sur l'autre.

L'entreprise de tracer un tableau complet et régulier de la période des Prophètes depuis Samuel jusques à Malachie, d'en déterminer exactement le cours, d'en fixer la chronologie d'une manière certaine, d'établir clairement les relations du peuple d'Israël avec les nations voisines pendant ce laps de temps, cette entreprise présente de graves difficultés dont voici les principales.

Et d'abord il n'est pas facile de déterminer d'une manière précise l'époque dans laquelle chaque prophète a vécu. Plusieurs d'entre eux ([1]) ne l'indiquent nullement dans leurs écrits, et, faute de certitude historique, on est réduit à se contenter de probabilités.

En second lieu, les livres historiques de la Bible donnent bien d'une manière exacte la succession des rois, tant du royaume de Juda que du royaume d'Ephraïm, ainsi que la durée de leurs règnes; néanmoins ce n'est pas une chose aisée que de faire concorder tous ces nombres d'années, et d'établir entre eux une harmonie satisfaisante; et même les chronologistes sont-ils fréquemment en désaccord. Aussi doit-on renoncer, à cet égard, à obtenir une certitude incontestable jusque dans les plus petits détails.

Les difficultés sont beaucoup plus grandes encore, lorsqu'il est question des nations étrangères à Israël. Leur histoire authentique ne commence qu'avec les Perses. Les Babyloniens et les Chaldéens, les Assyriens et les Mèdes, ne nous apparaissent, faute de notions historiques liées et certaines, que comme dans un lointain nuageux, qui nous laisse bien voir certains détails, mais non un ensemble clair

([1]) Jonas, Joël, Nahum, Habacuc, Abdias, Malachie.

et précis. Ces peuples antiques et leurs noms fameux apparaissent à notre esprit avec ces formes vagues et trompeuses que présentent aux regards des navigateurs, des côtes lointaines dont les montagnes sont enveloppées de nuages qui changent constamment de formes : du bord de leur navire, ils peuvent reconnaître les formes générales des contrées qu'ils observent, il est des détails qu'ils peuvent déterminer avec certitude; mais il leur serait impossible de tracer de ces côtes une carte qui répondît aux exigences de la géographie. Et de même que sur les meilleures cartes que nous ayons des régions polaires ou de l'intérieur de l'Afrique, la direction de certaines côtes, ou de tel ou tel cours d'eau, n'est marquée que par des points hypothétiques ; ainsi nous ne pouvons donner à certaines parties de l'histoire des Assyriens et des Mèdes que des contours ponctués.

Mais en avouant à l'avance tout ce que notre travail laisse à désirer, nous pouvons aussi affirmer que nous avons consulté consciencieusement les meilleures sources, profité des recherches les plus récentes ; et nous osons espérer que les lecteurs de la Bible nous sauront gré de leur donner une de ces tables chronologiques qui sont aussi utiles pour l'étude d'une période historique, que les cartes géographiques le sont pour celle des diverses contrées du globe.

Le temps des prophètes, ou les sept siècles qui séparent *Samuel* de *Malachie*, est, sous le rapport religieux, la période où la parole vivante a complété la parole écrite, et l'a animée d'une vie nouvelle. Les prophètes donnèrent de vive voix le commentaire pratique de la lettre de la loi. Mais leur parole vivante a fait plus : elle a dit ce que la loi n'avait pu qu'indiquer ; elle a levé l'un après l'autre les voiles que les formes symboliques avaient jetés sur la loi ; elle a exprimé clairement la moëlle spirituelle des révélations anté-

rieures, et a montré, dans un avenir éloigné, mais éclairé par la foi, le grand but auquel Dieu conduisait son peuple, et dont le sens se cachait sous les symboles du culte mosaïque.

Cette période prophétique contraste d'une manière frappante avec les temps qui l'ont précédée et suivie : la période antérieure avait eu un caractère tout légal, qui fut pareillement celui de l'époque postérieure. Après Malachie, l'esprit prophétique cesse, la vie spirituelle languit, et l'on voit les Juifs se rattacher à la lettre de la loi, et entrer dans cette direction qui se révèle à son plus haut degré dans le pharisaïsme du Nouveau Testament, et qui s'est conservée jusqu'à ce jour dans le judaïsme rabbinique.

Placée entre deux périodes obscures, comme une lampe dont la lumière vivifiante a brillé pendant sept siècles pour les Hébreux, et resplendit encore aujourd'hui dans l'Ecriture aux yeux de l'église entière, cette suite de prophètes était en Israël une puissance spirituelle qui luttait contre le pouvoir politique ou royal. D'après la constitution mosaïque, l'autorité royale devait être réunie dans un même individu avec le pouvoir sacerdotal, et ce prêtre-roi et sacrificateur-souverain devait annoncer à son peuple le conseil de Dieu par l'Urim et le Thummim [1], et réunir aussi en

[1] Il est difficile de dire ce qu'était l'*Urim* et le *Thummim*, mots que Luther a rendus par *Licht und Recht* (lumière et justice). Il est vraisemblable, d'après les passages Exod. xxviii, 30, et Lévit. viii, 8, que l'Urim et Thummim se trouvaient en dedans du pectoral, derrière les rangées de pierres précieuses dont le pectoral était orné. D'autres passages, tels que Nombr. xxvii, 21, montrent que c'était par le moyen de cet Urim que le souverain sacrificateur recevait les réponses aux questions qu'il présentait à Dieu. C'est ce qu'on voit aussi par 1. Sam. xxiii, 9 et 11, et xxviii, 6. Chaque nouveau pas que nous ferions dans cette recherche nous introduirait dans le champ des conjectures, et ce n'est pas ici le lieu de nous y lancer.

sa personne l'office de prophète. Le souverain sacrificateur vêtu du pectoral sacré, à la fois pontife, roi et prophète, possédait donc également l'autorité judiciaire et royale, l'autorité ecclésiastique et sacerdotale, et l'autorité prophétique. Mais il en a été à cet égard comme de la plus grande partie de ce que Moïse a écrit dans la loi : c'était plutôt un témoignage, un type de ce que, d'après le conseil de Dieu, le peuple devait être et devenir, que ce n'était une loi qui dût être exécutée. Toute la révélation de Dieu à Moïse, toutes ses ordonnances et prescriptions n'ont été, en réalité, que très imparfaitement mises à exécution, et c'est même dans les siècles qui ont suivi immédiatement la promulgation de la loi, que nous trouvons le moins de zèle pour l'observation de ces ordonnances, et que les injonctions les plus graves ont été le plus méprisées. Ainsi le souverain sacrificateur n'a jamais occupé dans toute son étendue la place qui lui était destinée. La conséquence de cette inobservation de la loi a été celle de tout oubli et de toute négligence des commandemens de Dieu, la ruine du peuple. Les bénédictions qu'Israël devait recevoir au moyen des ordonnances transmises par Moïse, il ne les a pas obtenues, et au lieu de marcher vers la prospérité, il s'est précipité à sa ruine.

Mais lorsque, sous la conduite de Samuel, qui exerça en Israël, en vertu de la vocation immédiate de Dieu, le triple office de juge suprême, de sacrificateur et de prophète, le peuple se vit parvenu à un degré jusqu'alors inconnu de grandeur et de puissance, son sens charnel et son orgueil lui firent substituer à l'institution divine une institution humaine ; il voulut voir à sa tête, non plus le serviteur de Dieu, mais un roi terrestre. Saül fut choisi pour répondre à ce vœu. Et ce qui, dans les desseins de l'Eternel, devait être réuni sur *une* seule tête, se scinda en *trois* directions différentes. La puissance *politique* s'assit sur le trône et prit

le sceptre en sa main; l'autorité *sacerdotale*, de plus en plus privée de la lumière prophétique communiquée par l'Urim et le Thummim, se subordonna à la prépondérance du pouvoir politique et à l'influence de l'esprit du temps, tandis que la puissance *prophétique*, disséminée dans des individus isolés que Dieu appelait d'une manière immédiate et extraordinaire, luttait par intervalles contre les envahissemens de la royauté et la langueur indifférente du sacerdoce.

Le pouvoir civil et l'autorité prophétique, ainsi séparés, agirent l'un à côté de l'autre, et trop souvent l'un contre l'autre, pendant la période de sept siècles, dont nous nous proposons maintenant d'esquisser les principaux contours. La puissance politique commença très promptement à s'affaiblir, parce qu'elle était dans le règne de Dieu une chose anormale. Le royaume d'Israël se scinda en deux royaumes, celui de Juda et celui d'Ephraïm. Et non seulement ils ne furent plus réunis, mais la division s'accrut sans cesse jusques à la destruction totale des deux royaumes. Cependant, plus l'état politique était en proie au trouble et à la tourmente, et le danger d'une ruine entière imminent, plus aussi brillait avec éclat le flambeau de la parole prophétique ; et lorsque les derniers coups, les coups destructeurs survinrent, on vit paraître ici un Jérémie au milieu des ruines de Jérusalem, là un Daniel, sentinelle de Dieu en faveur de son peuple auprès du trône de Babylone, là un Ezéchiel pour paître les brebis du Très-Haut, dispersées et captives auprès du fleuve Kébar. La puissance politique avait péri, mais la puissance prophétique n'était pas morte avec elle.

Et aussi y eut-il pour Israël, en tant que peuple, comme une résurrection ; la prophétie, que ne pouvaient atteindre les coups des puissances terrestres ennemies, avait passé intacte à travers la fournaise de la ruine nationale. Israël n'eut plus de roi, mais il eut encore des prophètes ; le sanc-

tuaire détruit fut relevé, et la parole prophétique montra encore une fois, avant que de rentrer dans le silence, le « Seigneur qui allait entrer dans son temple. » Puis cette parole cessa aussi de se faire entendre ; car son autorité ne pouvait subsister par elle seule, indépendamment de l'autorité judiciaire et de l'autorité sacerdotale qui devaient lui être unies et reposer avec elle sur une seule tête.

Pendant ces temps de décadence et de ruine, l'histoire d'Israël se méla à celle des grandes puissances de la terre ; et nous devrons ainsi faire connaissance avec les anciens royaumes de l'Asie occidentale, qui se sont succédés dans les belles contrées de l'Euphrate et du Tigre, dans ces lieux où l'humanité naissante s'est développée, et d'où elle a envoyé aux quatre vents des cieux ses nombreux essaims. A l'orgueilleuse *Ninive*, nous verrons succéder l'arrogance de *Babylone*, la dominatrice des nations, jusqu'à ce que la puissance *médo-perse* descende des montagnes de l'Orient dans les plaines de Sinhar, et impose à l'Asie occidentale humiliée une loi nouvelle. C'est ainsi que, dans l'étude que nous allons faire, les événemens les plus importans de l'histoire ancienne du monde s'entrelacent avec les faits les plus mémorables de l'histoire biblique de l'Ancien Testament.

Pour achever ces préliminaires, disons quelques mots de la carte synchronistique que nous avons jointe à notre écrit. La distance de droite à gauche désigne le cours des siècles, qui sont indiqués en nombres correspondans aux années avant la naissance de Christ, par le moyen de lignes verticales, vrais méridiens chronologiques qui rendent, pour la supputation des années, le même service que les degrés de longitude sur les cartes de géographie. Notre table est divisée en plusieurs compartimens distingués par des couleurs différentes. Dans la partie supérieure (coloriée en vert), nous avons placé les *prophètes*, remarquables soit comme auteurs de livres bibliques, soit en raison de l'influence qu'ils ont exer-

cée sur leur époque. Il nous a paru plus convenable de ne pas les introduire au milieu des rois sous lesquels ils ont vécu, afin d'éviter un entassement de noms qui aurait offert quelque embarras, et pour qu'on pût saisir d'un coup d'œil la suite des prophètes bibliques.

Le compartiment suivant (colorié en jaune) est consacré au royaume d'*Israël* (1), lequel, dès l'an 975, se divise en deux royaumes, *Juda* et *Ephraïm*. Ceux-ci perdent leur couleur, lorsqu'ils passent l'un après l'autre sous la domination des *Assyriens* et des *Babyloniens*, qui occupent, sur le tableau, la troisième division (coloriée en gris). La puissance assyrienne, distincte de la puissance babylonienne, finit l'an 625, et laisse le champ libre à cette dernière, qui s'accroît sans cesse, jusqu'à ce qu'elle trouve aussi une

(1) *Israël*, surnom sacré du patriarche Jacob (Gen. XXXII, 28), est le nom du *peuple entier* qui est sorti de lui, du *royaume* dans son ensemble, et de toute la *terre* promise et donnée aux Israélites. Après le schisme, les dix tribus séparées de la dynastie de David se considérèrent, à cause de leur population plus nombreuse, comme étant le *peuple* et le *royaume d'Israël*, et n'envisagèrent le royaume de *Juda* que comme une province détachée. De là l'usage d'appeler le royaume des descendans de David, *royaume de Juda*, et celui que formaient les dix tribus, *royaume d'Israël*. Les livres historiques de l'Ancien Testament, et même les prophètes, font usage de ces locutions; cependant les derniers, pour éviter les méprises, donnent aussi souvent aux dix tribus le nom d'*Ephraïm*, parce que cette grande tribu, qui s'était dès long-temps montrée jalouse de celle de Juda, avait joué le rôle principal dans le schisme, et que les autres plus petites s'étaient rangées autour d'elle pour former le *royaume d'Ephraïm*. Nous nous servirons de cette dernière désignation, fournie par les prophètes, quand nous parlerons du royaume appelé ordinairement royaume d'Israël, parce que le nom d'*Israël*, dans le langage historique, doit être conservé pour désigner le peuple dans son ensemble sous le point de vue théocratique, et ne doit pas servir à désigner seulement une portion des deseeudans de Jacob.

borne dans la puissance réunie des *Mèdes* et des *Perses*. La case inférieure (coloriée en rose) est consacrée à cette dernière, qui, sous Cyrus, s'élève à la domination du monde connu. Comme ce même Cyrus rendit aux Israélites leur existence nationale, que le pays d'Israël, réduit en grande partie en désert sous la domination des Assyriens, recommença à fleurir, et que Jérusalem et le Saint Lieu sortirent de leurs ruines sous son règne, nous avons fait reparaître la case d'Israël avec la même couleur, jusqu'à la fin de la période dont nous nous occupons.

Quant aux dates spéciales, il a été possible, pour les rois d'Israël, de désigner la durée de chaque règne, au moyen de lignes qui en indiquent le commencement et la fin, et qui correspondent au siècle dans lequel ce règne a eu lieu. C'est ainsi, par exemple, que le chiffre 25, placé à l'une des extrémités de la ligne tracée sous le nom d'Ezéchias, à gauche de la ligne verticale du 7e siècle, indique que ce roi est monté sur le trône en l'an 725; tandis que le chiffre 96, placé à l'autre extrémité de la ligne de son règne, montre qu'il est mort en l'an 696.

Quant aux prophètes, on ne connaît exactement, pour la plupart d'entre eux, ni l'époque de leur vie, ni la durée de leur carrière prophétique, et nous avons dû nous contenter de placer, dans l'espace de temps où ils ont exercé leur ministère, leurs noms, le plus souvent sans aucune date, et parfois même sans lignes qui indiquassent, même approximativement, le nombre des années pendant lesquelles ils ont prophétisé.

Nous avons suivi les mêmes principes à l'égard des rois étrangers. Déterminer exactement la durée du règne des rois d'Assyrie, Phul ou Thiglath Piléser, est chose impossible, tandis qu'on peut le faire pour Cyrus ou Xerxès.

Enfin, les grandes époques sont aussi indiquées par des chiffres; on voit au premier coup d'œil que le schisme, par

exemple, a eu lieu en l'an 975, que le royaume d'Ephraïm a été détruit en 721, que le rétablissement d'Israël tombe sur l'an 536, la chute du royaume d'Assyrie sur l'an 625, et ainsi de suite.

Mais il est temps d'en venir à l'explication du tableau.

Les trois premiers siècles qu'il nous présente, savoir de l'an 1100 environ à l'an 800, ne mettent sous nos yeux que le peuple d'Israël, et il n'y est nullement question encore des grands royaumes de l'Asie occidentale. C'est le temps de la grandeur politique d'Israël. A la tête de cette époque se trouve *Samuel.*

Déjà dans Jérémie xv, 1, Moïse et Samuel sont mis, par la bouche du Seigneur, l'un à côté de l'autre, comme les deux fondateurs et protecteurs d'Israël. C'est à eux deux que ce peuple doit sa religion et la vie religieuse sans laquelle il ne pouvait y avoir pour lui ni nationalité, ni prospérité nationale. Moïse a donné les préceptes, Samuel en a amené la mise en pratique; Moïse a prescrit les formes, Samuel a développé l'esprit, sans lequel les formes, abandonnées à elles-mêmes, ne conduisent qu'à la superstition. Car, dans la période immédiatement antérieure à Samuel, le respect pour le sanctuaire était éteint chez la masse du peuple, ou du moins si celle-ci montre encore quelque foi aux institutions de Moïse, ce n'est, de sa part, qu'une vénération superstitieuse pour l'arche de l'alliance; ainsi les anciens d'Israël disaient dans le camp: « Faisons venir de Scilo l'arche de l'alliance de l'Eternel; qu'il vienne au milieu de nous, et qu'il nous délivre de la main de nos ennemis. » (1 Sam. IV, 3)

Samuel apporta des remédes salutaires à tous les maux que l'on avait à déplorer au temps des Juges. Les divisions intestines, la séparation des tribus en confédérations distinctes sans lien national, l'oubli du sanctuaire commun,

oubli qui eut pour effet de faire tomber les tribus éloignées du centre dans l'idolâtrie des païens, leurs voisins, l'ignorance à l'égard des choses divines, l'état encore grossier et peu civilisé de la nation en général, l'affaiblissement politique sous l'influence des peuples voisins; tous ces maux disparurent par la main de Samuel.

Il fonda les écoles de prophètes et se mit à leur tête (1 Sam. XIX, 20), et jusqu'à la fin de cette période de sept siècles que nous avons sous les yeux, l'esprit de prophétie une fois excité ne s'éteignit plus en Israël. Les élèves de Samuel et leurs successeurs les prophètes furent, dès ce moment, pour le corps ecclésiastique et politique des Israélites, ce que sont, pour le corps humain, les nerfs qui conduisent l'esprit vital dans tous les membres. Ils éveillèrent et entretinrent en Israël la vie spirituelle, et cette vie fut aussi pour Israël la source de sa prospérité nationale et de sa civilisation; c'est alors seulement qu'il se présenta comme compact, fort et digne de respect, et qu'il prit sa place comme nation au milieu des peuples qui l'entouraient. Les malheurs du temps avaient évidemment atteint leur plus haut période; et, humainement parlant, sans l'apparition de Samuel, le peuple, foulé par les puissans Philistins, se serait bientôt entièrement dissous en quelques tribus opprimées qui n'auraient plus été unies ensemble par aucun lien national ni religieux, et ces tribus auraient changé contre le culte idolâtre de leurs oppresseurs, la seule chose qui les distinguait, la foi en un seul Dieu. Le sort tragique de Samson est une preuve manifeste du découragement qui s'était emparé de la nation; toujours on le laisse seul; le temps était passé où, comme du temps des premiers Juges, un seul homme, saisi de l'Esprit de Dieu, pouvait devenir le sauveur de son époque. Si une vie nouvelle, pénétrante, profonde, intime et embrassant le peuple tout entier, n'avait pas reparu, c'en était fait des espérances d'Israël. Le sa-

cerdoce lui-même, qui était comme le foyer de la vie du peuple et son sanctuaire, avait été atteint par le mal profond qui étendait sur tous les points ses ravages. « En ces jours-là l'Eternel faisait rarement entendre sa voix, et les visions n'étaient pas fréquentes » (1 Sam. III, 1). Héli, le souverain sacrificateur, aida même à la ruine générale jusqu'au jour où il encourut, lui et sa famille, quand l'arche fut prise, le jugement qui commença par la maison de Dieu.

Ce fut alors que le Seigneur suscita Samuel; et les événemens qui survinrent, ainsi que les travaux et les enseignemens de cet homme de Dieu, amenèrent Israël à reconnaître que le Dieu vivant qui habitait au milieu de son peuple, faisait sa demeure bien moins dans l'arche construite par la main des hommes que dans les témoins vivans de sa parole. Le point de vue extérieur et plus ou moins superstitieux, sous lequel on avait en général considéré jusqu'alors le culte symbolique de la loi, disparut et fit place à une communion vivante du peuple fidèle avec son Dieu, fondée et entretenue par les prophètes.

Mais aussitôt que le peuple eut acquis le sentiment de la force à laquelle il était parvenu, il désira d'avoir « un roi, comme en avaient toutes les nations » (1 Sam. VIII, 5). Quoique ce désir fût en contradiction avec toute la constitution théocratique, et qu'il révélât bien peu de piété et de reconnaissance envers l'Eternel chez un peuple qui avait été protégé d'une manière si immédiate et si merveilleuse, et qui avait fait tant de progrès sous la conduite d'un homme de Dieu, on doit cependant reconnaître que le peuple ne commença à l'exprimer que lorsque Samuel fût devenu vieux, et que la conduite de ses fils eût démontré qu'ils n'étaient nullement propres à remplacer leur père. La masse de la nation n'avait point la foi que Dieu n'abandonnerait pas son œuvre et secourrait toujours son peuple ; mais

comme une pleine et entière confiance ne se commande pas, il leur fut donné, conformément à leur désir, un roi dans la personne de *Saül*.

Quoique Saül portât le titre de roi et en exerçât le pouvoir, son genre de vie était plus semblable à celui des premiers juges qu'à celui des rois ses successeurs. Après son élection, nous le voyons encore livré à ses occupations ordinaires, et le message qui l'appela à sa première campagne, le trouva revenant des champs derrière ses bœufs (1 Sam. XI, 5). Aussi continua-t-il, sa vie durant, à habiter sa ville natale de Guibha, dans la tribu de Benjamin, et nous ne lisons rien qui indique qu'il ait établi une cour royale.

Mais Israël ne pouvait en même temps avoir un roi « comme les autres nations, » et continuer, en tant que peuple de Dieu, à être gouverné théocratiquement par la parole prophétique. Cette contradiction devint bientôt manifeste, et Saül ne voulut pas consentir à subordonner sa propre autorité royale à l'autorité divine qui lui parlait par la bouche de Samuel.

Il fut rejeté ainsi que sa famille; et avec son successeur *David* commence la nouvelle race royale, à laquelle fut promise une durée éternelle. David connut et remplit la vocation de roi d'*Israël*. Il fut roi, mais, comme le prouvent ses psaumes, il fut aussi prophète, c'est-à-dire, il avait reçu le don de comprendre et d'exprimer les inspirations de l'Esprit de Dieu. Toutefois, chez lui, le roi l'emportait sur le prophète; tandis que chez le prophète Samuel, l'autorité royale n'était que celle d'un juge. Et comme durant toute sa vie David chercha avant tout la gloire du Seigneur et le bien de son peuple, et qu'il écouta avec respect et soumission la parole des prophètes qui l'entouraient, il devint le type du plus grand et du plus parfait des rois-prophètes, du *Messie*. Les siècles qui suivirent regardèrent à lui comme au vrai modèle du roi israélite, et les prophètes dé-

peignirent le Messie qui devait venir, non seulement comme étant le fils de David quant à sa descendance corporelle, mais aussi comme devant montrer dans une réalité parfaite ce que David n'avait été qu'en type et dans un sens imparfait.

David régna de l'an 1055 à l'an 1015. Sous son fils *Salomon*, qui occupa le trône de l'an 1015 à l'an 975, Israël jouit de la grandeur et de la puissance auxquelles David l'avait élevé. Jamais, ni avant ni après, le peuple israélite ne connut une telle époque de paix et de prospérité, de richesses et de considération. Le nom et le souvenir de Salomon se retrouvent encore aujourd'hui dans la bouche des Orientaux. Par les relations de commerce qu'il établit, il mit son peuple en rapport étroit avec les Phéniciens et les Egyptiens, les nations les plus civilisées de l'époque ; il fit de grandes constructions, tant à Jérusalem et dans les environs qu'aux frontières du royaume (vers le Liban, et même dans le désert où il fonda Tadmor) ; et par sa sagesse, dont la réputation pénétra jusque dans les pays les plus éloignés, il exerça sur son peuple même une influence puissante et heureuse. Néanmoins nous ne reconnaissons point en lui le caractère *israélite* proprement dit. Il sut élever son peuple à un état florissant et puissant au milieu des nations voisines ; mais il ne sut nullement lui conserver sa place en tant que peuple de Dieu. David connut la grande destination d'Israël, d'être, au milieu des nations du monde, un royaume sacerdotal du Dieu vivant, et, autant qu'il fut en lui, il s'efforça d'amener son peuple à ce but ; on n'en peut dire autant de Salomon. Sous son règne, et malheureusement aussi par son influence (1), Israël persévéra dans cette

(1) Il suffit de rappeler ici que Salomon « s'allia avec Pharaon, roi d'Egypte, et prit pour femme la fille de Pharaon » (1 Rois III, 1), qu'il servit d'intermédiaire au commerce de

direction mondaine qu'il avait déjà prise au temps de Samuel, alors qu'il désirait de s'assimiler aux autres nations, en ayant un roi semblable aux leurs. David avait retardé le développement de cette tendance, il avait montré comment le zèle pour Dieu et pour son règne n'est point incompatible avec un intérêt réel et actif pour le bien politique d'un peuple, et que même l'un conduit à l'autre. Mais depuis Salomon, Israël méconnut également et son légitime souverain et sa vocation comme nation *sainte*, et nous le voyons s'avancer de plus en plus dans la voie ordinaire des autres états. Les tristes fruits de ce manque de dispositions vraiment israélites dans le gouvernement de Salomon se manifestèrent immédiatement après sa mort. La majeure partie des Israélites s'était insensiblement détachée de la maison de David, et un nouveau trône fut élevé dans le sein de la grande tribu d'Ephraïm.

Par la construction du magnifique temple de Jérusalem, Salomon avait, il est vrai, établi un centre d'unité religieuse; mais Dieu avait déjà donné à entendre à David,

chevaux que le roi d'Egypte faisait avec le roi de Syrie, qu'il « fit amas de charriots, de gens et de cheval, » qu'il établit une cour brillante et eut un très-grand nombre de femmes, etc. Sans parler des égaremens de sa vieillesse, lorsque ses femmes « firent détourner son cœur après d'autres dieux, ensorte qu'il « fit ce qui déplaît à l'Eternel, et ne persévéra point à suivre « l'Eternel, comme avait fait David son père » (1 Rois XI, 3 et suiv.), on voit déjà, par les entreprises qu'il fit dans la pleine vigueur de son âge pour la gloire extérieure de son royaume, et, entre autres, par l'association qu'il forma avec les Phéniciens pour exécuter de grands voyages vers le pays inconnu d'Ophir, on voit déjà, disons-nous, par ces entreprises, qu'il contribua sans doute à civiliser son peuple, mais aussi à le détourner de la direction théocratique dans laquelle il avait marché jusqu'alors. En comparant 1 Rois X, 14 et suivans avec Deuter. XVII, 1 et suiv., on reconnaît combien la conduite de Salomon contrasta frappamment avec le type d'un roi *israélite*.

son père, par la bouche du prophéte Nathan (2. Sam. VII), que ce n'était pas dans un temple de pierres, mais dans la succession vivante de ses descendans, qu'il se révèlerait et ferait sa demeure. Dès lors les prophètes attendirent l'accomplissement de cette promesse dans la maison de David, et représentèrent les bénédictions futures comme liées, non pas au magnifique temple élevé par Salomon, mais au « fils de David. » La scission qui se fit dans l'état, après la mort de Salomon, montra déjà que le culte du temple ne pouvait ni ne devait maintenir l'unité de foi en Israël, et que ce prince aurait agi plus efficacement pour l'union spirituelle du peuple, s'il avait mieux compris ce que Dieu avait enseigné à son peuple au temps de Samuel et par ce prophète: que c'était non à des ouvrages de pierre ou de métal précieux, mais à des cœurs portant au dedans d'eux la parole de vie, et lui rendant ainsi témoignage, que se rattachaient les révélations du Dieu d'Israël.

Après la mort de Salomon, Israël s'offre à nous divisé en deux royaumes, celui de Juda et celui d'Ephraïm. A la tête du premier, qui ne comprenait que la tribu de Juda et ses voisins les Benjamites, se trouve *Roboam*, le fils de Salomon, qui régna de 975 à 958. Tout le reste d'Israël se rattacha à un usurpateur de la tribu d'Ephraïm, nommé *Jéroboam* (de 975 à 954), qui s'appela *roi d'Israël*. [1] Jéroboam établit sa demeure à *Tirtsa*, ville située vraisemblablement à quelques lieues à l'orient de Samarie, et où avait déjà

[1] Nous avons fait précéder d'une astérisque, sur notre tableau, les noms de ceux des rois d'Ephraïm avec lesquels une nouvelle famille est montée sur le trône. Par ce moyen, on voit, dès le premier coup d'œil, combien de bouleversemens il y eut dans ce royaume illégalement fondé; on voit que le fondateur lui-même n'a pas pu transmettre la couronne, même à son petit-fils, que la maison de Jéhu est la seule qui se soit maintenue jusqu'à la quatrième génération, etc., etc.

régné précédemment un roi cananéen (Josué xii, 24). Ses successeurs immédiats conservèrent cette résidence jusqu'à ce que Homri eut fait bâtir la ville de *Samarie*, qui fut, jusqu'à la destruction du royaume, le séjour des rois d'Ephraïm.

Ce schisme politique eut pour première conséquence l'affaiblissement de la nation ainsi divisée, et de longues guerres civiles entre ces deux peuples frères qui perdirent et la considération des peuples voisins et les forces nécessaires pour lutter contre eux avec avantage. Mais ce schisme politique devint en outre un schisme religieux; or, toute division nuit à la vie religieuse, et les conséquences de cette séparation ne purent, à cet égard encore, qu'être des plus funestes pour le peuple entier. Mais elles le furent surtout pour Ephraïm. Jéroboam éleva à Dan et à Béthel, au nord et au sud de son royaume, des veaux d'or, et attacha à ces sanctuaires profanes un sacerdoce de sa création. Ces veaux ne devaient pas, à la vérité, représenter une fausse divinité, ils n'étaient qu'un symbole du vrai Dieu, comme cela avait lieu dans plusieurs cultes anciens, qui attribuaient au veau, au taureau, une signification mystérieuse. Mais le peuple, une fois détourné du sanctuaire de Jérusalem, apprit à révérer des images visibles; il n'y avait plus qu'un pas jusqu'à l'idolâtrie proprement dite, et la puissance du mauvais exemple donné par Ephraïm influa d'une manière pernicieuse même sur Juda. Le culte des faux dieux s'était, au reste, déjà introduit, d'autre part, dans ce dernier pays, et il avait même pénétré dans la famille royale par les femmes étrangères de Salomon; aussi Roboam lui-même, ainsi que son fils et successeur *Abijam* (957-955), marchèrent dans de mauvaises voies, et ce fut seulement *Asa* (955-914), petit-fils de Roboam, qui travailla à revenir au bien. Son fils *Josaphat* (914-889) persévéra dans cette ligne de conduite. Il prit David et Salomon pour modèles, et chercha à relever

le peuple par des ordonnances religieuses, par une meilleure administration, par une nouvelle vie donnée au commerce. Les guerres civiles cessèrent, et au lieu d'entretenir et d'agrandir encore, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, les plaies de son peuple par des luttes constantes avec Ephraïm, il s'occupa plutôt à guérir les maux qui l'avaient atteint, et chercha à rapprocher par des liens étroits les royaumes divisés et même les maisons royales.

Cependant, le fils de Jéroboam, *Nadab* (954–953), ne porta la couronne que l'espace de deux ans, et la céda à l'usurpateur *Bahasça* (953–930), qui extermina toute la famille de Jéroboam, mais qui, à son tour, ne transmit la couronne qu'à son fils *Ela* (930–929), lequel, dans la seconde année de son règne, fut détruit par *Zimri* (928). Ce dernier ne conserva dans ses mains sanglantes le sceptre qu'il avait usurpé, que l'espace d'une semaine; car l'armée établit pour roi le général *Homri* (928–918), et Zimri, à son approche, termina sa vie par un suicide. Un autre parti établit, à la vérité, un autre roi nommé *Thibni* (928......), qui ne put point se maintenir, et mourut peu de temps après. Homri fut le fondateur d'une nouvelle maison royale, qui ne subsista toutefois que jusqu'à son troisième successeur, et qui fut fatale à tout Israël. Il fonda la ville de Samarie à environ seize lieues au nord de Jérusalem, sur une montagne qui avait une belle vue sur la contrée, et il paraît avoir été un homme plein d'énergie, qui chercha à élever et à affermir son royaume; c'est dans ce but qu'il maria son fils *Achab* (918–897) avec une princesse phénicienne. *Jésabel* (1) prit un ascendant décisif sur son mari, qui montra

(1) Elle était fille d'*Ethbaal*, prêtre d'Astarté, qui s'était emparé du pouvoir royal à Sidon. L'alliance de l'illégale maison royale d'Ephraïm avec la maison naissante d'Ethbaal, était une prudente combinaison politique. Quant à la parenté de Jésabel avec *Didon*, la fondatrice de Carthage, dont Virgile a entre-

un caractère plutôt faible que méchant, et qui se serait probablement tout aussi bien laissé conduire au bien par une femme pieuse, qu'il s'est laissé entraîner, lui et son royaume, dans l'égarement et dans le malheur par Jésabel. On considérait vraisemblablement l'union avec une princesse d'un état aussi riche et puissant que la Phénicie, comme un grand honneur pour Jésabel, et cette fausse estime favorisa les mesures fanatiques que prit Jésabel pour anéantir la foi au Dieu d'Israël, pour exterminer les écoles de prophètes qui en étaient les soutiens, et pour rendre général dans le pays le culte de Bahal [1].

mêlé l'histoire avec les destinées de son Enée, Josèphe (con r. Ap. cap. 18) donne, d'après Menandre, les renseignemens généalogiques suivans :

Ethbaal, prêtre et roi.

Badezorus. *Jésabel*. Achab.

Margenus.

Pygmalion. *Didon*.

« On comprend pourquoi Jésabel, fille d'un prêtre d'Astarté, favorisa avec tant de zèle le culte des faux dieux; et en voyant, vingt-un ans après Ethbaal, son arrière petite-fille Didon, sœur de Pygmalion, bâtir Carthage et fonder un état célèbre, on peut juger de l'esprit qui animait les femmes de cette maison royale. On ne s'étonnera pas, en conséquence, de voir Jésabel exercer un tel empire sur le royaume et sur le roi d'Ephraïm, et de voir ensuite sa fille Athalie s'emparer du trône dans le royaume de Juda. » Voyez Jahn Archæol. II, 1 p. 166.

(1) *Bahal* signifie *Seigneur*, c'était le nom de la divinité suprême chez la plupart des nations idolâtres de l'Asie occidentale. Chez les Babyloniens, il s'appelait *Bel*, et c'est en son honneur qu'avait été élevée la grande tour. Il paraît avoir signifié la force génératrice de la nature. Le soleil et la planète Jupiter étaient, croit-on, ses symboles. Astarté, Astharoth,

Alors parut le prophète *Elie*, avec une mesure de puissance spirituelle supérieure à celle qu'a jamais reçue avant ou après lui aucun autre prophète. Lorsqu'il parle, c'est en sentences courtes et énergiques qui sont de véritables jugemens du Très-Haut. Les événemens qu'il annonce, il ne les prédit pas seulement, il les opère. A sa prière le ciel se ferme, et à sa prière la pluie revient; le feu du ciel consume deux chefs militaires avec leurs compagnies, tandis que le fils de la veuve de Sarepta rouvre ses yeux fermés par la mort, et ressuscite. La misère du pays, causée par une sécheresse de trois années, avait fait sur le roi et sur le peuple une telle impression, qu'à la parole d'Elie, Achab rassembla, sur le promontoire du Carmel, tous les prêtres de Bahal et des bocages (d'Aschérah ou d'Astharoth), ainsi que tout le peuple du pays; et là, dans cette grande assemblée nationale, qui fut unique en son genre, le peuple, sommé par Elie de choisir entre Bahal et Jéhova, vengea le sang des prophètes du Seigneur sur tous les prêtres de Bahal, sans aucune opposition de la part du roi consterné. Mais cet enthousiasme fut de courte durée; il ne se trouva personne en Israël, ni sur le trône, ni parmi le peuple, pour protéger l'homme de Dieu contre la vengeance de Jésabel; le pieux roi de Juda, Josaphat lui-même, n'entreprit pas de le faire. Fuyant dans le désert, Elie dit à Celui qui l'avait envoyé : «Je suis demeuré seul» (1 Rois XIX, 14); mais là même il reçut l'ordre de faire trois onctions, et d'opposer en Ephraïm trois champions au désordre: un nouveau prophète, *Elisée*, qui sera son successeur; un nouveau roi, *Jéhu*, comme successeur de la maison d'Achab, et un ennemi étranger, *Hazaël*, roi de Syrie. Elisée, par des

Ascherah, qui est souvent nommée avec Baal, représentait le principe féminin, la nature qui enfante et produit. Elle avait pour symbole la lune et la planète Vénus.

moyens spirituels; Jéhu, dans l'ordre politique; Hazaël, enfin, par la souffrance, ce grand et dernier moyen d'amendement, devaient ramener Ephraïm de son état de perdition, et abolir le culte de Bahal ([1]). La suite de l'histoire du royaume d'Ephraïm nous montre en effet que le ministère prophétique d'Elisée, les mesures énergiques de Jéhu, et enfin les humiliations et les souffrances infligées par les victoires d'Hazaël, ont été, entre les mains de Dieu, le moyen de préserver le royaume d'Ephraïm du malheur d'échanger la foi au Dieu d'Israël contre l'adoration de Bahal.

Le contemporain d'Achab, Josaphat, qui saisissait tous les moyens de guérir les blessures causées à son royaume par le schisme, rechercha l'alliance d'Ephraïm, et son fils Joram épousa Athalie, fille d'Achab. Or, cette princesse, qui avait les dispositions et le fanatisme de sa mère, introduisit la corruption d'Ephraïm dans le royaume de Juda et dans la famille royale de David, qu'elle amena par là au bord de la ruine. Elle exerça sur *Joram* (889–885) la même influence que sa mère Jésabel avait exercée sur Achab. Après la mort prématurée de Joram, elle domina d'une manière plus prononcée encore sur son fils *Achazias*, âgé de 22 ans (885–884); et après la mort violente de ce jeune prince, elle s'assit, sous le nom de reine *Athalie* (884–878), sur le trône de David.

Achab avait eu pour successeur son fils *Achazias* (897–896), dont la vie malheureuse fut de courte durée, et qui eut pour successeur son frère *Joram* (896-884). Joram chercha, à quelques égards, à rentrer dans de meilleures

([1]) La gradation entre la puissance de ces trois moyens est exprimée ainsi dans le langage prophétique: « Il arrivera que quiconque échappera de l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir; et quiconque échappera de l'épée de Jéhu, Elisée le fera mourir » (1 Rois xix, 17).

voies, et accueillit parfois de bons conseils de la bouche d'*Elisée* le prophète. Le jugement réservé à la maison de son père tomba néanmoins sur sa tête, et il périt avec toute sa race et avec tous les prêtres de Bahal, sous le glaive vengeur de *Jéhu* (884–856) (1).

Athalie avait fait périr, à Jérusalem, toute la race de David, comme Jéhu, en Ephraïm, la maison d'Achab son père. Mais elle ne jouit que pendant six ans des fruits de son crime; un jeune prince, fils d'Achazias et petit-fils d'Athalie, que l'affection d'une parente et la prévoyance du souverain sacrificateur avaient sauvé du carnage et avaient tenu caché tout le temps nécessaire, parut enfin, et Athalie trouva le salaire de ses œuvres. A peine âgé de sept ans, *Joas* (878–838) s'assit sur le trône de ses pères, protégé par la même fidélité et la même sagesse qui l'avaient sauvé, élevé, et aidé à reconquérir ses droits. Aussi long-temps qu'il eut à ses côtés son ami, son sauveur, le souverain sacrificateur *Jéhojadah*, il marcha dans la droiture, et s'efforça de remédier au mal que sa grand'mère Athalie avait attiré sur le pays. Mais malgré tout le zèle qu'il montra pour le rétablissement du culte du vrai Dieu, les hauts lieux ne furent pas détruits (2). Après la mort de Jéhojadah, qui l'avait as-

(1) Pour faciliter l'intelligence des rapports de famille existant entre les deux maisons souveraines, nous placerons ici une petite table généalogique, dans laquelle les successeurs de Josaphat sont indiqués en chiffres arabes, et ceux d'Achab en chiffres romains.

1. *Josaphat.*		I. *Achab.*	
2. *Joram*	4. *Athalie.*	II. *Achazias.*	III. *Joram.*
3. *Achazias.*			
5. *Joas.*			

(2) La loi de Dieu ordonnait expressément que le culte se célébrât dans un seul lieu déterminé; elle considérait comme un

sisté comme son bon génie protecteur, il prêta l'oreille aux insinuations du parti idolâtre, qui se releva et qui comptait des adhérens parmi les grands de la nation, et il alla jusqu'à faire lapider le fils de cet ami ([1]) qui lui avait tenu lieu de père; puis il finit misérablement victime de la trahison.

Remarquons, toutefois, que les jugemens que Dieu avait exercés sur la maison de David par la tyrannie sanguinaire d'Athalie, avaient porté de bons fruits et donné comme un nouvel essor à cette famille royale et, par elle, à tout le royaume de Juda. On vit se succéder sur le trône toute une série de princes vertueux; et l'époque la plus heureuse pour Juda, à en juger du moins d'après les circonstances extérieures, paraît avoir été celle de Joas à Ezéchias.

pas vers l'idolâtrie, et même comme un acte idolâtre, toute offrande de victimes faites dans quelque lieu que les hommes auraient eux-mêmes choisi (Deut. xii). Il paraît, en effet, que le culte célébré sur les hauts lieux et sur les collines s'est de plus en plus éloigné du culte lévitique célébré dans le temple, et qu'il s'en distinguait d'une manière plus ou moins tranchée, tout en conservant l'apparence et le nom de l'orthodoxie israélite; car il est parlé de « sacrificateurs des hauts-lieux, » non seulement dans le royaume d'Ephraïm (1 Rois xiii, 33; 2 Rois xvii, 32), mais aussi dans celui de Juda (2 Rois xxiii, 9, 20). Sur ces hauts lieux se trouvaient des temples ou des chapelles, et, d'après Ezéch. xvi, 16, des tentes sacrées, imitant probablement le tabernacle. Dans ce dernier passage, il est question « de hauts lieux de diverses couleurs. » L'expression « hauts lieux » doit s'entendre ici, comme souvent, dans un sens étendu pour les hauts lieux et tout ce qui s'y passait, et la bigarrure des couleurs doit se rapporter à ces tentes ou tabernacles qui étaient élevés pour ces cultes particuliers.

([1]) Zacharie, fils de Jéhojadah (2 Chron. xxiv, 20 et suiv.). C'est peut-être cet événement auquel il est fait allusion dans Matth. xxiii, 35, quoique le Zacharie qui y est nommé, soit appelé fils de Barechja ou Barachie; il est à observer que la signification de ce dernier nom se rapproche beaucoup de celle de Jéhojadah.

Amasias (838-809) fils et successeur de Joas, puis son fils *Hosias* [1] (809-758) et son petit-fils *Jotham* (758-741) travaillèrent, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, à l'affermissement du royaume; c'est sous le dernier surtout que Juda parvint à son plus haut degré de prospérité, s'il peut être réellement question de grandeur au milieu de tous les maux intérieurs et extérieurs qui affligeaient cet état. Depuis cette époque le royaume de Juda pencha vers sa ruine; l'idolâtrie, qui n'avait jamais été entièrement détruite, se développa avec toujours plus de force, comme de l'ivraie dans un champ fertile, et étouffa la bonne semence. Les rois bien disposés qui parurent encore, ne purent pas opérer la régénération du peuple moralement déchu, ils ne firent que retarder sa chute; leur conduite vertueuse donna aux prophètes et aux gens pieux du pays un appui dont l'effet fut que la ruine politique, qui était inévitable, n'entraîna pas avec elle dans la tombe la foi et la vie spirituelle, ainsi que cela eut lieu pour le royaume d'Ephraïm, qui a si complètement disparu de la face de la terre, que c'est en vain que l'on a cherché jusqu'à présent, dans toutes les parties du monde, les dix tribus dispersées d'Israël.

Sous Jotham, les prophètes occupent dans l'histoire une place de plus en plus grande, et c'est sous son successeur Achaz que commencent les malheureuses relations d'Israël avec les *puissances politiques* des rives du Tigre et de l'Euphrate. Mais avant que de nous occuper et des prophètes et de ces royaumes païens, revenons au royaume d'Ephraïm, où *Jéhu* avait fondé une nouvelle dynastie, et détruit le culte de Bahal.

[1] Ce roi porte les deux noms d'*Hosias* et d'*Hazarias*, ce qui s'explique encore parce que la signification de ces deux noms a beaucoup de rapport. Hazarias fait allusion au *secours*, et Hozias à la *puissance* du Seigneur.

Le fils de Jéhu, *Joachaz* (856–840), et *Joas* (840–825) suivirent les mêmes principes de gouvernement, et eurent à essuyer les mêmes malheurs politiques que lui. L'inimitié des Syriens contre Ephraïm fut, entre les mains de Dieu, une verge et un moyen de châtiment pour arracher le peuple au culte de Bahal, et pour lui faire sentir que sa force n'était qu'en son Dieu, et qu'il ne gagnerait rien à partager la foi et à imiter les mœurs des nations voisines. Ce n'est que sous Joas qu'Ephraïm commença à se relever et à se fortifier contre les Syriens, comme le prophète Elisée l'avait promis, au nom du Seigneur, sur son lit de mort, au roi qui se lamentait (2 Rois XIII, 14 et suiv.). Mais l'idolâtrie n'était point entièrement extirpée, elle subsistait en secret, et Jéhu et ses successeurs n'avaient aboli que le culte public de Bahal. D'ailleurs, le culte du vrai Dieu dont on faisait profession, n'était institué ni d'après la parole écrite dans la loi, ni d'après la parole orale des prophètes. Jéhu crut avoir fait assez, en abolissant l'adoration de Bahal, et en rétablissant la confession publique du vrai Dieu; mais il laissa subsister les veaux d'or à Dan et à Béthel ([1]), parce que c'était une mesure de prudence politique, de ne pas laisser le peuple se rendre à un sanctuaire national qui était situé en dehors des frontières du royaume et au centre d'un pays voisin et rival.

Sous le règne long et heureux du troisième successeur de Jéhu, *Jéroboam II* (825-784), Ephraïm parvint à un état de prospérité et de puissance supérieur, peut-être, à celui dont il avait joui jusqu'alors. Ce roi utilisa et poursuivit la victoire que son père Joas avait remportée sur les Syriens. Mais ces

([1]) Comme ce fut Jéroboam, le fondateur du royaume d'Ephraïm, qui introduisit cette adoration de Dieu sous l'image d'un veau, empruntée vraisemblablement à l'Egypte, l'Ecriture désigne ordinairement ce culte comme étant « le péché de Jéroboam, fils de Nebat, par lequel il a fait pécher Israël. »

temps meilleurs ne firent que fournir de l'aliment à la dissolution et à la corruption des mœurs, et préparer ainsi la ruine du royaume, qui dès lors s'avança à grands pas [1]. Il paraît qu'après la mort de Jéroboam, il s'éleva des troubles intérieurs qui ne permirent à son fils *Zacharie* (772-771) de s'asseoir sur le trône que onze ans plus tard [2], et encore ce ne fut que pour six mois. Les troubles dont il était devenu maître avec peine, éclatèrent de nouveau, et lui enlevèrent le trône et la vie. Avec lui tomba la maison de Jéhu, qui, selon la parole du Seigneur (2 Rois x, 30), avait subsisté jusqu'à la quatrième génération, et l'histoire subséquente d'Ephraïm, pendant les cinquante années qui s'écoulèrent encore jusqu'à son entière destruction, présente le triste tableau d'un royaume qui court à sa ruine; les rois se succèdent rapidement, et l'usurpateur heureux qui s'est frayé une voie à la royauté par des armes sanglantes, reçoit bientôt un salaire tout pareil de la main d'un autre ambitieux. *Sallum* (771), qui fit tomber Zacharie, succomba lui-même, six mois après, à une conspiration conduite par *Menahem* (771-760). Ce dernier se maintint, il est vrai, sur le trône d'Ephraïm pendant dix ans; mais sous son règne commencèrent les invasions des Assyriens, qui amenèrent, bientôt après, la ruine et la destruction totale de cet état.

---

(1) Les prophètes *Amos* et *Osée*, dont nous parlerons plus bas, s'élevèrent contre cette ruine qui venait du dedans, et signalèrent les dangers extérieurs.

(2) Les livres sacrés ne font pas mention, il est vrai, de cet interrègne d'une manière expresse; mais le rapprochement des dates qu'ils fournissent, a conduit les chronologistes à placer entre Jéroboam II, et Zacharie une période d'anarchie qui cadre fort bien avec l'état de déchirement dans lequel était alors le royaume.

La première époque de la période prophétique est écoulée : pendant ces trois premiers siècles et demi, Israël est sur l'avant-scène, et il a attiré seul notre attention. Mais tout change avec la seconde époque : Juda depuis la mort de Jotham, Ephraïm depuis le règne de Menahem, s'avancent, mais d'un pas inégal, vers une ruine également inévitable, et ne se montrent plus à nous qu'en luttes constamment malheureuses avec la puissance *assyrienne* et la *babylonienne* (1).

La première de ces puissances qui paraît dans l'histoire biblique est *Assur* (2). La capitale de l'Assyrie, *Ninive*, était située près du lieu qu'occupe la moderne *Mósul*, sur la rive orientale du Tigre ; mais on n'en retrouve, pour ainsi dire, pas vestige aujourd'hui. Les frontières de ce royaume sont difficiles à déterminer, et peuvent aussi avoir changé à diverses époques. On peut dire d'une manière générale, que l'Assyrie était bornée, au nord, par les montagnes d'Arménie ; à l'est, par les montagnes Médiques ; à l'ouest, par l'Euphrate ; et au sud, par les plaines de la Babylonie. Au temps de sa prospérité, Assur étendit sa domination à l'occident sur toute la Mésopotamie (3), jusqu'à la Syrie et la Palestine, et au sud sur Babylone. L'histoire d'Assyrie est environ-

(1) Savoir, depuis le moment de la décadence des royaumes israélites jusqu'à l'an 536, où, après la destruction de l'empire babylonien, Cyrus rétablit Israël : ce qui fait 205 ans depuis la mort de Jotham ou le commencement du règne d'Achaz, et 235 ans depuis le règne de Menahem.

(2) *Assur* est le nom ancien et original. C'est ainsi que s'appelle (Gen. x, 22) le fils de Sem, qui (Gen. x, 11) sortit de Babel, fonda le royaume d'Assyrie et en éleva la capitale Ninive.

(3) On entend par *Mésopotamie*, le territoire qui s'étend entre les fleuves du Tigre et de l'Euphrate. C'est un nom purement géographique, et nullement politique.

née d'une profonde obscurité. Il est impossible de déterminer si *Sardanapale*, avec lequel est tombé, d'après les historiens grecs et autres, un royaume d'Assyrie, doit être placé *antérieurement* à Phul, ensorte que la puissance assyrienne qui a subsisté depuis Phul à Assarhaddon, et qu'a détruit le roi de Babylone Nabopolassar, serait une puissance nouvelle née des troubles qui finirent avec Sardanapale, ou bien si Sardanapale doit être placé *après* Assarhaddon ([1]), alternative d'après laquelle le royaume tombé avec Sardanapale, serait précisément celui que nous connaissons par la Bible ([2]).

Le premier roi d'Assur mentionné dans la Bible (2 Rois xv, 19) est *Phul*. Il attaqua, environ l'an 770, le roi d'Ephraïm, Menahem, qui ne put acheter de lui son indépendance qu'au moyen d'une forte somme d'argent. *Thiglath Piléser* continua les agressions contre le royaume d'Ephraïm. A Menahem avait succédé, mais pour deux ans seulement, son fils *Pekachja* (760-758), qui mourut victime d'une conspiration militaire, et céda le trône à *Pékach* (758-738). Ce dernier s'étant lié avec *Retsin*, roi de Syrie ([3]), tous

([1]) Sardanapale serait ainsi peut-être le *Saosduchim*, qui est mentionné ailleurs.

([2]) On admet le plus communément deux royaumes d'Assyrie : l'un ancien qui remonte à Assur, Ninus, Sémiramis, et qui finit à Sardanapale par la révolte de la Médie et de la Babylonie, et l'autre moderne qui serait celui de Phul et d'Assarhaddon, et qui se serait formé des ruines du premier, en même temps que ceux de Médie et de Babylonie. Telle est aussi l'opinion de M. Preiswerk, comme on le verra bientôt. *(Trad.)*

([3]) Il est ici question de la partie de la Syrie dont la capitale était Damas. Le rapprochement entre Retsin et Pékach, ces princes dont les royaumes s'étaient si long-temps fait une guere opiniâtre, n'aura rien d'étonnant, si l'on considére que le danger commun dont les menaçait la puissance croissante des Assyriens, les poussait bien naturellement à s'unir pour leur commune défense.

deux menacèrent le royaume de Juda, dont le trône était occupé par *Achaz*, fils de Jotham, âgé seulement de vingt ans (741–725).

Ce roi idolâtre trembla devant l'alliance d'Ephraïm avec la Syrie. Il chercha à se fortifier en s'associant avec Thiglath Piléser, et à attirer sur Retsin et sur Pekach les nombreuses armées d'Assur. Il atteignit pleinement son but. Retsin perdit ses états et la vie, et le roi d'Ephraïm vit emmener en Assyrie les habitans des provinces situées à l'orient du Jourdain et au pied du Liban. Mais cette alliance d'Achaz, la première de ce genre qu'eut contractée la maison de David, était hautement blâmable sous le point de vue religieux, aussi bien que d'après les principes d'une sage politique; car l'amitié d'une puissance païenne et envahissante comme Assur, pouvait être aussi dangereuse pour Israël que sa haine. Aussi *Esaïe* s'éleva-t-il avec énergie contre la démarche d'Achaz (Esaïe VII); mais ce fut en vain.

Cependant les *prophètes*, qui, à cette époque, sont décidément mêlés à tout le cours des événemens, réclament notre attention.

Les prophètes des temps antérieurs, parmi lesquels Elie et Elisée sont les plus remarquables, n'ont laissé aucun écrit. Après eux il n'en fut plus de même, les prophéties durent être écrites, et elles le furent d'une manière d'autant plus détaillée que la ruine s'approchait; car il était nécessaire, au milieu des troubles et des révolutions, que la parole sortie de la bouche des hommes de Dieu, fut mise par écrit, et ainsi préservée. Les seize prophètes dont nous possédons des livres plus ou moins considérables, se divisent, quant à l'époque de leur apparition, en trois groupes distincts. *Esaïe* peut être considéré comme terminant le premier, sous le pieux roi Ezéchias. Le second commence par *Sophonie* et *Jérémie*, sous le dernier roi distingué de Juda;

Josias, et renferme, en outre, les prophètes Habacuc, Abdias, Ezéchiel et Daniel, qui ont porté le flambeau de la parole prophétique au milieu des ténèbres de la ruine nationale. Le troisième groupe comprend les prophètes qui ont paru après l'exil, *Aggée*, *Zacharie* et *Malachie*.

Dans notre tableau chronologique, nous avons placé *Joël* à la tête des prophètes qui ont laissé leurs prophéties par écrit. L'époque précise où il a vécu est sans doute inconnue. Quelques-uns le placent plus tard, sous le règne d'Ezéchias, mais à tort, comme le prouve l'étude attentive de son livre. Joël y réunit brièvement et clairement les pensées capitales et les enseignemens principaux de la prophétie, comme s'il avait voulu donner le thème que les autres prophètes, plus impliqués dans les divers événemens de leur époque, ont développé, plus tard, chacun à sa manière.

Dans le même temps environ où nous avons placé Joël, vivait aussi *Jonas*, d'après le passage 2 Rois XIV, 25, qui le place, au plus tard, sous Jéroboam II (825–784). La prophétie mentionnée en cet endroit ne nous a pas été conservée ; le livre qui porte le nom de Jonas, nous parle de la mission de ce prophète auprès des Ninivites. Nous y trouvons raconté avec une sainte droiture, aussi bien ce qu'il y a eu d'insensé dans la conduite du prophète lui-même, que ce qu'il y a eu de remarquable dans le jeûne repentant des idolâtres Assyriens. Si, comme plusieurs historiens l'admettent, il y a eu un ancien royaume d'Assyrie qui a été détruit avec son dernier roi Sardanapale par les Babyloniens et les Mèdes, environ l'an 800, la prédication de Jonas se rapporterait à cette ruine, qui n'aurait été que retardée de quelque temps par la repentance temporaire des Ninivites. Le roi qui écouta Jonas serait alors Sardanapale lui-même, ou l'un de ses prédécesseurs immédiats.

Les deux prophètes qui suivent, Amos et Osée, exercèrent spécialement leur ministère dans le royaume d'Ephraïm.

Amos, propriétaire de troupeaux au pays de Juda, parut sous le roi Jéroboam II, environ l'an 800. Le royaume d'Ephraïm, victorieux de nouveau des Syriens, avait atteint un haut degré de prospérité; mais les péchés ordinaires, la licence, l'immoralité, la violence, l'idolâtrie, s'étaient accrus dans la même proportion. Amos annonça aux Ephraïmites les malheurs qui les atteignirent, environ soixante ans plus tard, sous Pekach, par le moyen de Thiglath-Piléser. Comme l'état de dissolution d'Ephraïm, et la corruption, tant des mœurs que de la religion, allèrent toujours en augmentant depuis Jéroboam II, *Osée* fut suscité comme témoin de Dieu contre tous ces maux, et il annonça le jugement de condamnation qui, bientôt après, mit un terme à l'existence du royaume d'Ephraïm.

Michée parut aussi pour dénoncer les châtimens divins contre les vices dominans. Il prédit tant à Ephraïm qu'à Juda leur ruine; mais il put joindre aux censures les plus énergiques contre le temps présent, les perspectives les plus sublimes relativement aux temps messianiques.

L'année de la mort du roi Hozias (758), *Esaïe* reçut la consécration à la charge prophétique (Es. VI). Sous Jotham (758-742), il attaqua fortement la corruption des mœurs de cette époque si heureuse (ch. I-V). Et lorsque Achaz (741-725), jeune et impie, fut monté sur le trône et eut formé son alliance irréligieuse et impolitique avec Thiglath-Piléser, contre la Syrie et Ephraïm, Esaïe s'éleva en témoignage contre cette alliance (ch. VII et suiv.).

Thiglath-Piléser avait détruit le royaume de Retsin en Syrie, dépeuplé celui d'Ephraïm. Après le meurtre de Pekach (738), *Osée* (729-721) n'obtint pas immédiatement la possession paisible de ce trône qu'il avait souillé de sang; mais il y eut, à ce qu'il paraît, pendant neuf ans, une période de troubles anarchiques, à la fin desquels seulement Osée parvint à placer sur sa tête la couronne chancelante,

Il ne jouit même de cette domination incertaine que comme tributaire du roi d'Assyrie, *Salmanasar* ([1]) ; et, s'étant révolté, il chercha secours et appui auprès de l'Egypte. Mais il ne fit qu'attirer ainsi sur lui-même et sur son royaume le dernier coup destructeur de la part d'Assur (721). La plus grande partie des Ephraïmites furent emmenés captifs dans les contrées assyriennes, et jusqu'à ce jour nous n'avons aucune donnée positive sur leur sort postérieur.

Cependant *Ezéchias* (725-696) était monté sur le trône de ses pères après la mort d'Achaz. En souverain pieux, il s'efforça, peut-être avec le concours d'Esaïe, de réparer, autant qu'il fut en lui, le mal que son père avait fait. Mais le vieux levain de l'incrédulité, de la corruption et de la confiance en la politique étrangère subsista encore, surtout parmi les grands du royaume. Ezéchias sut, à la vérité, se libérer des rapports de dépendance dans lesquels son père avait engagé Juda envers Assur ; mais les nouvelles relations qu'il noua avec l'Egypte, et contre lesquelles Esaïe s'éleva avec énergie (ch. XXVI et XXX) appelèrent devant Jérusalem les armées de l'Assyrie sous *Sanchérib* ([2]), en l'an 714. Nulle puissance humaine n'aurait pu conjurer un dan-

([1]) D'après la tradition juive (Seder Olam cap. 22) Salmanasar emmena, lors de cette première invasion, le veau d'or de Béthel en Assyrie; celui de Dan avait déjà été emmené auparavant par Thiglath-Piléser.

([2]) On ignore si Sanchérib a été le successeur immédiat de Salmanasar, ou bien s'il y a eu entre eux deux un troisième roi qui n'aura régné que peu de temps. Cette dernière hypothèse est le plus probable; car Esaïe XX, 1, fait mention d'un roi d'Assyrie nommé *Sargon*, qui ne peut être placé qu'entre Salmanazar et Sanchérib, à moins qu'on ne veuille admettre que ce n'était qu'un autre nom donné à l'un ou à l'autre de ces rois. Au reste, nous savons si peu de chose de ce Sargon, que nous n'avons pas mis son nom sur notre tableau.

ger aussi grand. Mais le pieux roi Ezéchias et son peuple firent encore une fois, par l'intermédiaire du prophète Esaïe, l'expérience que le peuple de Dieu, s'il se confie uniquement en lui, peut habiter en assurance, même en présence des ennemis les plus redoutables. Une seule nuit, dans laquelle 185,000 cadavres jonchèrent le camp des Assyriens, fut la cause du départ de Sanchérib, et la nouvelle d'un mouvement hostile de la part de Thiracka, roi d'Ethiopie, décida son retour dans son pays.

Dès lors Assur, qui était au faîte de sa grandeur, courut rapidement à sa ruine, que prophétisa Nahum : c'était la seconde fois que Ninive était l'objet spécial de la prophétie [1]. Les premiers symptômes de sa décadence se manifestèrent peu de temps après la destruction de l'armée de Sanchérib. Déjà en 713, nous voyons un ambassadeur adressé à Ezéchias par Merodac Baladan, roi de Babylone, pour le féliciter de sa guérison, et vraisemblablement aussi pour rechercher son alliance.

Les rois de Babel, ou de la *Babylonie*, paraissent ici, pour la première fois, dans l'histoire biblique. Jusqu'alors ils avaient été dépendans des Assyriens, et nous ne connaissons que peu de chose de leur histoire antérieure ; nous savons seulement qu'une nouvelle ère a été fondée en 747, par le Babylonien *Nabonassar*. Ce n'est que sous *Merodac Baladan*, que la Babylonie, située au sud de l'Assyrie, entre l'Euphrate et le Tigre, paraît avoir acquis une certaine indépendance, et le pouvoir de cet état s'accrut dès lors en proportion de la décadence d'Assur.

Depuis Sanchérib, Israël n'eut plus rien à redouter de l'Assyrie. Ce monarque tomba sous le glaive parricide de ses fils ; et *Assarhaddon*, qui lui succéda (2 Rois XIX, 37), n'inquiéta pas Israël. Au contraire, il envoya dans le pays dé-

(1) Voyez plus haut Jonas.

solé d'Ephraïm une population nouvelle, d'où sortirent les Samaritains, qui y demeurèrent même après le retour des Israélites dans leur patrie, et qui, comme nous l'apprenons, entre autres, du Nouveau Testament, furent pour les Juifs l'objet d'une haine mortelle.

Sous *Manassé* (696-641), fils et successeur d'Ezéchias, qui monta sur le trône à l'âge de douze ans, le parti anti-théocratique, qui avait été si long-temps comprimé sous le règne précédent, releva audacieusement la tête, et sut se rendre entièrement maître du monarque jeune et sans expérience. Celui-ci se plongea en aveugle dans l'idolâtrie la plus ouverte, profana le temple, et remplit Jérusalem du sang d'innocentes victimes qui ne voulaient pas se plier à ses abominations. Selon la tradition juive, Esaïe doit avoir été du nombre de ces martyrs de la foi israélite. Les chroniques rapportent (2 Chron. XXXIII, 11 et suiv.) que Manassé s'amenda, plus tard, à Babylone, où le roi d'Assur l'avait fait emmener lié de chaînes, peut-être pour qu'il se justifiât lui-même de sa manière déraisonnable de gouverner (1). Après un règne de cinquante-cinq ans, dont les derniers temps furent paisibles, il fut remplacé sur le trône par son fils *Amon* (641-639). Amon ne régna que deux ans, pendant lesquels il renouvela toutes les impiétés de la jeunesse de son père; puis il succomba à une conspiration. Son fils et successeur, *Josias* (639-609), apparaît, dans ces derniers temps du royaume chancelant de Juda, comme une colonne, comme une lumière brillante. Par ses mesures énergiques de réforme, il contribua à raffermir et à rétablir sur des

(1) Le roi qui donna cet ordre doit avoir été *Assarhaddon*, et l'on ne doit pas être surpris de le voir nommé roi de « Babylone » ; car l'on sait d'ailleurs que Sanchérib avait déjà vengé la rébellion de Mérodac-Baladan sur son successeur, et qu'avant sa fin malheureuse il avait nommé son propre fils Assarhaddon vice-roi de Babylone.

bases nouvelles la foi en la loi de Dieu, et l'obéissance à cette loi ; et il en était temps, si la maison d'Israël ne devait pas être entièrement détruite par le torrent dévastateur qui approchait menaçant. Sous le règne de ce roi pieux, l'esprit prophétique se manifesta avec une nouvelle énergie, et l'on vit paraître, durant sa vie et pendant la période malheureuse qui suivit immédiatement sa mort, un nombre proportionnellement grand de prophètes. Nous apprenons, tant par les prophéties de *Jérémie* que par celles de *Sophonie*, à quel point la vie spirituelle était perdue en Israël, malgré toutes les réformes religieuses extérieures. Sophonie annonça aussi la chute imminente de la puissance assyrienne, chute que Nahum avait déjà prédite plus de quatre-vingts ans auparavant. Sous le rapport politique, le règne de Josias, qui dura plus de trente ans, fut tranquille et heureux, comme l'avaient été ceux de son père et de son aïeul. La terreur qu'inspirait la puissance assyrienne avait passé comme un orage. Le pouvoir chancelant de la fière Ninive penchait rapidement vers sa ruine, et la puissance naissante des Babyloniens n'était pas encore dangereuse pour les contrées occidentales.

L'histoire d'Assur, dans ses derniers temps, est environnée d'une grande obscurité. Aussi nous avons mieux aimé avouer notre ignorance en laissant sur notre tableau un espace vide, que d'y mettre des noms incertains. Dans le fait, il importe peu que le dernier monarque de Ninive se soit appelé Sardanapale, ou ait porté quelque autre nom. La ruine d'Assur et la conquête de Ninive furent opérées, l'an 625, par *Cyaxare*, de Médie, et *Nabopolassar*, de Babylone, père de Nébucadnézar. Nabopolassar, qui était proprement gouverneur assyrien de la Babylonie, se constitua roi indépendant, et fonda cette dynastie conquérante et dominatrice qui atteignit déjà sous Nébucadnézar son plus haut période, et qui ne fit plus, après lui, que se précipiter cons-

tamment vers la ruine que les Mèdes et les Perses réunis lui préparaient.

La puissance croissante de *Nabopolassar* se heurta contre la nouvelle dynastie que *Psammétique* avait fondée en Egypte. Le fils de ce dernier, *Nécho*, monarque entreprenant, qui unit la mer Rouge au Nil par un canal, et fit avec ses vaisseaux le tour de l'Afrique, marcha contre Nabopolassar. Josias s'avança contre lui, fut défait, et perdit la vie (609) près de Méguiddo, entre le Thabor et le golfe d'Akko (Acre). Le peuple éleva sur le trône son fils *Jéhoachaz* (609); mais au bout de trois mois l'Egyptien vainqueur détrôna ce jeune prince pour mettre à sa place son frère *Jéhojakim* (609-599). Trois ans après (606), Nébucadnézar, général en chef des armées du roi son père, repoussa les Egyptiens de l'Asie occidentale, et Jéhojakim dut prêter hommage au monarque babylonien, céder les vases précieux du temple, et livrer les fils des premières familles de son royaume pour le service du roi (2 Rois XXIV, 1; Dan. I, 2).

C'était la première fois que Babylone influait directement sur les destinées des Israélites, et ce premier succès annonçait la longue série de malheurs qui vinrent de l'Euphrate frapper les derniers restes du royaume de Juda. Tandis que l'impiété des rois de Jérusalem attirait sur ce malheureux pays les jugemens de Dieu, Nebucadnesar ne pouvait laisser subsister sur les bords de la Méditerranée et près de l'Egypte, un état animé de dispositions vacillantes et hostiles.

En vain des prophètes, tels que *Jérémie* et *Habacuc*, annonçaient les dangers inévitables qui s'avançaient du côté de l'Orient au travers du désert: la confiance charnelle, constant avant-coureur d'une chute imminente, poussait les Israélites aveuglés à chercher leur salut dans diverses combinaisons politiques, et surtout dans une alliance avec l'Egypte. Ceux d'entre eux qui étaient le plus portés à attendre du Dieu de leurs pères secours et protection contre la puis-

sance babylonienne, ne supposaient pas que cet appui pût leur manquer, et ne comprenaient pas qu'ils dussent d'abord se réconcilier avec Dieu par l'aveu de leurs péchés et par une sincère repentance, avant que de pouvoir se confier en sa protection immédiate. Ils étaient entretenus dans cette fausse et aveugle confiance par une foule d'hommes tout aussi confians et aveugles qui se donnaient à eux-mêmes le nom de prophètes de l'Eternel, et contre lesquels Jérémie, le vrai prophète, eut à soutenir une pénible lutte.

La puissance ennemie qui s'approchait, et dont les envahissemens inspiraient aux Israélites des inquiétudes fondées, était cet empire des *Chaldéens*, qui atteignit le faîte de son pouvoir sous Nébucadnézar. Sa grandeur ne datait que de Nabopolassar, et dès la mort de Nébucadnézar il se précipita déjà à sa ruine. Appelé *Babylonien*, du nom de sa capitale, il portait aussi, d'après le nom du peuple, celui d'empire des *Chaldéens*. Selon quelques savans, les Chaldéens sont un peuple distinct des Babyloniens proprement dits; ils auraient pénétré, comme soldats stipendiaires ou comme conquérans, du nord dans les contrées babyloniennes, environ l'an 747, époque d'où date la nouvelle ère de Nabonassar; ces Chaldéens seraient parvenus, avec Nabopolassar (environ l'an 625), à établir leur pouvoir en Babylonie, et auraient fondé la dynastie conquérante qui fut, sous Nébucadnézar, la terreur du monde. Mais d'autres savans font des Chaldéens les anciens habitans de la Babylonie, et non des étrangers qui s'y seraient établis à une époque postérieure. Il n'y aurait ainsi aucune différence entre les Chaldéens, qui serait le nom du peuple, et les Babyloniens, dont le nom se rapporterait à la ville et au pays. Et, en effet, dans la Bible, le peuple qui habitait la Babylonie est toujours appelé les Chaldéens, et jamais les Babyloniens.

Nous ne pouvons ici discuter ces deux opinions, dont la différence, au fond, est de peu d'intérêt.

La nouvelle dynastie de Psammétique s'efforçait de soumettre à l'Egypte la Syrie qui l'avoisine, soit par la force des armes, soit par des négociations. Nécho, fils de Psammétique, vint se heurter contre la jeune puissance des Chaldéens, qui était en progrès depuis la ruine de Ninive, et ce n'est qu'à l'illusion, qui fait trouver vraisemblable ce qu'on désire, qu'on doit attribuer l'alliance des Israélites avec l'Egypte et les espérances de secours qu'ils mettaient en cette puissance contre les attaques de Nébucadnézar.

Le roi de Juda, *Jéhojakim* (609-599), qui avait prêté hommage à Nébucadnézar, en 606, se révolta contre lui peu d'années après (603), et s'allia de nouveau avec la puissance égyptienne qui l'avait fait monter sur le trône. Occupé alors de guerres dans le fond de l'Orient, Nébucadnézar ne put pas punir immédiatement la défection de Jéhojakim; mais, en 599, il parut avec une armée devant Jérusalem. L'imprudent monarque était mort peu de temps auparavant, et depuis trois mois son fils *Jéhojachin* l'avait remplacé sur le trône. Après un siége qui fut de courte durée, ce dernier dut se rendre à Nébucadnézar, qui l'emmena à Babylone, où il vécut, jusqu'après la mort de son vainqueur, dans une sorte de captivité. Nébucadnézar mit à sa place, sur le trône de Juda, son oncle [1], *Sédécias* (599-588), fils de Josias. Et dans cette occasion il pilla le temple et ses trésors, et emmena de Judée à Babylone les personnages les plus considérables, ainsi que les artistes et les ouvriers; ceux

[1] La succession régulière au trône, du père au fils, avait été interrompue, pour la première fois, dans la famille de David, après Josaphat, par l'usurpation de la reine Athalie (voyez la note de la page 22). Une interruption pareille de la succes-

qu'il laissait dans le pays, agriculteurs pour la plupart, étaient ainsi bien trop affaiblis pour tenter de prendre les armes (1). Au reste, on ne doit pas se représenter cette translation comme une « captivité » proprement dite. Ce fut seulement le transport d'un peuple d'un pays dans un autre; mesure que les divers souverains de l'Asie ont employée plus d'une fois pour dompter et mettre hors d'état de nuire dans une contrée éloignée, un peuple inaccessible dans ses montagnes, et difficile à réduire (2).

Ce fut là la seconde campagne de Nébucadnézar contre Jérusalem, et, de même que dans la première, en l'an 606, le prophète *Daniel* avait été emmené à Babylone, *Ezéchiel* accompagna, en 599, ceux qui furent transportés dans la Mésopotamie septentrionale, sur les rives du fleuve *Kébar* (Chaboras).

sion régulière eut lieu à l'égard des successeurs de Josias. L'exposé généalogique suivant la fera comprendre.

1. Josias.

2. Jéhojachaz. 3. Jéhojakim. 5. Sédécias.

4. Jéhojachin.

(1) Si le passage 2 Rois xxiv, 13, indique l'année où cela arriva, comme la *huitième* du règne de Nébucadnezar, cela provient de ce que les livres historiques de l'Ancien Testament comptent le règne de ce roi depuis l'an 606, époque où il parut pour la première fois devant Jérusalem, à la tête des armées de son père, tandis que son accession réelle au trône ne tombe qu'en l'an 604. Lorsque Daniel compte d'après les années de Nébucadnezar, il part de l'an 604, ce qu'il est nécessaire de savoir pour lever les contradictions apparentes auxquelles donnent lieu ces divers points de départ dans les calculs.

(2) Ainsi, Méhémet-Ali avait formé le projet de transporter les Grecs de Morée en Egypte; la bataille de Navarin a pu seule l'empêcher d'exécuter son plan.

Le roi Sédécias suivit, pendant quelques années, la politique commandée par les circonstances, de se soumettre patiemment à la dépendance de Babylone. Mais la véritable crainte de Dieu lui demeura étrangère, comme elle l'avait été à ses prédécesseurs immédiats, et il y avait, en outre, dans son caractère, une certaine faiblesse qui fit qu'il se laissa entraîner à s'allier avec l'Egypte, par le parti aveugle et présomptueux des grands et par quelques faux prophètes et sacrificateurs. Jérémie expia par la prison le témoignage qu'il rendit à la vérité, et tandis que les faux docteurs, pleins d'une confiance charnelle, se donnaient l'apparence d'une foi sans borne au Dieu de leurs pères, il passait pour un homme qui n'avait pas à cœur le bien de la patrie, parce qu'il répétait le seul bon conseil qu'il y eut à donner, celui de remplir fidèlement les devoirs une fois contractés à l'égard de Nébucadnézar. Ce dernier monta, en 590, contre Jérusalem, pour infliger aux juifs le dernier châtiment. Il s'écoula cependant encore un an et demi jusqu'à la prise de la ville. Les alliés égyptiens ayant fait, pour la secourir, un mouvement, les Chaldéens quittèrent les environs de Jérusalem pour aller à la rencontre de ce nouvel ennemi. Déjà l'on se crut délivré pour toujours, on injuria le prophète Jérémie, qui avait prédit la chute de la ville, et les esclaves auxquels on avait accordé la liberté dans les jours d'angoisse, furent remis sous le joug. Le secours de l'Egypte ne fut encore cette fois que le roseau qui se brise en éclats et transperce la main qui s'y appuie. Les Egyptiens se retirèrent devant les Chaldéens, qui reparurent sous les murs de Jérusalem, pour tirer une dernière vengeance de la ville coupable, et pour exercer sur elle un jugement que les prophètes de Dieu avaient dès long-temps, mais en vain, dénoncé à la génération rebelle. En 588, la ville forte succomba à l'art militaire des Babyloniens. Sédécias, qui avait cherché à s'évader par une des portes de la ville, tomba

entre les mains de Nébucadnézar, qui, après lui avoir fait crever les yeux, l'emmena à Babylone, où la plus grande partie du peuple fut pareillement transportée. La ville et le temple furent réduits en cendres. Le petit nombre des infortunés israélites qui étaient demeurés dans leur patrie désolée, s'enfuirent en Egypte après le meurtre du gouverneur chaldéen, et Jérémie, qui s'était dévoué, avec un cœur brisé, mais avec une fidélité inébranlable, aux derniers débris de son peuple, accompagna cette malheureuse troupe d'émigrés dans cette terre étrangère. D'après la tradition, il y reçut la mort de la propre main de ses compatriotes idolâtres et endurcis, après une carrière prophétique qui n'avait été tout entière qu'un martyre continuel.

Jérusalem était tombée, et il ne restait plus des deux royaumes d'Israël que quelques débris. Tout ce que les prophètes avaient annoncé s'était accompli. Mais les promesses eurent, aussi bien que les menaces, leur réalisation. Au milieu de la ruine politique et de la destruction du sanctuaire extérieur, dont les vases sacrés, et même l'arche de l'alliance, avaient été perdus, l'esprit de révélation resta debout et conserva son sanctuaire dans les cœurs du petit troupeau de ceux qui avaient une véritable crainte de l'Eternel. Ils étaient le germe duquel devait se développer la plante nouvelle après que le temps d'épreuves serait passé. Ils étaient dirigés et soutenus par plusieurs vrais prophètes de Dieu, entre lesquels nous connaissons particulièrement, dans les différens lieux de la dispersion, *Daniel*, *Ezéchiel* et *Jérémie*. Nous ne connaissons d'*Abdias* que sa brève prophétie contre la fierté des *Edomites*, qui voyaient avec une joie maligne la ruine d'Israël. Les vrais Israélites sentaient profondément dans leurs cœurs le châtiment de Dieu, étaient navrés des injures qu'ils avaient à endurer de la part de leurs ennemis, et attendaient avec une vive espérance le temps de la rémunération et de la délivrance. Ce sont ces sen-

timens que nous trouvons exprimés avec une ardeur toute particulière dans le psaume CXXXVII, chanté sous les tristes saules des rivages du fleuve de Babylone.

Tous n'éprouvaient pas sans doute ces regrets. La plus grande partie du peuple se trouva bien dans ce pays étranger, il est vrai, mais beau et fertile. Ils s'y établirent, parvinrent même à une certaine prospérité, et jouirent d'une sorte d'indépendance.

Mais si Nébucadnézar avait été entre les mains de Dieu l'instrument de ses justes jugemens sur le sanctuaire coupable, Babylone dut porter la peine d'avoir audacieusement profané ce sanctuaire qui, tout souillé qu'il fût, était encore celui de Dieu. De la mort de ce roi puissant (en 562) jusqu'à la destruction de son empire par les Mèdes et les Perses, il ne s'écoula que vingt-trois ans. Cette courte période se passa en violentes révolutions intérieures, et en guerres avec les pays étrangers. Le fils impie de Nébucadnézar, *Evilmérodach*, fut tué, après deux ans de règne, par son beau-frère *Nériglissar*, lequel perdit la vie, quatre ans après, dans une bataille contre Cyrus. Son fils, le cruel *Laborosoarchod*, succomba, au bout de neuf mois, à une conspiration, et fut remplacé par le dernier roi babylonien, *Belsatzar*, qui est aussi nommé, dans l'histoire profane, *Naboned*. Il doit avoir été fils d'Evilmérodach, et par conséquent petit-fils de Nébucadnézar. Sous son règne, l'empire des Chaldéens s'écroula, et à sa place s'éleva la nouvelle puissance des Mèdes et des Perses, qui prit bientôt, dans l'histoire, comme grand *empire persique*, la place qu'avaient auparavant occupée les Assyriens et les Babyloniens. Avec cette nouvelle époque de l'histoire profane commença aussi, pour Israël, une nouvelle période de son histoire, qu'il nous reste à exposer.

Les *Mèdes*, venus du nord-est, et les *Perses*, des montagnes de l'est, s'emparèrent des belles contrées qui s'étendaient au pied des montagnes, leur patrie. L'histoire ancienne de ces deux peuples est fort obscure. Après la chute du premier empire assyrien, à cette même époque où Phul et ses successeurs régnaient dans un nouveau royaume d'Assyrie, et où Nabonassar établissait en Babylonie une ère nouvelle, *Arbace* parut comme fondateur de l'indépendance des Mèdes. Mais on suppose, d'après 2 Rois XVII, 6, où nous lisons que les Israélites emmenés du royaume d'Ephraïm, en 721, furent transportés, entre autres, « dans les villes des Mèdes, » que les Assyriens avaient, bientôt après, reconquis la souveraineté sur la Médie. Ils en furent définitivement chassés par *Déjocès*, qui affranchit de nouveau sa patrie de leur joug. *Phraorte* soumit les *Perses* aux Mèdes, et Cambyse, père de *Cyrus* (1), n'était qu'un roi perse vassal; cependant il avait épousé Mandane, fille d'*Astyage*, son suzerain. Cyrus, qui était ainsi petit-fils de ce dernier, reçut, après sa mort, de son fils et successeur, *Cyaxare* II (2), le commandement des armées du royaume médique, pour porter la guerre contre la puissance chancelante des Chaldéens à Babylone.

(1) *Cyrus* est le nom latinisé; celui qu'on trouve dans la Bible est *Corès*.

(2) Cyaxare était oncle de Cyrus. Le tableau généalogique qui suit indique les rapports de famille qui existaient vraisemblablement alors entre les deux maisons régnantes de Perse et de Médie.

Astyage.

Cyaxare II. — Mandane. — *Cambyse.*

Une fille. — *Cyrus.*

En 539, Cyrus s'empara de Babylone par surprise. Ayant fait creuser des canaux latéraux, destinés à recevoir l'eau de l'Euphrate qui passait au milieu de cette immense cité, il l'y fit entrer tout à coup pendant une nuit de fêtes et de débauches (Daniel v). Le lit du fleuve, ainsi mis à sec, fournit aux Mèdes et aux Perses victorieux, une voie par laquelle ils se précipitèrent dans la ville plongée dans l'ivresse.

Cyaxare II, ou Darius le Mède, ne régna sur ces pays conquis que pendant deux ans. Il mourut en 537, et comme Cyrus avait épousé sa fille, ce nouvel empire échut à ce jeune prince, et passa ainsi à la race des Perses. Alors commença la monarchie de Cyrus et l'empire persique.

Daniel vécut à la cour de Babylone pendant tout le temps de la gloire de Nébucadnézar, pendant la période de décadence de son empire, et jusqu'au commencement de l'empire médo-perse. Les successeurs de Nébucadnézar l'oublièrent, et dans la nuit où Babylone fut prise, il n'y eut que la reine-mère, fille de Nébucadnézar, qui se souvint de Daniel et de sa science prophétique. Sous Darius le Mède, il jouit de nouveau d'une grande considération, et on peut vraisemblablement attribuer en partie à son influence la permission que Cyrus donna, déjà en 536, aux Israélites de retourner dans leur patrie, et la protection officielle, ainsi que les secours divers qu'il leur accorda. Il s'était écoulé précisément septante ans depuis la première attaque de Nébucadnézar contre Jérusalem, en 606, et la translation de Daniel à Babylone. Ces septante années d'oppression et d'ignominie se comptent d'après la vie et le sort de Daniel, et toute l'histoire de cette époque, si pleine de douleur pour Israël, montre, du reste, que par ses serviteurs Dieu se tient tout près de son peuple châtié, dans le temps même où il semble s'être retiré de lui, et que ses serviteurs sont appelés les premiers à boire de la coupe du châtiment commun, afin que, sympathisant avec le peu-

ple et souffrant avec lui, ils se tiennent, en intercédant pour lui, devant l'autel des souffrances.

Le nombre de ceux qui profitèrent de la permission de retourner dans leur patrie ne fut pas considérable. Ce furent principalement des Israélites des tribus de Juda et de Benjamin, qui appartenaient à l'ancien royaume de Juda; aussi, dès cette époque, le nom de Juifs fut-il particulièrement en usage pour désigner les nouveaux habitans de la Terre-Sainte. Cependant plusieurs Israélites de l'ancien royaume d'Ephraïm revinrent sans doute habiter la ville nouvelle, et ceux qui avaient été laissés dans le pays, surtout dans la partie supérieure de la Galilée, servirent à compléter la population de l'état juif qui se relevait. *Zorobabel* (1), de la famille royale, et *Jéhosuah*, de la famille d'Eléazar et d'Aaron, se mirent, l'un, comme prince, l'autre, comme souverain sacrificateur, à la tête des émigrans. La construction se fit « dans un temps fâcheux. » Les agressions jalouses des païens qui habitaient l'ancienne province d'Ephraïm, connus sous le nom de Samaritains, entravèrent considérablement la réédification de la ville et du temple sous les successeurs immédiats de Cyrus, et causèrent un grand découragement aux juifs revenus dans leur patrie, qui s'attendaient à voir s'accomplir immédiatement les prophéties relatives aux bénédictions des derniers temps. Ce fut seulement sous Darius, fils d'Hystaspe (qui régna depuis l'an 521), après qu'il se fut écoulé aussi septante ans environ depuis la destruction du temple, que l'on put relever et enfin consacrer, en 515, le nouveau sanctuaire.

Ce second temple, dans lequel manquaient les vases sacrés les plus importans, et qui ne présentait pour lieu très saint qu'un espace sombre et vide, fut construit au milieu

(1) Aggée I, 1; Esdras I, 8. Dans ce dernier passage, Zorobabel porte le nom perse de *Sesbatsar*.

des encouragemens des prophètes *Aggée* et *Zacharie*. Ces deux prophètes, avec Malachie dont nous parlerons plus tard, furent les derniers chaînons de cette longue suite de prophètes qui commence à Samuel et s'étend à travers les siècles et toutes les vicissitudes d'Israël. En eux était une vie supérieure et impérissable, qui sauva de l'anéantissement la nation juive qui devait cesser entièrement d'exister comme corps politique, et ce fut encore cet esprit et cette vie qui, par Aggée et Zacharie, aida à reconstruire un nouveau sanctuaire qui dura jusqu'au temps où le Seigneur dit : « Voici, votre maison va devenir déserte » (Matth. XXIII, 38).

Mais ce ne furent pas seulement les Juifs rétablis dans leur patrie qui durent passer par l'épreuve, ceux qui étaient demeurés dans l'étranger y furent aussi exposés. Sous *Xerxès* (1), successeur de Darius, la masse entière de ceux qui étaient dans l'empire des Perses, fut menacée de cette destruction terrible dont le livre d'Esther nous parle, et qui, grâce à la miséricordieuse providence de l'Eternel, fut détournée par la fille adoptive de Mardochée, devenue reine des Perses.

Les affaires des juifs revenus en Judée étaient dans un triste état lorsque, en 458, sous le roi des Perses *Artaxerxès longue-main* (2), *Esdras* put amener dans la Terre-Sainte

(1) Ce roi régna de 485-465 ; il est surtout connu dans l'histoire profane par sa campagne contre les Grecs, et par son caractère vaniteux et fantasque. Il est appelé, dans la Bible, *Assuerus (Ahasverus)*; mais les découvertes récentes qu'on a faites sur l'orthographe primitive de ce nom en langue persique, montrent que c'est au fond le même nom que *Xerxès* en grec. En effet, en langage perse, ce nom est Kh sch wer sche ; en hébreu il est devenu, avec un A initial, Ahasveros ; tandis que les Grecs ont changé les deux premières lettres (kh et sch) ainsi que l'avant-dernière (sch), en leur X, ce qui a fait le mot *Xerxès*. Voyez Gesen. Thes. p. 74.

(2) *Artaxerxès longue-main* est appelé, dans la Bible, *Arthasastha*. Le nom perse est *Artachschatra*, d'où les Grecs, par

une nouvelle colonie. Il fut muni des pleins-pouvoirs nécessaires pour travailler efficacement au rétablissement d'un peuple d'Israélites. Son origine sacerdotale, ainsi que sa science et sa piété bien connues, lui acquirent, auprès de ses compatriotes, la considération nécessaire pour établir les institutions religieuses sans lesquelles on aurait bien pu, sans doute, fonder un nouvel état juif, mais non une église israélite. Une colonie juive à Jérusalem, sans constitution ecclésiastique et sans organisation religieuse, se serait bientôt dissoute.

Les juifs mettent ordinairement Esdras à côté de Moïse; celui-ci est pour eux le fondateur, et Esdras le restaurateur du judaïsme. Ils ont raison jusqu'à un certain point. C'était des prophètes qu'était partie la vie qui avait pénétré et animé les lois mosaïques, à dater de Samuel, et leur action approchait de sa fin au temps d'Esdras. Mais pour ce qui regarde les institutions extérieures, Moïse et Esdras sont incontestablement comme les deux piliers de l'édifice religieux. Le péché national de l'idolâtrie avait amené la ruine nationale, et les institutions mosaïques, dont un grand nombre n'avait jamais été mis en pratique, se trouvèrent ensevelies dans les décombres et les cendres de la destruction. Ce fut sur ces ruines qu'Esdras éleva l'église nouvelle, mais il ne put lui communiquer l'esprit sans lequel les meilleures formes ne produisent que de vaines observances. Il se vit bien encore entouré d'hommes dans lesquels était l'esprit du Dieu vivant, et même après lui Malachie fit entendre la parole de l'Eternel; mais c'était comme la cloche du soir, qui sonnait les funérailles de l'esprit prophétique. Dès lors, moins l'esprit vivant a marché *devant* l'église israélite comme

une mutation de consonnes difficiles pour eux, ont fait *Artaxerxès*. On trouve encore aujourd'hui, dans les langues modernes, des changemens plus frappans; on n'a qu'à comparer *London* et *Londres*; *Kjöbenhavn* et *Koppenhagen*; *Chlodewig*, *Ludwig* et *Louis*.

une colonne de feu, plus on s'est appuyé fortement *en arrière* sur la lettre de la loi écrite, et ainsi s'est développé, dans l'église juive nouvellement organisée par Esdras, le système *littéral*. C'est ce système qui se montre à nous, dans le Nouveau Testament, comme *pharisaïsme*, et d'où s'est formé, après la destruction de Jérusalem par les Romains, le *rabbinisme*; rédigé par écrit dans le *Talmud*, il a préservé jusqu'à nos jours le judaïsme, qui n'est plus qu'une momie, sinon de la mort spirituelle, au moins de la corruption et de l'anéantissement.

A l'œuvre ecclésiastique d'Esdras vint s'adjoindre, plus tard (depuis 455), l'œuvre politique de *Néhémie*. Les murs de Jérusalem étaient encore en ruines, et les ennemis des Juifs avaient réussi jusqu'alors, sinon à empêcher la reconstruction de la ville et du temple, du moins à arrêter celle des murailles qui devaient les fortifier. Néhémie, muni des pouvoirs nécessaires, s'appliqua à cette œuvre avec une énergique activité et une fidélité infatigable, et donna au nouvel état des bases légales pour la vie civile, comme Esdras l'avait fait pour les choses ecclésiastiques; et après un séjour de douze ans à Jérusalem, il retourna (selon la parole qu'il avait donnée, Néhém. II, 6; XIII, 6) à la cour de Perse, en l'an 432. Plus tard [1], vraisemblablement après

[1] Faute de renseignemens suffisans, il est très-difficile de déterminer le moment où Néhémie revint pour la seconde fois en Judée; on est réduit, à cet égard, à des suppositions. En fixant pour cela l'an 412, nous avons suivi les supputations des chronologistes les plus dignes de confiance. Nos versions disent que Néhémie revint en Judée « au bout de quelque temps, » celle de Luther dit même « après un certain nombre de jours; » quelques commentateurs ont voulu entendre par là l'espace d'un an; mais dans un si court espace de temps les Juifs n'auraient pas pu avoir conclu des mariages avec des femmes étrangères, et avoir déjà des enfans parlant asdodien. Néhém. XIII, 24. On sait, du reste, que l'expression hébraïque *lekez jamin*, désigne un espace de temps tout à fait indéterminé.

s'être libéré du service du roi, Néhémie revint une seconde fois dans sa chère patrie, essentiellement pour parer aux désordres et aux abus qui s'étaient introduits parmi les juifs, et probablement aussi pour faire reposer ses cheveux blancs dans la terre de ses pères.

Ces derniers efforts du fidèle Néhémie furent appuyés par les saints avertissemens et par les prédictions de *Malachie*, le dernier des prophètes. Cet envoyé de Dieu n'indique pas, il est vrai, dans son livre, l'époque de son ministère; mais le rapprochement des circonstances dont il parle et de celles que présente le livre de Néhémie, montre que sur le soir de sa vie, ce dernier put jouir, pour mettre la dernière main à son œuvre, de la lumière répandue par Malachie.

Il fut révélé à Malachie que la voix de la prophétie ne se ferait dorénavant plus entendre à Israël. Aussi, à la fin de ses prédictions, renvoie-t-il immédiatement au Seigneur lui-même, comme à l'ange ou au messager de l'alliance qui doit venir dans son temple pour exercer son jugement.

Avec Malachie se clot cette succession de prophètes ininterrompue pendant sept siècles; avec lui se closent les livres canoniques de l'Ancien Testament, avec lui se clot l'ancienne alliance. La période qui s'écoula entre Malachie et l'incarnation du Messie annoncé par lui et par tous les prophètes, fut privée de la parole de l'Eternel, et elle montre clairement combien est impuissant l'attachement le plus consciencieux et le plus entier à la lettre de la loi, quand l'esprit du Seigneur n'anime pas son peuple et ne lui donne pas la véritable vie.

4

I.

JONAS.

JONAS. [1]

Nous écrivons pour les amis des saintes Ecritures, et non pour les sceptiques et les incrédules, avec lesquels nous n'entrons point en lice; et si parmi nos lecteurs il s'en trouvait qui vinssent à nous avec des doutes et des objections, nous leur dirions simplement : « Essayez de vous placer à notre point de vue; laissez à la Bible l'honneur et l'autorité qu'elle a depuis nombre de siècles, et qu'elle conservera jusqu'à ce que le ciel et la terre passeront, et voyez si tout

(1) M. Preiswerk place dans son tableau chronologique Jonas après Joël, et dans ses articles particuliers sur ces deux prophètes Joël après Jonas. La différence est de peu d'importance, puisque tout annonce qu'ils ont été contemporains, et que la question est simplement de savoir ou plutôt de conjecturer lequel des deux a prophétisé et est né avant l'autre. Nous n'avons pas voulu modifier le tableau synchronistique, et nous avons placé Jonas en tête des douze petits prophètes, tant pour ne pas nous écarter des traces de M. Preiswerk, que parce que son livre, tout historique, nous a paru former une bonne transition entre les premiers prophètes qui n'ont rien écrit, tels qu'Elie et Elisée, et les prophètes subséquens dont nous avons les prédictions rédigées par écrit.

Nous rappellerons à nos lecteurs l'explication pratique du livre de Jonas qui a paru dans la *Feuille religieuse* du canton de Vaud en 1840. *(Trad.)*

ne vous apparaîtra pas plus simple, plus clair, plus rationnel, que ce n'est le cas quand vous vous livrez à des doutes qui ne peuvent que détruire. Cette preuve intime, qui se formera comme d'elle-même dans votre propre esprit, est la seule que nous voulons vous présenter. »

Mais le livre de Jonas renferme un fait qui a paru à plusieurs fidèles eux-mêmes dépasser les limites possibles de la foi : nous voulons parler des trois jours que le prophète a passés dans le ventre d'un grand poisson. Et nous croyons devoir, par exception, présenter quelques réflexions justificatives, que nous adressons moins au sceptique qu'au croyant dont on cherche à ébranler la foi. Nous partons ainsi de la croyance aux miracles, et examinerons simplement si le miracle en question est tel qu'il faille y voir une allégorie ou une vision.

Et d'abord remarquons que le reste du livre ne présente rien qui puisse faire naître quelque doute sur son inspiration. On n'y voit nulle doctrine opposée aux révélations de Dieu ; bien au contraire, les pensées principales de cet écrit sont tellement supérieures à la manière de voir des Hébreux, qu'elles supposent nécessairement une illumination divine. Et tous les détails du récit, la conduite des matelots, l'état de Ninive, ce qui se passe dans cette ville, portent un tel cachet de vérité et de simplicité historique, que l'incrédule même n'y trouverait aucune prise. C'est donc ce qui est dit du poisson, qui seul, dans cet écrit, donne lieu à des objections.

Mais les objections se réfutent sans grande peine à un examen attentif. C'est un fait bien connu, qu'il existe dans la mer, dans la Méditerranée, des poissons ou des cétacés dont le gosier est assez large pour donner passage à un homme entier. Plusieurs exemples l'ont prouvé du requin, et l'on a trouvé dans le ventre de cachalots des chiens de mer, des dauphins, des requins, dont un, entre autres, de

plus de quinze pieds, et de jeunes baleines. Personne ne niera qu'un de ces animaux ne puisse rejeter intact le corps qu'il a avalé entier. Le miracle est donc possible.

Mais est–il possible que Jonas ait vécu dans le ventre de ce grand poisson, qu'il n'y ait pas été étouffé, et que même il y ait conservé la conscience de ce qui lui arrivait, au point de pouvoir invoquer Dieu? Le miracle consiste précisément en ce que Jonas a été conservé vivant dans des circonstances qui sont d'ordinaire mortelles. Mais il porte le même caractère que la plupart des autres miracles bibliques, où l'on voit Dieu opérer, par l'entremise d'une force divine, en un temps très court et dans de grandes proportions, ce qui, d'ordinaire, ne se fait que lentement et en petit. Chacun sait que la vie ne se retire pas du corps au moment où l'homme cesse de respirer : la preuve en est les nombreux exemples de personnes rappelées à la vie après avoir resté quelque temps sous l'eau. Mais si l'on peut ne pas respirer pendant une demi–heure et plus, et cependant vivre encore, il n'est point impossible que ce temps, par un acte spécial de la volonté divine, soit prolongé considérablement, et c'est dans cette prolongation que consiste uniquement le miracle de Jonas.

Ne connaît–on même pas un grand nombre de cas de léthargie où les fonctions ordinaires et nécessaires de la vie, la respiration, la circulation du sang cessent pendant plusieurs jours, durant lesquels cependant la vie est encore là? Si ce fait n'était pas connu, et que la Bible nous parlât d'un homme qui serait revenu à la vie après que le pouls et la respiration avaient cessé depuis plusieurs jours, ne se récrierait–on pas sur l'impossibilité d'un tel fait? Et cependant ce ne serait pas même un miracle; ou, si vous voulez, ce miracle cesserait-il d'en être un parce qu'il se répète souvent, et qu'il a été examiné scientifiquement, constaté juridiquement? Sans parler des neuf mois que chacun de nous

a passés sans air ni lumière avant sa naissance. Le miracle, qui est bien réel, n'a donc rien de plus extraordinaire, de plus invraisemblable que tous les autres.

Jonas, fils d'Amittaï, vivait sous Jéroboam II, roi d'Ephraïm, à qui il avait annoncé ses succès contre les Syriens (2 Rois XIV, 25). Son époque est ainsi vraisemblablement peu antérieure à l'an 800. Or, c'est à peu près dans ce temps que le roi de Médie, Arbace, a renversé l'ancien empire d'Assyrie, et la mission de Jonas à Ninive a donc dû précéder de peu de temps la destruction de cette ville, qui n'a été que suspendue et retardée par la repentance de ses habitans. Le roi qui régnait à l'arrivée du prophète, et qui a été ébranlé et touché par sa prédication, peut avoir été ce même Sardanapale sous qui la ville a été prise, et qui est célèbre par ses mœurs efféminées et par sa fin malheureuse.

Jonas était de Gath-Hepher, ville de la tribu de Zabulon (Josué XIX, 13). Il était donc du royaume d'Ephraïm.

Sa prophétie contre les Syriens ne nous est pas parvenue. Nous ne savons rien de lui que ce que nous apprennent son livre et le passage cité du second livre des Rois. Le nom de Jonas s'est conservé jusqu'à aujourd'hui dans celui d'un village peu distant de Mossul (Ninive), qui se nomme Nebbi Junes, *prophète Jonas*, et la tradition y place son tombeau. Mais une autre tradition le fait retourner dans sa patrie et y mourir.

Le livre de Jonas se divise en quatre sections : 1° La mission de Jonas et sa fuite (ch. I, 1–3) ; 2° ce qui lui arriva sur mer (ch. I, 4 et suiv., et II) ; 3° sa prédication à Ninive, qui se repent (ch. III) ; 4° sa conduite à la vue de Ninive épargnée (ch. IV).

I.

La mission du prophète hébreu Jonas vers la ville païenne de Ninive n'est point un fait isolé dans l'histoire sacrée. Quand une nation païenne est en conflit avec le peuple élu dont elle triomphe ou qu'elle opprime, le Dieu d'Israël se plait à se faire connaître à elle pour le seul vrai Dieu, qui peut bien laisser son peuple dans l'opprobre, mais qui n'en est pas moins le roi des rois et le seigneur de toutes les nations. Ainsi, quand les Israélites étaient en Egypte, dans la maison de servitude, Dieu, qui aurait pu les en faire sortir par un seul miracle de sa toute-puissance, frappa les Egyptiens de coups redoublés pour les convaincre avec force de sa suprême divinité. Ainsi, à Babylone, où les Hébreux avaient été emmenés en captivité, l'orgueilleux Nébucadnézar, et, après lui, Belsatzar, furent forcés, par des signes et des miracles, de rendre gloire au Dieu de Daniel. Ainsi encore, Cyrus confessa que c'était Jéhova qui lui avait livré les royaumes de son vaste empire, et que Jéhova lui avait ordonné de relever le temple de Jérusalem. Ainsi Ninive, d'où devait bientôt sortir le destructeur d'Ephraïm, vit arriver dans ses murs un Hébreu qui venait lui annoncer sa chute prochaine.

Mission difficile, et semblable à celle de Moïse à la cour de Pharaon (Exode III). Jonas recevait l'ordre de se rendre dans la capitale d'un puissant empire, dans une ville corrompue par la richesse, le luxe et la prospérité, et de s'y rendre pour en annoncer la ruine. Il se faisait en outre de fausses idées de la grâce divine (IV, 2) ; il pressentait que le Dieu qui est miséricordieux et lent à la colère, se repentirait du mal dont il aurait menacé les Ninivites, et il ne comprenait pas que si Dieu veut faire grâce, il doit, avant tout, manifester sa sainteté et sa haine du mal, afin de relever le prix de sa miséricorde. Et Jonas ne pouvait sup-

porter l'idée d'apporter le salut à des païens. Abraham, sans doute, avait déjà reçu la promesse que toutes les familles de la terre seraient bénies en lui (Gen. XII, 3), et la destination toute théocratique d'Israël était précisément d'être la lumière des gentils et le sel de la terre. Mais de tous les décrets de Dieu, il n'en était pas qui fût plus méconnu que celui-là par le sens charnel des Hébreux. Dans leur égoïsme, ils voulaient bien être la nation privilégiée, mais à condition de ne l'être que pour eux seuls. Ils aimaient à se représenter les gentils exterminés, ou du moins vaincus; mais ils rejetaient avec force la pensée que le salut ne leur avait été confié que pour qu'ils le communiquassent aux autres. De là les souffrances de tout genre des prophètes qui avaient charge d'annoncer aux juifs ce que ceux-ci ne voulaient pas comprendre, ni ne pouvaient supporter, savoir : les justes châtimens des Israélites rebelles contre Dieu, et les desseins de la miséricorde divine envers les gentils. Ici le prophète partage les préjugés charnels de son peuple; il ne veut pas que Dieu s'intéresse au salut des Ninivites, il ne veut pas être l'instrument de sa grâce. Aussi ce même homme, qui avait sans doute accepté avec plaisir la mission d'annoncer à Jéroboam II ses victoires sur les Syriens, résiste-t-il à Dieu qui l'envoie vers l'Orient, et il s'enfuit vers l'Occident, de devant la face de l'Eternel, dans la pensée que hors de la Terre-Sainte il n'est plus prophète, et que le Dieu d'Israël ne le poursuivra pas jusques aux extrémités du monde, à Tarsis.

Cette conduite de Jonas nous présente un singulier mélange de bien et de mal. Le don de prophétie laissait subsister en effet le caractère personnel, qui pouvait être fourbe et faux comme chez Balaam, roide et volontaire comme chez Jonas. Le sens naturel et charnel de ce dernier n'est point encore entièrement brisé et changé. Ainsi le chrétien peut, à côté d'une grande connaissance de la vérité, de nom-

breuses expériences spirituelles, de continuels avertissemens de l'Esprit de Dieu, conserver encore un cœur peu sincère, ou lâche devant la souffrance, ou présomptueux et rebelle.

Japho, Joppé, Jaffa est le port de Jérusalem (voy. Description de la Terre Sainte, par Braem. Neuchâtel, 1837, p. 289). Tarsis, c'est l'Espagne méridionale, et, en particulier, une place importante de commerce des Phéniciens, au delà du détroit de Gibraltar, non loin de l'embouchure du Guadalquivir.

II.

Une tempête assaille le vaisseau qui portait Jonas, et qui est sur le point de se briser. Dans un danger de mort aussi imminent, les matelots païens crient chacun à son dieu, et jettent le sort pour savoir qui est la cause de cette tempête par laquelle les dieux, d'après la croyance générale (Ciceron, de nat. deor. 3, 26; Horace, odes 3, 2, 25), les punissaient de leur mépris pour eux et de leur irreligion. Le sort tombe sur Jonas, qui avoue sa faute à l'équipage avec une noble sincérité et une entière franchise; il se soumet sans murmure à la mort à laquelle il est voué, et engage lui-même les matelots à le jeter à la mer. Ce qu'ils firent aussi, après avoir différé le plus long-temps possible et avoir invoqué Jéhova. — La conduite de Jonas réconcilie le lecteur avec lui; on reconnait en lui un de ces hommes sans fraude, mais vifs et prompts, qui ne se laissent pas facilement persuader de faire quelque chose contre leur volonté, sans toutefois se complaire secrètement dans le péché.

Dieu se montra, envers Jonas, sévère et miséricordieux. Et tel est aussi le caractère de ses voies, surtout avec ses serviteurs. Plus un homme lui tient de près, et plus est prompte et décisive la punition qui le frappe, s'il a désobéi. Il est beaucoup redemandé de ceux à qui il a été beaucoup

donné, et la désobéissance d'un prophète est dix fois plus coupable que celle d'un autre homme. Ainsi (1 Rois XIII) le prophète qui s'était rendu de Juda à Béthel pour crier contre l'autel de Jéroboam, et qui ne devait ni manger ni boire dans ce lieu, paya, par une mort violente, la faute qu'il avait commise en se laissant entraîner, par un prétendu contre-ordre de Dieu, à transgresser l'ordre exprès qu'il avait reçu. Un lion le rencontra à son retour et le tua; et dans une circonstance semblable, Jonas fut englouti par un grand poisson que Dieu avait préparé. Mais le juste Juge est aussi un sauveur miséricordieux, et ce ne fut pas en vain que Jonas avait confessé sa faute devant l'équipage païen. Il passa par la porte de la mort, mais elle se rouvrit pour lui; enseveli vivant dans une étrange prison, il y conserva la vie par la protection spéciale de Dieu, et put invoquer l'Eternel avec la pleine conscience de ce qui lui arrivait. Au troisième jour il revit la lumière, et il s'éloigna du rivage où le poisson l'avait vomi, avec le double sentiment que « c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant, » et que « le secours vient de l'Eternel. » Il emportait, d'ailleurs, avec lui l'intime conviction que la volonté du Seigneur était bien réellement de ne pas restreindre sa grâce aux Hébreux, et que Dieu était même prêt à faire les plus grands miracles pour faire parvenir aux gentils la connaissance de son nom.

Cette miraculeuse délivrance de Jonas a été connue des païens qui en ont mêlé le souvenir à leurs fables. Japho était sur l'extrême frontière des Philistins et de la tribu de Dan, et les habitans de cette côte avaient une foule de contes et de légendes telles qu'on peut en trouver chez un peuple navigateur. Ainsi, il y avait parmi eux une très ancienne fable d'une princesse troyenne, Hésione, qui fut délivrée par Hercule, d'un monstre qui ravageait la contrée : cette fable est mentionnée dans Homère, qui est antérieur à Jo-

nas. Mais dans les écrivains postérieurs (Lycophron), on lit qu'Hercule s'élança dans la gueule du monstre, et y demeura trois jours. Les païens de ces contrées avaient rattaché à une fable ancienne et attribué à l'une de leurs premières divinités ce qu'ils avaient appris de la délivrance du prophète hébreu. Ainsi encore, la fable d'Andromède, délivrée, par Persée, d'un monstre marin, avait originairement pour théâtre l'Ethiopie ; mais plus tard elle fut transportée à Joppé, sur la côte des Hébreux, conformément à la tradition des indigènes, nous dit un géographe grec (Pausanias 4, 35, 6). Les Phéniciens se seront sans doute appropriés l'histoire de Jonas, et auront ainsi attiré à eux la fable d'Andromède, qui ne leur appartenait pas.

La prière de Jonas contient plusieurs allusions à divers psaumes. Et en effet, rien ne serait plus invraisemblable qu'une prière originale, poétique, sublime dans une semblable situation. Le prophète se souvient des cris d'angoisse du psalmiste, il les comprend comme il ne l'a jamais fait, et ces passages fortifient et restaurent son âme. Quel est le chrétien qui n'a pas éprouvé la consolation qu'apportent dans la détresse une parole de l'Ecriture, quelques vers d'un cantique?

III.

Ainsi fortifié intérieurement par les expériences qu'il venait de faire, et comme consacré par un baptême d'une espèce particulière, Jonas obéit à l'ordre que Dieu lui adresse pour la seconde fois, et se rend à Ninive.

« Ninive était une très grande ville de trois jours de chemin » III, 3. Elle comptait, en effet, 120,000 enfans, IV, 11 ; ce qui suppose une population totale d'environ *deux millions* (1). Celle de Paris est de moins d'un million, et celle

(1) Ce chiffre de deux millions que nous transcrivons de nos sources allemandes, nous paraît trop élevé. *(Trad.)*

de Londres, d'un million et demi. A population égale, les villes d'Orient occupent, d'ailleurs, par les jardins, un espace beaucoup plus considérable que celles d'Occident. Strabon (16, 1) nous apprend que Ninive surpassait considérablement en étendue Babylone, dont la circonférence était, d'après Hérodote (1, 178), de 480 stades, soit environ vingt lieues.

Jonas s'avança dans Ninive le chemin d'un jour, et sa parole agit avec une telle puissance, que tous, grands et petits, s'humilièrent, et que le roi lui-même, déposant la pourpre, descendit de son trône et fit publier un édit ordonnant que les hommes jeûnassent ainsi que les animaux domestiques, criassent à Dieu et se convertissent. — Les jeunes nationaux, très rares chez les Grecs et les Romains, étaient, au contraire, très communs en Orient (Herod. 2, 40; 4, 186), où les religions avaient certaines fêtes annuelles de deuil (Ezéch. VIII, 14, Thamnuz ou Adonis). Nous savons même que ces fêtes étaient tout particulièrement propres à l'Assyrie, d'où elles s'étaient répandues dans l'Asie occidentale (Macrobe, Saturn. 1, 21). Et quant à la part que les bêtes elles-mêmes prennent à ce jeûne général, c'est là une coutume asiatique dont les écrivains profanes font fréquemment mention : ainsi Hérodote (9, 24) nous raconte qu'après la bataille de Platée, où avait péri le général perse Masistius, non seulement les hommes se rasèrent la tête, mais ils coupèrent les crinières de leurs chevaux, et tondirent toutes les autres bêtes qui étaient dans le camp; « ainsi les barbares honorèrent à leur manière Masistius frappé à mort. »

Cette repentance, si prompte et si générale des Ninivites, s'explique facilement : d'abord, par la haute estime qu'avaient pour les devins et les oracles les Assyriens, qui étaient considérés comme le plus ancien peuple qui se fût distingué dans l'art de prédire l'avenir (Cicéron, de divin. I, 1); puis par tout ce que devait avoir de saisissant l'apparition d'un

étranger qui venait non flatter le peuple, comme le faisaient les devins idolâtres, mais lui annoncer, avec toute la force possible et avec un courage désintéressé, sa ruine imminente; enfin et surtout, par la disposition générale des esprits, dans les temps de corruption et de décadence, à se laisser prendre par les choses extraordinaires, qui font sur eux une impression d'autant moins durable et moins profonde qu'elle est plus prompte. Un cœur efféminé est facilement touché; mais l'émotion s'efface et disparaît bientôt. Un cœur plus dur est moins accessible, mais il conserve ce qu'il a reçu. Le roi, qui est peut-être ce Sardanapale dont les mœurs efféminées sont devenues presque proverbiales, présente, dans notre histoire, un caractère qui se retrouve fréquemment chez le dernier roi d'un état qui périt. Tel Louis XVI, qui ne voulait que le bien, mais qui n'eut jamais la force de l'exécuter, et qui offre un grand mélange de bonté et de faiblesse. Le roi de Ninive se laisse entraîner sans résistance par le mouvement général des esprits, et si le sort de l'état n'eût dépendu que de ses bonnes dispositions du moment, Ninive serait long-temps encore restée debout. Le châtiment n'eut pas lieu; car la repentance des Ninivites avait ému la miséricorde de Dieu, comme l'avait fait celle de Jonas (II). Mais une génération corrompue peut être touchée et non sauvée. L'émotion causée par la prédication de Jonas ne produisit pas les vrais fruits de la repentance, et ne les amena pas à maturité. Tout rentra sans doute dans l'ancienne ornière peu après le départ du prophète hébreu, et bientôt apparut Arbace, roi de Médie, qui exécuta sur Ninive le jugement qui n'avait été que différé. Ainsi la repentance d'Achab fit retarder d'une génération le châtiment qu'Elie lui avait annoncé de la part de l'Eternel (1 Rois XXI).

Le livre de Jonas se tait d'ailleurs sur le sort ultérieur de Ninive, et ne fait pas même soupçonner que sa repentance

n'ait été que momentanée. C'est que ce livre avait pour but de faire connaître les desseins miséricordieux de l'Eternel envers les païens, et peut-être de mettre en opposition leur promptitude à se convertir à la parole du prophète étranger, et la dureté de cœur des Israélites qui tuaient leurs prophètes.

IV.

Ninive est épargnée, et la vieille nature se réveille avec force en Jonas, qui ne peut prendre son parti de ce que des païens, de grands pécheurs, soient quittes à si bon marché des châtimens dont Dieu les avait menacés. Il prévoyait bien peut-être que leur repentance durerait peu, et que le jugement de Dieu les atteindrait plus tard; mais ce ne serait plus à sa parole, sa prophétie ne se sera pas accomplie, ses menaces auront été vaines, et sa mission ne lui rapportera aucun honneur, ni de la part des Ninivites qui seront revenus à leur première sécurité, ni de la part de ses compatriotes qui se moqueront de sa mission sans résultat. Il est difficile à un prophète de s'oublier soi-même, de ne rien annoncer ni vouloir que ce que veut le Seigneur. Jonas demande la mort: avoir été jeté à la mer et sauvé miraculeusement, pour aller ensuite annoncer à une ville telle que Ninive une ruine prochaine qui ne s'accomplit pas! c'en est trop; mieux vaut mourir. Le reproche si vrai et si pénétrant de l'Eternel: « Fais-tu bien de t'affliger ainsi? » ne le ramène pas à de meilleurs sentimens. Il sort de la ville, où peut-être il aurait dû rester pour prêcher la miséricorde du Dieu dont il avait annoncé la justice; mais il ne veut pas retourner chez lui sans avoir rien fait; il se construit une cabane en face de la ville, dans l'espérance qu'il arriverait à celle-ci, selon que lui le souhaite.

Cependant Dieu qui veut lui ouvrir les yeux sur ses torts, et lui faire comprendre ce que c'est que la grâce et la mi-

séricorde divine, fait croître à côté de sa cabane une plante qui lui donnera un ombrage agréable. Jonas se réjouit de ce témoignage miraculeux que Dieu lui donne de son amour; mais il n'en conclut point qu'un Dieu si bon ne peut pas fermer l'oreille aux cris de repentance d'un peuple entier qui s'humilie sous sa verge et demande grâce. Alors Dieu fait sécher pendant la nuit la plante, et souffler de jour un vent brûlant. Jonas tombe en défaillance, et demande, pour la seconde fois, la mort; et au reproche plein de douceur de Dieu, il répond avec mauvaise humeur, découragement et franchise : « J'ai raison de m'affliger ainsi, même jusqu'à la mort. » Alors Dieu, dont la patience n'est point lassée par l'opiniâtre aveuglement de son serviteur, lui met devant les yeux, d'une part, son absurde chagrin au sujet de la plante qui a péri, et, de l'autre, le plaisir qu'il aurait à voir périr une ville immense qui compte 120,000 enfans, innocens des péchés de leurs parens, et en outre beaucoup de bêtes. Dieu ne restreint point sa grâce aux limites de la Judée, il a compassion et soin non seulement des Hébreux, mais aussi des gentils, et même des animaux.

Le livre finit ici brusquement. Peut-être cette fin subite signifie-t-elle que le prophète n'eut rien à répondre à Dieu, et reconnut ses torts. Il apprit à comprendre, par les événemens de sa vie et par les leçons directes que Dieu lui donna, que la grâce de Dieu embrasse le monde entier, et que sa volonté est que tous les hommes soient appelés au salut. Mais il ne paraît pas avoir reçu la mission d'annoncer, comme les autres prophètes, la venue du Messie, et la part que les gentils auraient un jour à son royaume. Son livre prouve, au reste, suffisamment', qu'il a bien saisi le dessein de Dieu et compris ses erreurs et ses préjugés; car il y a déposé avec une entière franchise l'aveu de ses fautes et de son égarement, ou si ces pages ne sont pas de sa main, elles ont dû être au moins écrites d'après les récits

qu'il aurait faits à d'autres de sa mission à Ninive. Le silence que le livre garde sur le retour du prophète à de meilleurs sentimens, est plutôt une preuve qu'il en est lui-même l'auteur ; il lui suffit que Dieu ait raison contre lui, et il ne juge pas nécessaire de se justifier lui-même aux yeux des lecteurs.

Il y a une parfaite vérité dans le portrait que ce livre nous donne du caractère de Jonas : entier, prompt, roide, mais droit et sincère. Il s'enfuit à Tarsis de devant Dieu ; mais il avoue franchement sa faute aux mariniers. Il se fâche contre Dieu de ce que Ninive soit épargnée ; mais c'est à Dieu même qu'il adresse ses plaintes dans une requête. Dieu le reprend de sa mauvaise humeur ; et lui, il lui répond comme ferait un enfant qui, dans le fond de son cœur, aime son père, et irait à la mort pour lui, mais qui, dans un moment de dépit et contre son sentiment intime, lui soutiendrait en face qu'il a raison de désobéir.

Encore un mot sur la plante dont nos traductions ont conservé le nom hébreu. C'est le ricin, qui, en Orient, s'élève en peu de jours à la hauteur d'un petit arbre [1]. La tige, creuse et épaisse, présente plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent de larges feuilles qui donnent un ombrage agréable. Entre les feuilles et la tige viennent des fleurs jaunes dont les graines contiennent une huile purgative. Les feuilles et les fleurs détachées de la tige se fanent en peu de minutes, comme c'est le cas pour toutes les plantes dont la croissance est rapide. Dieu fit donc croître en une nuit, c'est-à-dire avec une promptitude miraculeuse, la plante qui devait protéger Jonas du soleil. Mais remarquons ici encore le caractère général des miracles : Dieu choisit, pour

[1] Ainsi Preiswerk. D'après la *Gazette évangélique*, au contraire, il faut cinq mois au ricin pour arriver à une hauteur de 8 pieds.

la faire pousser avec une telle rapidité, une plante dont le développement est naturellement très prompt.

V.

Avant que de parler du caractère symbolique du livre de Jonas, qu'on nous permette une réflexion sur l'existence, parmi les écrits canoniques hébreux, d'une histoire qui présente un prophète sous un jour aussi peu favorable. Les livres prophétiques étaient recueillis, mis en ordre et conservés par les prophètes qui, en acceptant et faisant connaître celui de Jonas, ont fait preuve, à un haut degré, d'humilité et d'amour de la vérité; on les voit ici prêts à publier franchement tout ce qui devait devenir, d'après la volonté de Dieu, la propriété commune de son peuple. Car s'ils avaient eu égard à l'honneur de leur ordre plus qu'à celui de Dieu, ils auraient certainement tenu secret et fait disparaître un écrit qui mettait ainsi au jour les fautes personnelles d'un prophète.

Les prophètes ont également prouvé qu'ils étaient réellement éclairés de Dieu, en reconnaissant pour inspiré un livre qui portait un caractère aussi directement anti-théocratique, et qui sortait entièrement du cercle étroit des croyances et des opinions juives. Israël n'y apparaît pas comme le seul peuple à qui Dieu se manifeste; la providence spéciale de Dieu, son amour, sa miséricorde, s'étendent à des païens et à leur capitale impie. Dieu n'est-il donc pas le Dieu des juifs? L'est-il aussi des païens? Si la réponse affirmative que saint Paul fit, huit siècles plus tard, à cette question (Rom. III, 29), ne sembla point décisive à tous les chrétiens d'entre les juifs, qui s'étonnaient et se scandalisaient de voir l'évangile prêché aux gentils et accepté par eux, les mêmes doutes et les mêmes objections

n'ont-ils pas dû se former, dans les temps anciens, parmi les Hébreux à la lecture du livre de Jonas?

Ce livre est essentiellement typique. Il est tout messianique, sans contenir une seule prophétie qui parle de Jésus-Christ et des tems de la Nouvelle Alliance; mais il prophétise le Messie par son contenu entier, par les faits qu'il raconte.

Les Ninivites représentent sous une forme particulière toutes les nations païennes auxquelles Dieu doit, plus tard, se faire connaître comme étant le Dieu de tous les peuples, et se révéler comme leur juge et comme leur Sauveur. Si les gentils n'avaient pas dû être appelés, plus tard, à entrer dans le royaume de Dieu, Jonas n'aurait pas pu se présenter aux Ninivites au nom du Saint en Israël et en qualité de prophète de Jéhova. Cette prédication est une prophétie messianique de fait et non de parole, un type de la révélation future de la grâce divine à toute chair, une annonce de cette époque où « l'on a prêché, au nom de Jésus-Christ, la repentance et la rémission des péchés parmi toutes les nations » (Luc xxiv, 47).

Ce livre de Jonas rappelait aux Hébreux que leur destination future était d'apporter le salut aux autres hommes, et il les tenait en garde contre leur égoïsme national. La conduite coupable de Jonas, qui rappelle celle du fils aîné dans la parabole de l'Enfant Prodigue, devait leur ouvrir les yeux sur leurs préjugés charnels, et ils devaient apprendre avec lui quel est le soin que Dieu prend de toutes ses créatures. En même temps, la repentance des païens devait les faire réfléchir à leur propre impénitence, et leur prouver que les gentils pourraient un jour accepter avec joie la bonne nouvelle du salut.

Tout ce que les prophètes subséquens ont dit et écrit touchant les peuples païens, leurs châtimens et leur destruction, leur conversion et leur entrée dans l'église, se

trouve contenu dans l'histoire de Jonas, apportant aux Ninivites comme les premiers gages et un avant-goût des grâces spirituelles que Dieu leur réserve.

Le caractère typique de cette histoire apparaît avec évidence dans une circonstance de détail, dans celle qui étonne le plus le lecteur et qui ne se justifie pleinement à ses yeux que par ses rapports prophétiques avec un fait à venir d'une importance immense : nous voulons parler du séjour de Jonas dans le ventre du poisson, type du séjour d'égale durée que Jésus-Christ fit dans le tombeau. Il y a dans Jonas deux hommes : l'homme naturel, charnel, récalcitrant, jaloux des grâces accordées aux païens, tout juif par ses préjugés ; et le messager de Dieu, le prophète, l'instrument que Dieu emploie et dirige pour l'exécution de ses décrets. Et sous ce dernier rapport, Jonas reçoit une mission dont aucun autre prophète n'a été honoré. Lui, qui est prophète en Israël et qui annonce à ses frères les desseins de Dieu, est envoyé dans la première ville du monde païen pour y prêcher le vrai Dieu, non comme un Hébreu qui veut engager les gentils à mettre un terme à leurs persécutions contre Israël, ou à accorder à celui-ci quelque grâce, mais comme un membre anticipé de l'église nouvelle, qui ne connaît plus les différences de juifs et de gentils, et qui ne veut qu'une chose, le salut de tous les hommes. En même temps Jonas se présente aux Ninivites avec la puissance de détruire à sa parole non une famille seulement, une ville, un petit royaume, mais la capitale du plus puissant empire qui existât alors sur la terre : il est prophète dans toute la plénitude des attributs de sa vocation, selon ces paroles de Dieu à Jérémie (I, 10) : « Regarde, je t'ai établi aujourd'hui sur les nations et les royaumes, afin que tu arraches et que tu démolisses, que tu ruines et que tu détruises, que tu bâtisses et que tu plantes. » Si donc tout prophète hébreu était un type du pro-

phète par excellence, Jonas l'était à des titres plus particuliers encore, et aussi Dieu a-t-il réglé un des événemens de sa vie en vue de ce qui devait arriver au Messie mourant et ressuscitant. Il lui a fait passer trois jours et trois nuits dans le ventre d'un gros poisson, dont il est sorti vivant. Jonas a été comme mort, et il est comme ressuscité, et cet événement extraordinaire et mystérieux était, pour les Hébreux, un hiéroglyphe que les temps futurs devaient expliquer.

Ces divers types de l'histoire de Jonas sont indiqués clairement par le Sauveur lui-même (Matth. XII, 39 et suiv.; Luc XI, 29 et suiv.). Il annonce, en termes obscurs, sa mort et le temps qu'il passera dans le tombeau, en se comparant à Jonas, qui a passé trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine; et par ces mêmes paroles il prédit indirectement encore sa résurrection, car Jonas n'a été enseveli sous les flots qu'un temps limité, après lequel il a reparu parmi les vivans (1). Ce n'est point à cela, d'ailleurs, que se borne la comparaison typique que Jésus-Christ établit entre l'histoire de Jonas et les temps messianiques: alors, comme du vivant de ce prophète, le vrai Dieu doit être annoncé aux gentils, car son royaume n'est point une théocratie terrestre, il est ouvert à tous les hommes; et tandis que les juifs, fiers de leur descendance physique d'Abraham, rejettent l'évangile et ne veulent pas se convertir et naître de nouveau, « les Ninivites » de tous les siècles accepteront le salut, se détourneront de leurs péchés, et « au jour du jugement s'élèveront contre cette nation et la condamneront. » Jésus-Christ donne un sens gé-

(1) Un interprète ajoute que Jonas n'a annoncé le vrai Dieu aux Païens qu'après son espèce de résurrection, et que de même l'Evangile n'a été apporté aux Païens qu'après la résurrection de Jésus-Christ.

néral et typique à la repentance des Ninivites, qui nous est racontée dans le livre de Jonas; il a devant les yeux, en prononçant ces paroles, le rejet que les juifs feront de l'évangile, et l'empressement avec lequel les gentils vont le recevoir; et les millions de païens qui sont dès lors entrés dans l'église et y ont trouvé la vie éternelle, accomplissent constamment et dans un sens de plus en plus étendu ce que Jésus-Christ disait aux juifs de son temps : « Il ne sera pas accordé à cette race méchante et adultère d'autre signe que celui du prophète Jonas. » La foi des Ninivites condamnait l'incrédulité des Hébreux, et la foi des chrétiens (qui sont tous d'entre les païens) condamne de siècle en siècle le peuple juif qui a rejeté le Messie.

II.

JOËL.

JOËL.

I.

Nous ne possédons aucun renseignement positif sur la patrie de Joël, sur le temps où il a vécu, sur les circonstances au milieu desquelles il a prophétisé. Il se borne à nous apprendre le nom de son père, Pethuel (I, 1), qui nous est inconnu; et les autres livres de la Bible ne parlent pas de ce prophète. Il en est de lui, à cet égard, comme de quatre autres prophètes dont les écrits nous ont été conservés dans la Bible : Nahum, Habacuc, Abdias et Malachie. Mais en étudiant les pages que nous a laissées Joël [1], nous pouvons arriver, par des conjectures qui ont un très haut degré de ressemblance, à connaître le pays et le temps où il a vécu.

Joël ne dit pas un mot du royaume d'Ephraïm ou d'Israël, et quand il parle d'Israël, il prend ce mot, dans son sens ancien, comme désignant non les dix tribus qui s'é-

[1] Dans les Bibles allemandes, le second chapitre se termine au 27e verset ; et le troisième chapitre comprend en conséquence 26 versets. Cette division que réclame le sens, devrait être introduite dans nos Bibles françaises. *(Trad.)*

taient séparées de Juda et de Benjamin, mais l'ensemble de la postérité de Jacob (ch. II, 27; III, 2, 16, etc.). Il mentionne, au contraire, très souvent la maison de l'Eternel et ses sacrificateurs à Jérusalem, la montagne de Sion, etc. (I, 14 et suiv.; II, 1, 15, 32). On conclut de là qu'il a exercé ses fonctions dans le royaume de Juda, loin des frontières d'Ephraïm, et vraisemblablement dans le voisinage du Saint Lieu.

Voilà pour le lieu, voici pour l'époque. Selon les plus habiles exégètes, Joël a vécu au temps du prophète Amos, ou peu auparavant. Il aurait donc été le prédécesseur immédiat d'Amos, dont les prophéties viennent après les siennes dans la série des écrits sacrés. Les raisons que l'on allègue à ce sujet sont essentiellement les trois suivantes : 1° lorsque le prophète fait mention des ennemis d'Israël (III, 4, 19), il nomme les Phéniciens, les Philistins, les Iduméens et les Egyptiens, et ne parle nullement des Assyriens et des Babyloniens qui ont été les principaux adversaires du peuple élu. Il vivait donc vraisemblablement dans un temps où ces deux derniers peuples n'étaient pas encore devenus puissans et redoutables; 2° Amos reproche aux Phéniciens d'avoir vendu comme esclaves et traité sans pitié les Israélites pris à la guerre, et Joël les accuse précisément du même péché (III, 2 et suiv.); 3° le livre, dans son ensemble, indique qu'au temps où le prophète vivait, on n'avait vu encore aucun des rudes châtimens dont le royaume de Juda fut frappé dans les temps postérieurs, et qui correspondaient à la dépravation croissante des mœurs et aux progrès de l'idolâtrie. A l'exception des dévastations assez fréquentes causées par les sauterelles, et des guerres qui avaient lieu de temps à autre avec les nations voisines (III, 2, 6), le livre entier de Joël porte le caractère d'une époque où la religion, l'état et la société étaient dans un certain état d'ordre et de solidité. Nous n'y trouvons

point cette décadence qui existait déjà alors dans le royaume d'Ephraïm, ainsi que nous l'apprennent les prophètes contemporains Amos et Osée, et dans laquelle tomba, plus tard, le royaume de Juda (1). Il faudrait par conséquent placer Joël, au plus tard, au temps du roi de Juda Hozias, qui règna de l'an 810 à l'an 758 avant Jésus-Christ. Peut-être même vécut-il un peu plus tôt encore. En tout cas, Joël est, sinon le plus ancien, du moins l'un des plus anciens des prophètes dont nous possédons les écrits dans la Bible.

II.

Examinons le livre même de Joël, et d'abord la dignité, la pureté et la beauté extraordinaires de son style. Il y a dans tout son langage quelque chose de simple et d'antique qui rappelle les premiers livres de la Bible et l'époque de Moïse. Lors, par exemple (I, 14, et II, 15), qu'il proclame une fête générale, ces mots : « Sonnez du cor, sanctifiez le jeûne, publiez l'assemblée solennelle, » vous transportent au pied de Sinaï et dans les campemens du désert, dans ces temps où le peuple habitait dans un même camp, et pouvait être réuni tout entier et promptement en un même lieu. En même temps, le style est extraordinairement clair, soigné dans l'expression, et la magnifi-

(1) Joël n'a pas besoin de légitimer sa mission, il n'a pas d'adversaires à combattre, de préjugés à dissiper (voyez au contraire Amos en Ephraïm III, 1-8). Chez le peuple pas de culte des faux Dieux, et le culte lévitique subsiste dans sa pureté ; aucune censure adressée aux sacrificateurs ni au peuple, sauf l'avertissement de célébrer de cœur les fêtes religieuses (II, 13). Ewald place Joël au temps de Joas (2 Rois XII) avant la défaite d'Edom (2 Rois, XIV, 7 ; Joël III, 19). *(Trad.)*

cence de l'élocution poétique égale et surpasse même les poésies les plus belles et les plus admirées de l'antiquité.

Mais ces beautés n'existent en quelque sorte que pour celui qui lit le prophète dans sa langue. Car si toute traduction reste fort au dessous de l'original, combien ne doit pas être imparfaite celle par laquelle un homme rend les pensées que dans les temps anciens l'esprit de Dieu a immédiatement données aux écrivains inspirés. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que des amis zélés des saintes Ecritures, si ce n'est chez nous, du moins dans d'autres contrées, se soient mis à apprendre, sans y être forcés par leur profession, les langues saintes, dans le désir de puiser à la source même de toute vérité, et de goûter ainsi la boisson restaurante de la parole divine, dans sa pure fraîcheur, dans sa force vivifiante et dans sa beauté délicate et sublime. Puisse leur nombre s'accroître d'année en année! L'hébreu surtout, avec sa noble simplicité et sa concision, perd à être traduit dans les langues occidentales, qui sont fondées sur de tout autres principes, tandis qu'en vertu même des caractères qui lui sont propres, l'étude en est si peu pénible et si féconde en jouissances. Que de peine on se donne pour apprendre la langue de tel peuple voisin, soit en vue de quelque avantage temporel, soit par mode, souvent même dans le but unique de mieux goûter les chefs-d'œuvre de poésie qu'elle possède! Mais qu'il est rare, au contraire, qu'on attache à l'intelligence de l'Ecriture assez de prix pour qu'on se donne, à l'égard des langues saintes, une peine semblable! Et pourtant n'est-il pas certain que la Bible ne nous donne bénédiction et édification qu'en proportion de ce que nous la comprenons réellement? Mais nous revenons à notre prophète, et nous allons en indiquer le contenu d'une manière sommaire.

Dans le chapitre premier, le prophète s'adresse au peuple, qui était réduit alors à une extrême disette par le fléau des

sauterelles, joint à une grande sécheresse ([1]). La misère générale est telle que les sacrifices journaliers ne peuvent plus avoir lieu, et que le sanctuaire même se trouve dans un état de désolation. Joël exhorte le peuple entier à se tourner de concert, avec des prières ardentes, vers l'Eternel ([2]). Le chapitre second est le développement du premier. Joël y décrit avec plus de détails les sauterelles et leur irruption, et ce tableau saisissant est d'une grande beauté ([3]). Il presse avec plus de force et d'instance le peuple entier, tous sans exception (II, 16), de chercher l'Eternel de toute leur âme, et il promet, au nom de ce grand Dieu, qu'à la désolation succédera la grâce, que le fléau s'éloignera, et que l'avenir amènera de grandes bénédictions. Nous verrons bientôt ce que sont ces sauterelles.

([1]) Le fléau dont Joël fait une peinture si vivante n'est pas un événement futur; les sauterelles dévastaient le pays lorsqu'il faisait cette prophétie. Les verbes qui sont au tems futur dans nos traductions (II, 2-10) doivent être au présent : *ainsi se répand, ils souffrent, ils courent.* Comme un temps sec est particulièrement favorable aux sauterelles, il arrive souvent que le fléau de ces insectes se joint à une sécheresse, ensorte que le reste de la verdure que la sécheresse a épargné, devient la proie de ces animaux voraces. Les quatre mots que nos versions rendent à tort par hanneton, sauterelle, vermisseau, grillon, signifient quatre espèces différentes de sauterelles.

([2]) Annonce générale du fléau (I, 2-4) aux ivrognes, aux hommes sensuels (5-7); au pays et aux diverses classes d'habitans (8-12); aux sacrificateurs (13-20), qui sont censés prononcer les paroles 15-20. Puis vient la description du fléau (II, 1-11), l'exhortation à la repentance (12-17), et la promesse que Dieu fera grâce (18-27). *(Trad.)*

([3]) L'armée des sauterelles apparaît dans le lointain par un jour d'orage (II, 1-3). Elle est là, on en distingue les soldats (4-6); elle marche avec ordre (7-9); elle ébranle le monde, car c'est Dieu qui l'envoie (10-11.) *(Trad.)*

Au chapitre troisième, ou plutôt dans la troisième partie (II, 28–III, 21), le prophète sort manifestement des temps présens, et parle de choses à venir d'une grande importance. Le « jour de l'Eternel » n'est plus un de ces jugemens que Dieu envoie sur un seul peuple, en frappant ses champs d'un grand fléau, ou en le livrant à ses ennemis : c'est un jour d'effroi pour le monde entier. Cette troisième partie contient deux prophéties distinctes : la première (II, 28–32) annonce qu'avant le grand et terrible jour du Seigneur, il y aura une époque de grâce et d'effusion du saint Esprit, une époque de délivrance pour ceux qui invoquent l'Eternel, non seulement pour les Israélites, mais aussi pour « les restes que le Seigneur appellera. » La seconde prophétie (III) nous instruit de ce qui arrivera lorsque le jour grand et terrible de l'Eternel (II, 3) sera venu : ce sera un jugement sur les « nations ». Toute puissance terrestre ennemie de l'Eternel et de son règne sera jugée et détruite, tandis que le royaume du Très-Haut, du Dieu d'Israël, subsistera en paix et en gloire. Les pays des ennemis seront réduits en déserts, et la terre sainte de Judée sera transformée en un paradis bienheureux. Tous les péchés [1], même les plus grands, et ceux qui étaient restés pendant long-temps sans pardon, seront alors nettoyés, et l'Eternel, que les péchés ne tiendront plus éloigné des hommes, établira sa demeure permanente au milieu de son peuple sanctifié (Apoc. XXI, 3). La destruction du péché et la sainte communion avec l'Eternel, tel est pour les individus, comme pour l'ensemble de l'église, le terme du combat, de l'espérance et de l'amour ; et c'est par cette sublime pensée que Joël termine sa prophétie, et saint Jean son Apocalypse.

[1] Quelques interprètes entendent par ce sang (III, 21), tout particulièrement celui de Jésus-Christ, qui est maintenant sur le peuple d'Israël. *(Trad.)*

III.

Passons maintenant à quelques remarques relatives à l'interprétation de notre prophète. Conformément à notre plan, il ne peut pas être question ici d'une exégèse complète de ce livre. Nous nous bornerons donc à présenter les principaux points de vue sous lesquels doivent être considérées les différentes prophéties de Joël.

1° Il est bien évident que le prophète porte ses regards sur deux époques distinctes, l'une prochaine, et l'autre éloignée; ce qu'il dit de la première concerne principalement le sort temporel du peuple de Dieu, tandis que les prédictions relatives à la seconde époque se rapportent plutôt aux événemens spirituels du royaume de Dieu, lesquels ont sans doute aussi leur effet temporel et extérieur. En d'autres termes, dans les chapitres I et II, Joël s'occupe des temps de l'ancienne alliance, et dans le chapitre III il a en vue ceux de la nouvelle.

2° Que sont les sauterelles dont Joël parle dans sa première partie, et qu'il assimile à une armée de cavalerie ennemie? Suivant quelques exégètes, elles ne seraient qu'une image d'armées etrangères qui devaient, plus tard, dévaster la Terre-Sainte. Mais les paroles du prophète indiquent suffisamment que les Hébreux étaient alors réellement visités par une invasion de sauterelles et par une grande sécheresse. D'après une opinion moins probable encore que la précédente, Joël n'aurait fait que décrire d'une manière poétique les dégâts effrayans que causent en Orient les sauterelles, lorsqu'elles arrivent en essaims innombrables et avec un bruit terrible, et qu'obscurcissant la lumière du soleil, elles s'abattent sur les vertes campagnes, et les laissent, à leur départ, entièrement broutées et dépouillées. D'après une troisième opinion, à laquelle nous donnons la préférence, une irruption de sauterelles a eu réellement lieu

lorsque Joël prophétisait, et c'est à ce fléau que les deux premiers chapitres se rapportent immédiatement. Mais comme l'esprit de prophétie rattache souvent dans l'Ecriture les choses à venir et non encore visibles aux choses présentes et visibles, et emploie ces dernières comme types pour représenter les premières (1), Joël a, surtout au chapitre II, décrit, sous l'image d'une invasion de sauterelles, les guerres et les dévastations des futurs ennemis d'Israël, les Assyriens, les Chaldéens, les Romains. Et en effet, plusieurs détails de la description contenue au chapitre II sont exprimés d'une manière trop énergique pour n'être entendus que de la calamité présente. Nous voyons aussi, au chapitre IX de l'Apocalypse, dont les images sont évidemment empruntées à Joël, les légions de sauterelles désignant incontestablement des armées dévastatrices et conquérantes.

Si donc nous admettons un sens immédiat et un sens prophétique, nous reconnaîtrons dans le développement de la pensée du prophète une marche ascendante et progressive des choses plus rapprochées et moins importantes aux choses plus éloignées et plus grandes. C'est ce que les réflexions qui suivent feront voir plus clairement.

3° Dans tous les temps, Dieu se révèle à la fois comme un Dieu souverainement juste et comme un Dieu plein de mi-

(1) Une invasion de sauterelles, une grêle, une tempête, sont des jugemens de Dieu sur les hommes pécheurs; une guerre dévastatrice, la ruine d'un peuple (Sodome) ou d'un monde (le déluge), la destruction de tous les méchans (jugement dernier), ne sont encore que des jugemens de Dieu sur les hommes pécheurs. Tous ces événemens, en apparence si différens, ne signifient tous qu'une seule et même chose: Dieu est juste juge; et les plus petits peuvent servir de symboles des plus grands. Un orage rappelle au psalmiste le déluge (ps. XXIX); une invasion de sauterelles est, pour le prophète, une image des jugemens que Dieu exercera sur son peuple par les guerres, et sur le monde entier à la fin des temps. *(Trad.)*

séricorde. Son peuple a en lui un Sauveur, ses ennemis un Juge; et l'église chrétienne confesse que le Seigneur est venu pour le salut du monde, et qu'il viendra au dernier jour pour juger les vivans et les morts. Aussi, dans tous les temps, la tâche des messagers de Dieu a-t-elle été, d'une part, d'annoncer ses jugemens, et de l'autre, de publier sa miséricorde et ses bénédictions; et Joël, dans tout son livre, ne parle alternativement que de ces deux points : jugement et salut.

Tous les jugemens de Dieu se résument en un dernier et grand jugement qui n'a pas encore eu lieu, et dont les autres ne sont, pour ainsi dire, que des types. Ce jugement est appelé, dans l'Ecriture, *le jour du Seigneur*. Mais ce même nom s'applique aussi à tous les jugemens partiels que Dieu exerce sur un peuple ou sur une génération. Joël, en particulier, fait usage de cette expression, et il l'emploie dans un sens de plus en plus étendu.

Déjà dans le chapitre I, le prophète appelle le fléau des sauterelles un jour de l'Eternel (I, 15). La description contenue dans le chapitre II nous fait pressentir un jour plus redoutable, où le Seigneur frappera de sa verge son peuple rebelle, et amènera contre lui les armées dévastatrices des Assyriens, des Chaldéens et des Romains. De ce degré le prophète s'élève encore plus haut, et nous découvre, dans le chapitre III, un dernier jour de jugement universel, dont le résultat sera la destruction de toutes les puissances temporelles ennemies du règne de Dieu.

Parallèlement à ces trois jugemens dénoncés d'abord à la génération pécheresse de Joël, puis au peuple rebelle, et enfin aux nations ennemies, se trouvent, selon la même progression, de triples promesses de grâce et de salut pour ceux qui, par la foi et une sincère repentance, cherchent le Seigneur et font partie de son église. Le prophète prédit au peuple repentant la cessation du fléau, des bénédictions

nouvelles et de riches récoltes, ensorte qu'ils doivent reconnaître, dit l'Eternel, « que je suis au milieu d'Israël, et et que je suis l'Eternel votre Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre; et mon peuple ne sera point confus à toujours. » (II, 19–27). Puis, par la permission de Dieu, les nations étrangères châtieront Israël, et le chasseront même de son héritage; mais Il répandra son « esprit sur toute chair » (II, 28); et si les portes du royaume terrestre sont fermées au peuple égaré, il s'ouvrira pour lui un chemin étroit et une porte étroite par où il sera conduit, pour l'éternité, dans le royaume céleste. Bien plus même, comme le Seigneur promet à ses disciples que ce qu'ils auront perdu pour l'amour de lui, leur sera rendu au centuple même dans ce temps-ci (Marc X, 29–30), il promet, par Joël, à son peuple dépossédé une restauration temporelle, et lui annonce que le temps vient où il fera retourner ceux qui auront été emmenés captifs de Juda et de Jérusalem (III, 1). Ce retour de la captivité dans laquelle gémit maintenant tout Israël, aura lieu à l'époque du dernier jugement dénoncé aux puissances ennemies, et à ce jugement correspond enfin le troisième degré de salut prédit, le temps bienheureux où l'Eternel fera sa demeure au milieu de son peuple sanctifié (III, 16–21).

4° Si nous examinons de plus près cette dernière partie de la prophétie de Joël (II, 28, à III, 21), partie qui, comme nous l'avons remarqué ci-dessus, se rapporte aux temps évangéliques, nous verrons qu'elle se subdivise en deux portions, dont la première renferme les cinq derniers versets du chapitre II, et la seconde le chapitre III en entier. Dans les cinq derniers versets du chapitre II, le prophète a en vue le temps de l'église du Nouveau Testament, qui a commencé avec la première pentecôte et l'effusion du saint Esprit, et qui durera jusqu'à l'époque des jugemens dont il est question dans les versets premier et suivans du chapitre III.

Cette période actuelle de l'église est dépeinte comme destinée au salut de tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur, non seulement d'entre les juifs, mais aussi d'entre les païens. Ces derniers sont désignés par l'expression : « *les résidus que l'Eternel aura appelés* » (II, 32), et c'est bien aussi de cette manière que Pierre l'a comprise, lorsque, dans son discours du jour de la pentecôte, il a expliqué, par ce même passage, l'événement miraculeux de l'envoi du saint Esprit, en disant au peuple que « ce salut qu'ils annonçaient, était pour eux et pour leurs enfans, et aussi pour tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à soi » (Act. II, 39). L'époque actuelle de l'église diffère de celle de l'Ancien Testament, en ce que ce ne sont plus des individus isolés qui sont appelés d'une manière extraordinaire à recevoir l'Esprit du Seigneur, mais en ce que l'église entière (Joël II, 28) doit recevoir avec le pardon des péchés le don du saint Esprit comme arrhes de la rédemption et de la gloire à venir (Eph. I, 14; 2 Cor. V, 5). D'une autre part, elle diffère de l'économie future, en ce que alors l'Eternel habitera au milieu de son peuple (Joël III, 21), tandis que maintenant sa présence ne se fait pas enore sentir d'une manière immédiate.

Après qu'auront eu lieu des événemens dont il nous est impossible de déterminer à l'avance la nature spéciale, arrivera ce « jour grand et terrible de l'Eternel, » qui est annoncé au ch. II, verset 31 ; et avec le jugement des gentils viendra, pour l'église, la sainte bénédiction dont il est fait mention dans le chapitre III. Mais ici nous touchons aux bornes de l'avenir encore voilé. Il ne nous est pas donné de connaître les choses « qui ne dépendent que du Père. » Cependant il nous semble qu'on peut déterminer avec quelque certitude le sens de quelques-unes des paroles du prophète, et c'est à quoi nous allons nous attacher.

Depuis le verset 1er jusqu'au milieu du 16e du chapitre III, se trouve la dénonciation d'un jugement qui doit tomber sur les peuples ennemis du royaume de Dieu. Au chap. XVI de l'Apocalypse, il est parlé aussi d'un grand jour du Dieu Tout-Puissant, « pour lequel les rois de la terre » se rassemblent, et qui doit avoir lieu immédiatement avant la chute de Babylone, et avant la voix qui crie du ciel : « C'en est fait. » Dans ce dernier passage, le lieu où les rois rebelles s'assemblent est appelé *Armageddon*, ce qui a vraisemblablement trait à ce qu'on lit dans Zacharie XII, 9-11. Or, comme ce nom figuratif d'Armageddon ne désigne point un lieu réellement ainsi nommé, il est à présumer qu'il en est de même de la vallée de *Josaphat* (1), dans laquelle, d'après le verset 2, doit avoir lieu le jugement des peuples. Josaphat signifie en effet : « *le Seigneur juge*, » et Joël lui-même donne, plus bas (v. 14), un autre nom à cette même vallée, celui de la « vallée du jugement » ou « de la décision. » — Lorsque le prophète doit désigner les nations ennemies qui subiront ce jugement, il leur donne les noms des peuples qui figurent déjà dans l'histoire d'Israël comme ennemis du règne de Dieu ; et de même que Babylone, l'orgueilleuse capitale du plus ancien royaume du monde, est devenue, dans toute la Bible, le type de toute grande puissance temporelle qui s'éleve contre le royaume de Dieu (car ce sont les noms seuls qui changent), ainsi les Phéniciens avides et les Philistins belliqueux (v. 4) sont placés là comme types des nations postérieures qui seront animées d'un même esprit charnel, et qui seront également éloignées de Dieu.

Si l'on demande quand et de quelle manière ce jugement fondra sur le monde ennemi de Dieu, nous répondrons que

(1) Les juifs ont pris à la lettre ce passage, et ont fait de la vallée du Cédron, qui porte le nom de vallée de Josaphat, le lieu du jugement dernier. *(Trad.)*

cela est caché derrière le voile sous lequel la divine providence nous a célé l'avenir. Ne nous suffit-il pas de savoir que le jour vient où toute la puissance du prince de ce monde sera renversée dans la poussière, à l'apparition du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs?

Encore moins pouvons-nous déterminer quelque chose de précis sur le règne du Seigneur qui commence à cette époque (voyez du milieu du verset 16 à la fin du chapitre). A cet égard aussi, il faut que nous nous contentions de savoir qu'après de long siècles de souffrances et d'opprobres, il y aura encore ici-bas un repos pour le peuple de Dieu.

Quant au passage du verset 18 : « et il sortira une fontaine de la maison de l'Eternel, et elle arrosera la vallée de Sittim, » nous nous bornerons à faire observer que, par la vallée de Sittim, on peut entendre le lieu où les Israélites ont eu leur dernière station avant d'entrer dans le pays de Canaan, à l'orient de la mer Morte, dans le pays de Moab (Nombres xxv, 1 ; xxxiii, 49). Le sens serait alors que les bénédictions sortant de la maison de l'Eternel s'étendraient jusqu'aux frontières les plus éloignées du pays, sur la mer Morte et au-delà, jusque dans le désert.

Le salut à venir, sous l'image d'un fleuve d'eau vive qui sort du sanctuaire et qui vivifie même les eaux maudites de la mer Morte, se retrouve aussi dans Zacharie xiv, 8, et dans Ezéchiel xlvii, passages auxquels on doit comparer Apoc. xxii, 1, 2 [1].

[1] Le fléau des sauterelles au temps de Joël : symbole de tous les jugemens futurs de Dieu sur Israël. Ch. i. — Les guerres des Assyriens contre les Hébreux, leur captivité à Babylone, leur retour dans leur patrie, et leur époque de gloire ou de repos avant, pendant et après les Macchabées : symboles des afflictions actuelles des juifs, et de leurs temps futurs de prospérité dans leur ancienne patrie, où ils ne seront plus jamais confus. Ch. ii, 1-27. — L'église chrétienne fondée au jour de

IV.

Nous ajouterons enfin quelques remarques sur les rapports et l'harmonie qui existent entre Joël et les autres livres soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament.

1° Ce qui constitue essentiellement la relation entre Dieu et son peuple, c'est la rémission des péchés. Dans l'ancienne alliance, d'après la loi de Moïse, cette rémission était garantie par les sacrifices typiques. Dans la nouvelle, nous en sommes rendus certains par le sacrifice unique, dont l'efficace est éternelle, par la mort expiatoire de notre Seigneur Jésus. Les prophètes ont paru entre l'époque de la loi et celle de la grâce; quant à la rémission des péchés, ils ne renvoyaient pas en arrière au culte sacerdotal, ils insistaient non sur l'efficace extérieure des offrandes lévitiques, mais sur l'efficace intérieure d'une vraie repentance du cœur, et ils annonçaient en même temps, en termes plus ou moins clairs, l'époque future du Messie et de son salut. Ainsi, lorsque Saül voulait réparer et couvrir sa désobéissance en immolant quelques victimes, Samuel lui adresse déjà ces paroles remarquables : « Obéissance vaut mieux que sacrifice » (1 Sam. xv, 22). C'est ainsi que David dit à Dieu : « Tu ne prends point plaisir aux sacrifices....... l'holocauste ne t'est point agréable. Les sacrifices de Dieu sont l'esprit froissé : ô Dieu, tu ne méprises point le cœur froissé et brisé » (Ps. LI, 16, 17). C'est ainsi encore qu'Esaïe s'exprime d'une manière extrêmement forte, en disant : « Celui qui égorge un bœuf, c'est comme qui tuerait un homme; celui qui sacrifie une brebis, c'est comme qui couperait le cou à un

la pentecôte, et comprenant juifs et païens. Ch. II, 28-32. — A la fin des temps, le retour des juifs, le soulèvement des gentils, le grand combat final. Ch. II, 30-32; III, 1-16. — La prospérité des fidèles en Judée, etc. Ch. III, 17-21. *(Trad.)*

chien ; celui qui offre un gâteau, c'est comme qui offrirait le sang d'un pourceau ; celui qui fait un parfum d'encens, c'est comme qui bénirait une idole.... A qui regarderai-je? à celui qui est affligé et qui a l'esprit brisé et qui tremble à ma parole » (Esaïe LXVI, 3, 8). — De concert avec ces voix prophétiques, nous entendons Joël crier à ses contemporains : « Déchirez vos cœurs, et non pas vos vêtemens » (II, 13). Et quoique par le style et la forme il se rattache plutôt à l'antiquité mosaïque, on ne le voit cependant nulle part placer le salut dans l'observation du rituel lévitique. Il insiste sur la repentance du cœur ; et lorsqu'il veut exposer le grand conseil de Dieu pour le bonheur de son peuple ; il ne renvoie point *en arrière* à la loi de Moïse, il indique *en avant* dans l'avenir les jours du Messie, l'époque où le Seigneur répandra son Esprit sur toute chair » (II, 28 et suiv.).

Les prophètes annoncent le salut qui est en Jésus-Christ ; mais tous n'annoncent pas Jésus-Christ lui-même. Ainsi Joël, qui, même dans la partie de ses prédictions relatives aux temps du Messie, ne dit pas un mot de la personne de ce dernier (1). Sa tâche, à cet égard, consiste plutôt à dépeindre l'époque de la nouvelle alliance, dont il montre l'origine dans l'effusion du saint Esprit, le développement dans les jugemens exécutés sur les nations et l'accomplissement dans le règne glorieux du Seigneur. — Jérémie enseigne de même que, lors de la nouvelle alliance, le fondement en reposera non sur la lettre qui tue, mais sur un Esprit vivifiant : l'Eternel traitera avec la maison d'Israël une nouvelle alliance, non point selon l'alliance qu'il avait traitée avec leurs pères, mais une alliance telle que sa loi

(1) On a cherché une allusion au Messie, au chap. II, v. 23, où les mots : « la pluie selon le besoin ou selon la justice, » peuvent être traduits, comme l'a fait Luther, par ceux-ci : « le Docteur de la justice. » Mais la première traduction est plus conforme au contexte.

serait écrite dans leur *cœur* et dans leur *entendement*, et que tous le connaîtraient depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entre eux (Jérém. xxxi, 31–34).

Un autre signe de la nouvelle époque que les prophètes annonçaient plus ou moins clairement, est la vocation des gentils, et la participation qu'ils devaient aussi avoir dans une pleine mesure au salut d'Israël. Joël fait brièvement allusion à cette doctrine (ii, 32). Esaïe l'expose de la manière la plus expresse dans la dernière partie de son livre. Qu'on lise le chapitre lx en entier.

2° Joël n'est pas seulement d'accord avec les autres prophètes en ce qui concerne les témoignages de grâce de Dieu, il l'est aussi à l'égard des jugemens qu'il dénonce. Daniel, entre autres, prédit la chute de toutes les puissances du monde ennemies de Dieu; et nous trouvons de même chez d'autres prophètes les assurances les plus positives qu'un jour viendra où tout pouvoir étranger doit céder et disparaître devant l'église glorifiée du Seigneur. (Voyez Esaïe lx, 12, 14).

Il y a un accord remarquable entre notre prophète et les paroles de Jésus dans le xxv° chapitre de saint Matthieu, quant à la règle d'après laquelle les hommes seront jugés. Dans le chapitre cité, notre Seigneur établit cette loi: Ce que vous avez fait, ou ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait, ou vous ne me l'avez pas fait à moi-même (40 et 45); et la sentence éternelle sera prononcée selon l'amour ou l'indifférence que nous aurons eu ici-bas pour lui dans la personne des plus chétifs d'entre ses frères. La même règle se trouve indiquée dans Joël pour le jugement des nations (iii, 1 et suiv.). De même que les individus seront jugés d'après leur conduite envers tel ou tel disciple du Seigneur, ainsi les nations seront jugées d'après leur conduite à l'égard du peuple de Dieu. C'est Lui qu'elles ont méprisé en méprisant son église;

il châtie ceux qui se rebellent contre elle, et fait tomber sa réprobation sur les nations qui la rejettent.

3° Un point qui mérite encore notre attention, ce sont les nombreuses citations ou allusions que le Nouveau Testament, et surtout l'Apocalypse de Jean, font de ce livre de Joël, qui est proportionnellement bien court. Luther a déjà fait la remarque frappante que le texte de la première prédication chrétienne (celle de Pierre à la Pentecôte, Actes II, 14–16) était tiré de ce prophète. Dans l'Apocalypse, on trouve employée et développée, au chapitre IX, l'image des sauterelles. Il en est de même pour les expressions figurées de la faucille et du pressoir (III, 13) : les mêmes pensées, seulement plus développées, se trouvent dans l'Apocalypse (XIV, 14 et s.) ; et dans Esaïe l'esprit de prophétie s'est aussi servi de la même image au ch. LXIII, où le jugement sur les peuples des derniers temps est représenté comme une grande vendange qui est foulée dans la cuve en Edom. Enfin, Joël s'accorde avec Esaïe et l'Apocalypse dans plusieurs traits de la description qu'il fait des derniers temps et de la sainte cité de Dieu : Comp. Apoc. XXI, 22–27, avec Esaïe LX, 11, 18-20, et avec Joël III, 17 et suiv.

Le prophète Joël nous présente ainsi dans un livre de peu d'étendue, mais riche d'idées, comme un résumé des doctrines essentielles que les prophètes d'Israël étaient chargés d'annoncer. Il se base sur la loi de Moïse, et s'appuie sur les temps les plus anciens, sans exiger toutefois les œuvres mortes de la loi ; il insiste bien plutôt sur la vraie repentance du cœur, et annonce après les visitations divines qui approchent, le temps où le Sauveur répandra sur son église le nouvel Esprit de vie. Il voit sous de vives et fortes images les grands événemens qui se passeront dans le développement ultérieur du règne du Messie. L'esprit qui le conduit est d'ailleurs absolument le même Esprit dont le souffle vivifiant pénètre tous les livres de la révélation divine, et

dont le témoignage sacré rayonne à nos yeux à toutes les pages de l'Ecriture. Ce que Joël a prédit, les autres prophètes le confirment, et l'écho de ses paroles se propage, de plus en plus éclatant, jusque dans les dernières pages du dernier livre de la Bible ([1]).

([1]) Joël est le plus ancien prophète qui ait mis par écrit ses prédictions, et aussi semble-t-il avoir vu dans l'avenir les grandes masses et non les détails : il donne comme le sommaire de tous les autres livres prophétiques, comme le thème fort court, mais extrêmement riche de pensées, que les prophètes postérieurs développeront successivement. Son livre se résume en trois grandes pensées : le châtiment d'Israël coupable (I et II, 1-11); le relèvement (II, 12-32; III, 1, 17, 18, 20, 21) d'Israël repentant (II, 12-18), transformé par l'esprit de Dieu et agrandi de tous les croyans (II, 28-32), et le châtiment, sans relèvement, des gentils (III, 2-16, 19). Les grands espaces de temps qui doivent séparer ces trois faits sont indiqués, mais d'une manière peu précise. Ainsi, la prospérité de la Judée après sa dévastation par les ennemis (II, 1-27), semble, au premier abord, ne point se distinguer de celle dont elle jouira lors du grand jugement des nations (comp. II, 26-27 à III, 20, 17); et cependant il doit y avoir entre ces deux époques un mystérieux châtiment, qui sera, non une désolation de la Judée par les étrangers, mais une captivité de Juda en pays étranger (III, 1), de laquelle le prophète ne parle point en détail, et qu'il suppose connue de ses auditeurs par Deuter. XXIX, 28; XXX, 3. Ainsi encore, l'effusion du saint Esprit se confond au premier coup d'œil (II, 28-32) avec cette époque de prospérité qui doit avoir lieu au temps du grand jugement des nations (III, 13, 18 et suiv.); mais cette époque suit une captivité de la nation et son rétablissement (III, 1), et le don du saint Esprit vient après un temps de prospérité temporelle (II, 28). On a, dans ce livre, la preuve frappante que les événemens à venir d'un même genre se groupaient dans le lointain aux yeux du prophète, de manière à lui offrir une seule image, et que néanmoins les divers plans de chaque groupe ne se confondaient pas tellement qu'il ne pût distinguer les plus rapprochés des plus éloignés, et reconnaître ceux qui devaient être contemporains. Les lois de la perspective s'appliquent aux visions prophétiques,

dont elles donnent même la clef; mais cette manière de considérer soit l'avenir, soit le passé, est tellement différente de celle de l'homme naturel, qu'elle n'est pas facile à saisir, et qu'elle forme, par son originalité vraiment inouïe, une des plus fortes preuves de la divine inspiration des Ecritures. (Voy. Olshausen, de l'Interprétation biblique. Neuchâtel, 1841, pag. 88 et suiv., 151 et suiv.).

Ce livre prophétique forme un tout complet, et tout nous porte à le considérer comme un exposé succinct, mais complet, de tout ce que Joël avait annoncé et développé à ses frères pendant la durée de sa mission. *(Trad.)*

III.

AMOS.

AMOS.

A Joël succède, et dans l'ordre des livres sacrés et dans la suite des temps, Amos, le berger de Thékoa, qui prophétisa, comme il nous l'apprend lui-même (I, 1), « du temps de Hozias, roi de Juda, et de Jéroboam, fils de Joas, roi d'Israël, deux ans avant le tremblement de terre. » Hozias régna de 809 à 758 avant Jésus-Christ; Jéroboam, de 825 à 784; ils étaient donc contemporains. Quant au tremblement de terre, nous en ignorons la date; mais nous pouvons juger de sa violence et du souvenir qu'en avaient gardé les Hébreux, par la manière dont le prophète Zacharie (XIV, 5) en parla trois siècles plus tard. Au reste, ces mots : « deux ans avant le tremblement de terre », ne se rapporteraient qu'aux premières prophéties d'Amos, et les autres seraient postérieures, si le v[t] 11 du ch. IV, et le v[t] 8 du ch. VIII faisaient réellement allusion à cette révolution physique, comme cela semble fort probable. Dieu, avant de châtier les Hébreux par ce fléau redoutable, aurait envoyé le prophète auprès d'eux pour leur prêcher la repentance.

C'est contre le royaume d'Ephraïm que sont dirigés la plupart des discours d'Amos. Il le désigne par les noms d'Israël (I, 1, etc.), de Jacob, quelquefois d'Isaac, parfois même de Joseph, quand l'emploi des autres mots auraient pu faire croire qu'il avait en vue les douze tribus. Cepen-

dant il ne perd point de vue le royaume de Juda, et s'adresse aussi à tous les Hébreux ensemble.

Le royaume d'Ephraïm passait alors de son dernier temps de gloire et de prospérité à un état de trouble, de dissolution et de ruine. Avec Jéroboam II déclina la maison de Jéhu, et sous son fils Zacharie, le mal s'accrut avec une grande rapidité; plusieurs chefs militaires s'emparèrent successivement du trône dans l'espace de peu d'années, et n'y firent point monter avec eux les vertus qui auraient pu retarder la chute du royaume. Ces conspirations attestent combien était mauvais l'état de la société, des mœurs et de la religion.

La puissance, le bien-être, les richesses avaient engendré, à la fois, de nombreux actes de violence, d'oppression et d'injustice de la part des grands contre les pauvres (II, 6-8; V, 11, 12; VIII, 4-6), et le mépris de Dieu, la licence et le vice (VI, 3-7), joints à une orgueilleuse sécurité (VI, 13), dans toutes les classes de la société. C'était l'époque où Jéroboam étendait ses conquêtes au loin vers le nord et l'est (VI, 14; cp. 2 Rois XIV, 25), et où les Assyriens, qui ne s'étaient point encore emparé de Calné (VI, 2; cp. Esaïe X, 9), n'inspiraient aucune crainte à Israël.

L'état de la religion était tout particulièrement fâcheux. La maison d'Achab, qui avait précédé celle de Jéhu, avait introduit le culte phénicien de Bahal, et opprimé les adorateurs du vrai Dieu. Jéhu, en renversant la maison d'Achab, détruisit aussi l'idolâtrie, et ramena le peuple à la foi de ses pères. Tous les prêtres de Bahal avaient été massacrés, toutes ses statues renversées, par ordre du roi (2 Rois X); par son ordre encore, on offrait à Jéhova de brillans sacrifices (Am. V, 21-23); mais nous nous tromperions bien, si nous croyions que l'idolâtrie, officiellement interdite et abolie, eût été en même temps extirpée du cœur des Hébreux et du sein des familles. Ils imitaient, près de leurs autels,

les peuples païens jusque dans leurs plus infâmes coutumes (II, 7, 8), et le levain de l'idolâtrie agissait avec force dans la masse du peuple, qui, extérieurement, y avait renoncé. D'ailleurs Jéhu et ses successeurs n'avaient point ramené leurs sujets à la vraie foi de leurs ancêtres et à la loi de Moïse; bien moins encore avaient-ils reconnu les nouvelles ordonnances de Dieu, la divine légitimité de la maison de David, et l'exclusive sainteté du culte fondé à Sion et Morija. De là un singulier mélange d'obéissance à Dieu et de mépris de sa volonté (IV, 4. 5). On rejetait le Dieu vivant qui, par sa parole et ses prophètes, avait oint David et choisi Sion; on s'aveuglait sur les manifestations récentes de sa volonté; on n'admettait pas que le temple qu'il avait fait élever à sa gloire, par Salomon, et le culte qu'il y avait établi, fussent les seuls vrais: et cependant on ne voulait point abandonner l'antique foi des Hébreux. Les Ephraïmites firent ce qu'on fait d'ordinaire dans des siècles de pauvreté et de stérilité spirituelle, où l'on se pare de la gloire des anciens, et vante beaucoup leurs hauts faits: comme ils repoussaient les récentes révélations de Dieu, ils se tournèrent vers les monumens antiques, et firent de Béthel, Guilgal et Berseba [1], les siéges du culte qu'ils avaient inventé. Mais en même temps ils se rattachèrent aussi aux péchés et aux erreurs de leurs ancêtres, et renouvelèrent, tant à Béthel que dans le nord du pays, à Dan, le culte du

[1] Béthel, consacré par le souvenir du patriarche Jacob, qui y avait bâti un autel (Gen. XXVIII, 19 et suiv.; XXXV, 7), et par le séjour de l'arche (Juges XX, 26, 27; 1 Sam. X, 3); Guilgal, par la première pâque (Jos. V, 10-12), par la présence du tabernacle (Jos. IV, 19, et XVIII, 1) et par de fréquens séjours de Samuel, d'Elie et d'Elisée; Berséba, par le séjour d'Abraham, d'Isaac et de Jacob (Gen. XXII, 19; XXVI, 23; XLVI, 1. (Voyez la Description de la Terre Sainte, traduite de Braem.)

veau d'or [1], par lequel les Hébreux avaient, au temps de Moïse, péché contre l'Eternel. Car, après avoir abandonné le droit chemin et innové en matière de religion de leur propre autorité et au mépris des prophètes vivans, c'était peu de chose pour les Ephraïmites que de mépriser la parole écrite, et que d'élever, dans des lieux où il ne devait point y en avoir, des sanctuaires bien différens de celui que Dieu avait ordonné. Mais ils ne s'arrêtèrent pas là; ils avaient falsifié la religion par leurs additions et par leurs retranchemens, et ils allèrent jusqu'à faire des emprunts au culte de Bahal. Non point qu'ils entendissent par là abjurer la foi au vrai Dieu; mais ils pensaient faire preuve de liberté spirituelle et d'indépendance, en combinant et employant avec sagesse, pour leurs besoins particuliers, les divers élémens religieux des temps anciens et des temps modernes. Etrange et odieux composé qui empruntait à la vérité son titre et son apparence, mais qui, bien loin d'en avoir la réalité, n'offrait que de grandes et fortes erreurs; religion sans repentance, ni foi, ni sérieux, et dont le culte était tout d'apparat et de formes.

La position des vrais prophètes, en face d'une telle religion, était extrêmement difficile; car le combat est plus facile contre l'erreur ouverte que contre celle qui se cache sous le manteau de la vérité. Aussi les vrais prophètes n'étaient-ils pas long-temps tolérés en Ephraïm; on en chassait ceux qui venaient de Juda (VII, 12); on imposait le silence à ceux que Dieu suscitait en Ephraïm même (II, 11. 12).

Amos, que Dieu envoya de Juda dans le royaume d'Ephraïm, pour y témoigner de la vérité, n'appartenait pas à

(1) Ce veau d'or était non l'image d'un Dieu étranger, mais un symbole de la force créatrice de Dieu. Aussi Aaron, entraîné par l'erreur, pouvait-il inviter le peuple à la fête de cette statue par ces mots : « Demain c'est la fête du Seigneur » (Exode XXXII, 5).

la classe des prêtres ou des prophètes (VII, 14); il était un simple berger. En cela, Dieu condescendait aux préventions des Ephraïmites, qui, vu la rivalité des deux royaumes, devaient toujours être tentés de supposer des motifs intéressés et blâmables à tout homme, appartenant à la classe des prophètes de Juda, qui se présentait à eux comme un envoyé de Dieu; ils ne voyaient en lui qu'un agent de la dynastie et du sacerdoce de Jérusalem, qui cherchaient à recouvrer leur ancienne autorité sur les dix tribus. Ce sont ces soupçons qui percent, à ne s'y pas méprendre, dans les paroles hautaines et dédaigneuses qu'adresse à Amos Amasias, sacrificateur éphraïmite de Béthel: « Toi, voyant, va-t-en et t'enfuis au pays de Juda; *manges-y ton pain* et y prophétise, et ne prophétise plus à Béthel, car c'est le sanctuaire *du roi* et une maison *royale* » (VII, 12-13). Amasias donne à entendre à Amos qu'il ne voit en lui qu'un prophète qui fait son métier, et qui n'a qu'à l'exercer chez lui, et en appuyant, comme il le fait, sur le sanctuaire *royal* et la maison *royale*, il indique assez que, d'après ses suppositions, des mobiles politiques ne sont point étrangers à l'arrivée et au séjour d'Amos à Béthel. Celui-ci repousse ces insinuations en exposant simplement les faits: il n'est point de la classe des prophètes, mais un simple paysan dont l'occupation habituelle est le soin des troupeaux et la culture des sycomores; on ne peut donc lui supposer un zèle intéressé pour la cause des prêtres et du roi, et comment lui, qui est habitué à manger son propre pain et à se contenter de figues sauvages, aurait-il feint une mission prophétique en vue de quelque gain temporel?

Amos était berger (VII, 14). Mais, d'après le vers. 1er du Ier chap., il faut entendre ce mot de propriétaire d'un troupeau (au moins le mot hébreu est-il appliqué 2 Rois III, 4, au roi de Moab). Thékoa, sa patrie, est à deux lieues au sud de Béthléem, au commencement des vastes déserts ou

pâturages de Juda; cette ville était située sur le sommet d'une montagne qui produit, aujourd'hui, en abondance des olives et du miel.

Le genre de vie d'Amos se retrouve dans son style, en particulier dans le choix de ses images. Il aime à emprunter les couleurs dont il a besoin pour peindre ses idées, à la vie des champs, et les figures tirées de cet ordre de faits ne se retrouvent chez aucun autre prophète aussi originales, aussi vives, aussi abondantes (voyez, par exemple, II, 13; III, 12; V, 19). Cependant ses regards dépassaient de beaucoup le cercle étroit de la vie de bergers; il a présens à l'esprit les événemens historiques de la plus haute antiquité (IX, 7), et d'autres plus récens qui ne sont pas consignés dans les livres sacrés (VI, 2). La correction de son langage, la clarté de son style, la marche précise et bien réglée de ses pensées, sa parfaite simplicité s'unissant parfois à la répétition des mêmes paroles dans le développement progressif d'une même idée ou dans des circonstances analogues (I–II; IV, 4–12; VII, 1–9, et VIII, 1–3), tout indique qu'il possédait le degré de culture et de connaissances que l'époque pouvait exiger et donner. L'expérience de tous les siècles ne prouve-t-elle pas qu'une piété véritable et éclairée est à elle seule un puissant moyen de développement intellectuel, et qu'elle élève souvent celui qui travaille avec sérieux à croître en connaissance, à une hauteur morale qui surprend quiconque ignore les forces cachées dans une foi vivante et sereine?

Amos, avons-nous vu, était envoyé auprès d'Ephraïm, et comme les habitans de ce royaume marchaient, sans le savoir, à la rencontre des justes châtimens de leurs péchés, sa mission fut bien moins de consolations que d'avertissemens et de menaces. Il leur reproche, entre autres, la corruption de leurs mœurs qui marchait de pair avec la prospérité de l'état et des familles, et blâme chez les grands

leur partialité comme juges, et leurs violences envers les pauvres. Comme châtiment de Dieu, il prédit la translation des Ephraïmites en un pays étranger qu'il ne désigne pas (v, 27; vii, 17); ce qui fut accompli environ 80 ans plus tard, lorsque le roi d'Assyrie, Salmanasar, détruisit leur royaume.

Le livre forme un tout dont les diverses parties sont distribuées d'après un plan régulier et vraisemblablement d'après l'ordre chronologique. Amos ayant été chassé de Béthel avant d'avoir eu sa dernière vision et prononcé ses dernières prophéties, il a, sinon écrit en entier, au moins terminé son livre dans le royaume de Juda, sa patrie, auquel, avons-nous dit, il s'adresse en plusieurs endroits.

Le livre commence par l'annonce du jugement de Dieu sur les deux royaumes hébreux et sur tous les peuples voisins (i et ii). Puis le prophète expose en détail aux Ephraïmites leurs péchés, ce que Dieu a fait pour les ramener à lui, ce qu'ils doivent faire pour retourner à Dieu, et les châtimens qui sont réservés à leur endurcissement (iii–vi). Aux paroles prophétiques succèdent des visions qui indiquent la certitude et la nature du châtiment; alors le peuple s'agite et s'inquiète, il ne peut supporter ces paroles et Amos est chassé (vii). Enfin, une dernière vision annonce la proximité de la ruine; mais au-delà de cette destruction le prophète découvre de nouvelles choses, son regard perce plus loin dans l'avenir, et Dieu lui révèle un temps futur de rétablissement et de bénédiction, dont la réjouissante et lumineuse perspective clot ce triste et sombre livre.

Il est difficile de partager en sections un écrit dont les diverses parties sont si intimément liées les unes aux autres. Nous en distinguerons trois : la première, comprenant les chap. i et ii; la seconde, les chap. iii à vii; la troisième, les deux derniers.

I.

Les Hébreux abusaient des promesses que Dieu avait faites à son peuple élu; ils y puisaient une aveugle confiance, et oubliaient les conditions auxquelles elles leur avaient été faites; ils se livraient à toutes leurs passions, et néanmoins ils se croyaient fort supérieurs à leurs voisins et à l'abri des châtimens dont Dieu frappait ces derniers. Que fait le prophète? Il commence par leur prouver qu'ils se sont mis, par leurs péchés, au niveau de tous les autres peuples, qu'ils ne valent ni plus ni moins qu'eux, et qu'ils seront châtiés aussi sévèrement qu'eux et de la même manière. « A cause de trois crimes, et même de quatre, je ne révoquerai point ceci, » dit l'Eternel, par la bouche d'Amos, à Damas, à Gaza, à Tyr, à Edom, à Ammon et à Moab (I, 3. 6. 9. 11. 13; II, 1); « à cause de trois crimes, et même de quatre, je ne révoquerai point ceci, » dit-il de même à Juda et à Israël (II, 4. 6). Et le feu qu'il envoie contre les royaumes païens (I, 4. 7. 10. 12. 14; II, 2), est le même qui doit dévorer Juda (II, 5). Les péchés sont égaux des deux parts, la punition, la ruine, doit être pareille; nul privilége pour le pécheur, à quelque peuple qu'il appartienne, et quand ce serait au peuple élu, dans quelque ville qu'il demeure, et quand ce serait dans la Ville Sainte. Cependant les promesses de Dieu ne sont point pour cela anéanties, elles subsistent pour ceux à qui elles sont faites, pour les vrais Israélites, pour ceux qui croient du cœur à Jéhova; mais elles ne concernent point la génération rebelle, et Amos ne les rappelle qu'à la fin de son livre; il les confirme en termes précis, mais il les place à dessein sur l'arrière plan.

Ces deux premiers chapitres ont quelque chose de saisissant et de sublime; et si la gravité du sujet permettait des

considérations d'un ordre secondaire, on ne pourrait assez en admirer les beautés poétiques.

Le prophète de Thékoa est parmi les Ephraïmites, à Béthel, sans doute, et il entend (ainsi que l'a fait Joël avant lui, III, 16) Jêhova irrité élever de Sion sa voix terrible. La Terre Sainte s'émeut tout entière; les bergers dont les cabanes couvrent les vastes pâturages au sud de Jérusalem, se lamentent; les fertiles montagnes [1] d'Ephraïm et de Galilée, au nord de la Ville Sainte, se changent en désert. Mais pourquoi le peuple élu tremble-t-il? Ce n'est point contre lui que Jéhova est irrité. Voyez : le feu [2] qui part du sanctuaire se dirige contre Damas, contre les Philistins, contre Tyr [3], contre les ennemis les plus puissans des Hébreux, contre des peuples d'une tout autre origine. Et pourquoi sont-ils ainsi consumés par le feu sacré? C'est à cause de leurs guerres contre nous, de leurs victoires et des traitemens barbares qu'ils nous ont fait subir. — Et cependant les cabanes des bergers se lamentent, et le sommet du Carmel se dessèche!

Le prophète poursuit ses menaces brèves et terribles comme la foudre. L'orage se porte sur Edom, sur Am-

(1) Carmel désigne ici tout le pays de montagnes au nord de Juda. Comp. Jér. IV, 19; ici Ephraïm désigne la Samarie vis-à-vis de laquelle est, au-delà du Jourdain, Galaad, et Carmel, qui est opposé à Basçan, désigne la Galilée.

(2) Cette image du feu, pour désigner la destruction par un peuple ennemi, se retrouve dans Joël I, 19; II, 3. Comp. Gen. XIX, Lév. X, 1-2, etc.

(3) Pour Damas : Bikhath-Aven doit être la ville du Soleil, Baalbeck; et Kir, d'où les Syriens sont venus (IX, 7) et où ils doivent retourner (2 Rois XVI, 9), est, selon les uns, une contrée de l'Assyrie selon les autres, le Kour ou Cyrus en Arménie. — Pour Edom et Tyr, voy. Joël III, 4-6; 2 Cron. XXVIII, 17. 18. Pour l'alliance fraternelle de Tyr, voy. 1 Rois IX, 13.

mon (1). Ce sont, il est vrai, les frères d'Israël, des descendans d'Abraham et de Lot. Mais leur crime n'est-il pas « de déchirer sans relâche dans leur colère » les Hébreux? et le feu qui doit les consumer, que fait-il autre chose, si ce n'est de venger le peuple élu? L'orage ne viendra point sur nous; rassurons-nous. — Et cependant les cabanes des bergers se lamentent, et le sommet du Carmel se dessèche.

Voici le tour de Moab. (2) Son sort sera tout pareil à celui d'Ammon et d'Edom, de Tyr, de Gaza et de Damas; et son crime n'est point le même! Ce n'est point à cause de ses guerres contre Israël qu'il sera consumé; c'est à cause de ses cruautés contre les Iduméens, contre ce même peuple « qui garde à toujours sa fureur contre ses frères » les Hébreux. Peu importe donc à quelle race appartiennent les victimes, puisque dans le nombre il en est d'aussi criminelles que leurs bourreaux : Dieu s'irrite et s'élève non contre les barbares ennemis de son peuple, mais contre les pécheurs, quels que soient et leurs péchés et leur nom. Malheur, malheur à nous!

Et en effet, le feu qui ne frappait d'abord que les pays lointains, s'est peu à peu rapproché de nous, et le voilà qui éclate sur Sion elle-même. Le crime de Juda est sa révolte contre l'Eternel, le mépris de sa vérité révélée, le rejet de sa loi. Mais si Jérusalem n'est pas épargnée, comment Béthel le serait-elle? Ephraïm échapperait-il à la ruine qui doit frapper Juda?

Il n'y échappera point : c'est contre lui que le prophète dirige sa huitième prédiction, c'est à lui qu'il s'adresse tout

(1) L'histoire n'a pas conservé le souvenir de toutes les guerres d'Edom et d'Ammon contre Israël; ces passages prouvent combien elles étaient fréquentes et atroces.

(2) Moab avait brûlé les os du roi d'Edom, comme d'un grand criminel (Josué VII, 25; comp. 2 Rois III, 27).

spécialement, c'est sur lui que le feu de Jéhova s'arrête pour le remplir, si possible, d'une salutaire frayeur, ou pour le consumer entièrement. Et aussi voyons-nous Amos lui mettre, en détail, devant les yeux ses crimes nombreux. En parlant des autres peuples, il s'est borné à citer d'entre leurs (trois) péchés, dont le nombre s'accroît avec le temps (et même quatre), un seul, le plus grand de tous, ou du moins un assez grand pour justifier le châtiment. Mais il énumère tous ceux des Israélites : la vente d'esclaves de leur propre nation (II, 6), leurs injustices et leur dureté envers les pauvres (7), leur profanation du culte par les plus infâmes débauches (7, 8). Puis il leur rappelle et la protection signalée que Dieu leur avait jadis accordée contre le peuple amorrhéen ([1]), et les prophètes que Dieu a, dans les temps récens, suscités, mais en vain, au milieu d'eux. Et enfin (13-16) il leur décrit la ruine complète qui les menace. Cette prophétie contre Israël (6-16) est, pour ainsi dire, le thême que reprennent et développent les chapitres suivans.

Amos reproche aux païens, qui ne connaissent pas le vrai Dieu, un fait particulier qui est assez criminel pour les forcer à se reconnaître pécheurs, et en même temps il les avertit qu'il pourrait facilement multiplier les exemples. A Juda, au contraire, en qui la loi a développé le sentiment du mal, il reproche non un péché isolé, mais son état général de péché. Ephraïm tient le milieu entre les païens et Juda : pour le convaincre de péché, il faut lui spécifier diverses espèces de vices, sans qu'il soit cependant nécessaire de lui indiquer, comme aux païens, tels ou tels actes particuliers.

([1]) C'est la puissance de la nation, et non la taille des individus qui est comparée (au vers. 9) à la hauteur des cèdres; cependant il est possible que cette image se soit formée dans l'esprit du berger de Thékoa, à la pensée de ces nombreux géants (Nomb. XIII, 34; Deut. III, 11, etc.) qu'il y avait parmi les Cananéens au temps de Moïse et de Josué.

Le feu qui doit consumer tous ces peuples, c'est Assur. Du moins les Assyriens les ont tous asservis, et ils ont commencé l'œuvre de destruction que d'autres conquérans ont continuée plus tard.

II.

Amos a fait connaître le but de sa mission : il vient révéler aux Israélites leurs péchés, la colère de Dieu et les justes châtimens qui les attendent. Il doit mettre en usage tout ce que l'Esprit de Dieu lui donne de force et de douceur pour ouvrir les yeux à ce malheureux peuple sur sa corruption et sur sa ruine prochaine, et pour l'amener à la repentance ; mais il veut auparavant légitimer auprès d'eux et sa charge de prophète, et les menaces qu'il a ordre de leur faire entendre. C'est ce qu'il fait dans les versets qui commencent le chap. III.

L'homme ne méconnaît pas dans la sphère des choses sensibles l'intime connexion qui existe entre l'effet et la cause ; mais il n'en est point de même quand il s'agit des choses morales et divines. Si un peuple, si un individu est frappé de quelque fléau, il n'y verra point la main de Dieu et la conséquence de ses péchés ; ce sera un fâcheux hasard. Si un homme extraordinaire apparaît avec l'ordre divin de censurer la nation, ce n'est point Dieu qui l'envoie, ou s'il est réellement un messager d'en haut, sa présence ne se rattache point, pensera-t-on, à l'état général des mœurs et de la religion. L'homme de tous les temps et de tous les climats fait son possible pour disloquer ou briser la chaîne qui unit les événemens en apparence fortuits à la volonté de Dieu, et les décrets particuliers de l'Eternel qui règlent ces événemens heureux ou malheureux, aux besoins spirituels du peuple.

Les Hébreux, tant ceux de Juda que ceux d'Israël, concluaient des promesses de Dieu à l'impunité de leurs cri-

mes ; le résumé des premières prophéties d'Amos était, au contraire, que « puisque l'Eternel n'avait connu qu'eux d'entre toutes les familles de la terre, il punirait sur eux toutes leurs iniquités sans exception » (III, 2; comp. Luc XII, 47, 48). Ils s'étonnent de ne pas marcher de concert avec Dieu; ils croyaient pouvoir compter assez sur lui pour le voir les suivre partout où ils iraient, même dans le chemin du mal et de la mort. Ne savent-ils donc pas que « pour que deux hommes marchent ensemble, ils doivent, avant tout, être d'accord sur le lieu où ils veulent aller et sur la route par laquelle ils s'y rendront » (3)? Ils s'étonnent de la colère de Dieu, et la croient sans cause légitime; mais Dieu s'irriterait-il s'ils n'avaient pas lassé sa patience par leurs péchés? « Le lion rugira-t-il dans la forêt, si nulle proie ne se présente à lui? » (4). Ils s'étonnent des calamités que le prophète leur annonce, comme si elles fondaient sur eux par hasard, et qu'elles ne leur fussent envoyées par personne; mais si nul n'avait tendu les filets, l'oiseau s'y serait-il pris? Et Dieu, qui leur envoie ces malheurs dans le dessein bien arrêté de les en frapper, les éloignera d'eux tout aussi peu que « l'oiseleur lèvera son filet de terre avant que d'avoir rien pris » (5). Ils s'étonnent de leur propre frayeur, et voudraient se persuader qu'elle est sans cause réelle; mais « sonnera-t-on de la trompette par la ville sans que le peuple tout effrayé s'assemble? » Tout ne vient-il pas de Dieu, les malheurs qui frappent les nations comme ceux qui atteignent les individus, et « lorsque dans la ville il arrive quelque accident, ne dit-on pas que c'est le Seigneur qui l'a fait? » (6) Ils s'étonnent de l'apparition d'Amos; mais ne savent-ils pas que « l'Eternel ne fait rien qu'il n'ait auparavant révélé son secret à ses serviteurs les prophètes? » (7)

« L'Eternel a rugi : qui ne tremblera? L'Eternel a parlé: qui ne prophétisera? » Si vous tremblez, ce n'est point sans cause, car Dieu se lève contre vous dans sa colère; et si je

prophétise, ce n'est point sans cause, car Dieu m'a parlé dans l'intérieur de mon âme (8).

Ainsi se légitiment la colère de Dieu, la mission du prophète, la frayeur du peuple et les châtimens qui le menacent.

Après ce préambule remarquable, Amos commence son discours prophétique d'une manière brusque, inattendue et vraiment sublime, par ces paroles : « Criez-le sur les palais d'Asdod, sur les palais de l'Egypte, et dites à ces païens : Assemblez-vous sur les montagnes de Samarie, et regardez les grands désordres qui règnent au milieu d'elle, et l'oppression qu'il y a dans son sein » (9).

Le discours du prophète se divise en deux parties : la première, III, 9-15, IV; la seconde, V et VI.

La première partie, dont nous venons de citer le commencement, présente d'abord aux Ephraïmites, avec une énergie toute particulière, leurs crimes et leurs châtimens (III, 9-12, et IV, 1-3). Les pensées se suivent de près, à rangs serrés; point de développemens, c'est le premier jet des reproches et des menaces, qui alternent plusieurs fois [1]. Le prophète les presse-t-il de se convertir (IV, 4, 5)? Non; il les connaît trop bien pour cela, il les renvoie, dans une sanglante ironie, à Béthel et à Guilgal, à leurs fêtes criminelles, à leur culte hypocrite; « car vous le voulez ainsi, ô enfans d'Israël, dit le Seigneur, l'Eternel. » Et cependant l'Eternel a compassion d'eux, comme un père d'enfans indociles; d'une main il les élevait à un haut degré de prospérité temporelle; de l'autre, il cherchait à les ramener à lui en les frappant de fléaux de courte durée; il leur avait en-

[1] IV, 1, *les vaches grasses* ou *de Basçan*, sont les grands et les riches d'Ephraïm, gens énervés et efféminés, soit leurs femmes. — 3. *Vous jetterez là vos palais*, selon d'autres, *vos (idoles de) Rimmona* (2 Rois V, 18), ou *vous serez emmenés à Harmona* (l'Arménie).

voyé successivement, et selon une progression croissante, d'abord la sécheresse, puis la brûlure et la nielle ([1]), ensuite la mortalité, et enfin un tremblement de terre. Mais ils ne se sont point convertis (6–11). Alors Amos, leur indiquant comme du doigt le châtiment futur qu'il leur a déjà prédit, continue en ces termes : C'est pourquoi, *ainsi* te traiterai-je, et puisque je te ferai cela, prépare-toi, ô Israël, à la rencontre de ton juge, de Dieu, de ce Dieu qui a formé les monts, etc. (12, 13).

La seconde partie du discours est une « complainte » (v, 1) ; c'est une exposition détaillée des péchés d'Ephraïm, entremêlée d'exhortations à la repentance, et partout empreinte du sentiment douloureux que la ruine prédite aura lieu réellement à cause de l'impénitence du peuple.

La ruine est certaine (2), elle est immense (3).

Elle peut encore toutefois ne pas avoir lieu : Cherchez l'Eternel, et vous vivrez ; fuyez Béthel et Guilgal, qui vont être détruites ; prenez garde que le feu de Jéhova (I, 11) ne saisisse Joseph et ne le consume ; souvenez-vous de la puissance terrible de l'Eternel (v, 4–9).

A ces exhortations relatives au culte du vrai Dieu, à ces menaces contre les siéges du faux culte d'Ephraïm, succède la censure des méchans, qui haïssent le juste et l'obligent au silence, qui oppriment le pauvre et pervertissent son droit. Le prophète essaie, mais comme en hésitant, d'exhorter ces méchans à chercher le bien, à haïr le mal ; alors l'Eternel sera réellement avec vous, comme vous le prétendez, peut-être aura-t-il pitié du reste ([2]) de Joseph. Mais

([1]) Voyez peut-être Joël I et II.

([2]) Ce reste de Joseph ou d'Israël, auquel se rattachent toutes les prophéties messianiques, apparaît ici et dans Joël II, 32, pour la première fois. Nous le retrouverons bientôt dans Michée II, 12 ; V, 3. 7. 8 ; il joue un grand rôle aussi dans Esaïe

l'esprit du prophète est bientôt rappelé aux scènes funestes de l'avenir, par les lamentations qui s'élèvent à ses oreilles spirituelles de toutes les parties du pays (v, 10–17).

Il a censuré en premier lieu les adorateurs des faux dieux; il s'adresse maintenant aux faux adorateurs du vrai Dieu, à ces Israélites qui, dans leur coupable aveuglement, osent appeler de leurs souhaits le jour de l'Eternel ([1]); comme le pourraient faire ses vrais et fidèles serviteurs, et qui croient lui rendre un culte qui lui soit réellement agréable, tandis qu'ils ne s'approchent de lui que des lèvres. Peu importe ici Béthel et Jérusalem, et les prophètes de Juda adressent à leurs concitoyens des reproches tout semblables à ceux qu'Amos fait ici aux adorateurs des veaux d'or. Il ne fait d'ailleurs aucune tentative de les amener au vrai Dieu; ils se croient en parfaite santé, comment iraient-ils au médecin? Ils sont les saints et les justes de ce peuple perdu; comment les convaincre de péché? Toutefois Amos leur déclare qu'ils ne valent pas mieux que leurs ancêtres qui ont adoré Moloch ([2]) au désert, et leur annonce qu'ils seront transportés au delà de Damas (v, 18-27).

Amos s'adresse, en quatrième lieu, aux voluptueux qui ne songent qu'aux plaisirs des sens, à ces grands et puissans qui ont toute la confiance d'Israël, le premier ([3]) des peu-

I, 9; X, 22; XVII, 6, etc.; puis on le poursuit dans Jérémie XXXI, 7; dans Ezéchiel VI, 8, et dans Zacharie XIII, 8, 9. Comp. Rom. IX, 27; XI, 4-6.

([1]) Voyez Joël I, 15; II, 1. 2. 11; III, 14. Nous ne connaissons pas de livres antérieurs à Joël où l'expression de jour de l'Eternel se retrouve.

([2]) Ce vers. 26 est traduit fort diversement: Kijun doit être le Remphan des Egyptiens, ou Saturne.

([3]) Le vers. 2 semble l'explication de ces mots : le premier des peuples. Calné, Hamath, Gath, sont-ils plus excellens que vos royaumes, et leurs frontières plus étendues que les vôtres?

ples (vi, 1), et qui ne sont point dans la douleur à cause de la ruine de Joseph. Il les connaît, et ne leur adresse pas un seul mot d'exhortation; il ne prend pas même la peine de leur déclarer que leur vie est en abomination à l'Eternel. Ils ne le croiraient pas; quel mal y a-t-il à jouir de ses richesses? le luxe est-il un péché, et le goût de la musique [1] un crime? A cause de cela ils seront transportés des premiers (vi, 1-7).

Amos termine son discours comme il l'a commencé, par une prédication de ruine et de désolation; mais il la développe et la précise par des détails saisissans, en même temps qu'il en rappelle les causes (vi, 8-14).

Un coup d'œil sur ces chap. v et vi nous montre le prophète censurant, en premier lieu (v, 4-9) et en troisième (v, 18-27), l'impiété ouverte et cachée, l'incrédulité et le pharisaïsme; en second lieu (v, 10-17) et en quatrième (vi, 1-7), l'immoralité ouverte et cachée, l'injustice et le sadducéisme.

Les paragraphes 2, 3 et 4 se terminent de la même manière par l'annonce de grands malheurs.

Dans le paragraphe 1, le verset 7 (v, 7) annonce le sujet du second, qui traite des péchés contre la justice; dans celui-ci, le verset 14 annonce cette fausse confiance en Dieu, qui est censurée dans le troisième paragraphe, et le vers. 23, qui fait partie de ce dernier, semble en rapport avec le ver-

(1) Verset 5, litter.: *ils croient que les instrumens de musique sont pour eux comme pour David*, c'est-à-dire que la musique peut tout aussi bien être employée à égayer et amuser des mondains qu'à glorifier Dieu. Or, nous voyons Amos reprocher cette profanation de la musique aux riches de son temps avec la même sévérité que leurs festins somptueux. Mais il est, d'après v, 23, un autre abus de la musique que Dieu ne réprouve pas moins, c'est celui dont on se rend coupable dans ces fêtes qui n'ont de religieux que le nom et l'apparence, et dont le culte catholique ne fournit que trop d'exemples.

set 5 du ch. VI, dont le commencement forme le quatrième paragraphe.

Les chapitres que nous venons d'analyser peuvent être envisagés comme le résumé de toute la prédication d'Amos en Ephraïm, jusqu'au temps où des visions lui révélèrent le sort du peuple d'une manière plus saisissante et pour lui-même et pour ceux à qui il les communiquait.

Amos voit des sauterelles se précipiter sur une prairie et en détruire toute l'herbe à l'époque où le regain commence à croître. Cette vision indique une ruine totale. Le pré a été dépouillé de son herbe une première fois : une grande destruction a déjà frappé le pays précédemment (2 Rois XIII, 1–7). Le regain commence à pousser, le pays à se relever (2 Rois XIV). Mais des sauterelles viendront manger toute l'herbe jusqu'au dernier brin ; le peuple sera anéanti. Toutefois, à la prière d'Amos, l'Eternel retire sa menace (VII, 1–3).

Amos annonce cette première vision au peuple, qui n'y prend point garde, ou du moins qui ne se convertit point ; et le prophète a une seconde vision : un feu (I et II) consume un grand abîme, et attaque aussi le champ qui le borde (VII, 4–6). L'abîme ou la mer, ce sont les païens ; en particulier, les six peuples mentionnés dans les deux premiers chapitres ; le champ, c'est Israël, dont la ruine devrait être aussi complète que celle de ces états voisins. Mais elle ne le sera pas : où sont, en effet, les descendans d'Edom et d'Ammon, des Philistins et des Syriens? Ils ont entièrement disparu, tandis qu'il reste encore des débris des dix tribus [1].

[1] L'explication que nous donnons ici de l'abîme et du champ, diffère de celle de Preiswerck et des autres commentateurs que nous avons sous les yeux. Nous avons l'intime conviction que le langage figuré des prophètes a beaucoup plus de fixité qu'on ne le suppose généralement, et que les symboles ont dans

L'intercession du prophète a, pour la seconde fois, écarté du peuple coupable la destruction et le jugement. Mais le peuple ne s'est point repenti. L'Éternel apparaît pour la troisième fois à Amos ; il tient un fil à plomb à la main, l'abaisse au milieu de son peuple, et en mesure une muraille qui est entière, mais qu'il va renverser. Il ne détruira pas Israël en masse ; il déterminera avec précision, et selon son exacte justice, ce qui sera renversé et ce qui sera laissé debout (Lam. II, 8 ; Es. XXVIII, 7 ; XXXIV, 17) ; mais sa décision est irrévocable (VII, 7-9). A cette vision nouvelle plus détaillée, plus solennelle, plus menaçante que les précédentes, Israël s'agite et s'inquiète, mais ne se convertit pas, et le prophète est expulsé du pays (10-17).

toutes les visions les mêmes significations ; ce sont des hiéroglyphes dont il faut déterminer le sens avant que de chercher à les expliquer. Ils ne sont d'ailleurs point arbitraires ; bien au contraire, ils reposent sur les analogies réelles et vraies qui existent entre le monde moral et le monde physique. Mais ces analogies sont difficiles à saisir, et elles le sont tout particulièrement pour nous, Occidentaux, qui ne sommes point accoutumés à rapprocher et comparer ces deux mondes. Il nous faut apprendre à considérer la nature du point de vue d'où le font les auteurs inspirés, et comme le premier chapitre de la Genèse contient les principales notions de la révélation sur la nature, c'est dans cette première page que nous devons chercher la clef des symboles. Il est bien vrai sans doute que l'on peut connaître le sens de chaque hiéroglyphe, sans savoir pour cela à quels événemens se rapporte telle vision apocalyptique, ou tel bas-relief égyptien ; mais il n'en est pas moins incontestable que la connaissance de ce sens est la première condition d'une interprétation tant soit peu solide. Or, ne peut-on pas reprocher aux théologiens qui se sont occupés de l'Apocalypse, et en général des prophéties, d'être partis des événemens historiques pour expliquer les symboles, plutôt qu'ils n'ont étudié à fond les symboles avant que de tenter l'explication des visions ? Mais revenons à notre texte. L'abîme remonte au cahos, à ce temps où la lumière n'existait point encore (Gen. I, 2) ; c'est de l'abîme, plaine aride, qu'est sortie la terre qu'ornent des plantes

III.

Mais il n'en reste pas moins prophète d'Ephraïm, et ses prédictions parviennent encore aux habitans de Béthel et de Samarie. Une quatrième vision, qui se rattache intimément aux trois précédentes, lui annonce que le châtiment dont il connaît la nature et la certitude, ne peut tarder beaucoup; il en est d'Israël comme de fruits mûrs, qui ne peuvent rester plus long-temps sur l'arbre, et qu'on en détache pour les emporter (VIII, 1-3; comp. le v. 3 à v, 23, et v, 16 à VI, 9, 10).

A cette vision se rattachent les dernières paroles qu'Amos adresse à Ephraïm en particulier. Il lui reproche encore ses crimes (VIII, 4-6), qui sont si grands que la terre en trem-

de toute espèce (Ibid. 9-12); c'est dans la mer que vivent les monstres informes (Ibid. 21), les serpens immenses, les léviatans (Es. XXVII, 1), les animaux carnivores dès leur origine (comp. Gen. I, 30); la mer s'agite, comme les nations, à tous les vents (Ps. LXV, 8 et suiv.; LVII, 20). La mer est le symbole des gentils. La terre, dans son sens de terre ferme, a été tirée du sein de la mer, comme Abraham et le peuple élu du sein des païens; la terre ferme abonde en plantes, en fleurs, en fruits; la terre est habitée par des animaux qui étaient herbivores avant la chute, et par l'homme; la terre ferme est le symbole du peuple élu, de la Terre Sainte, de l'église. Ainsi les astres qui éclairent la terre entière et règnent sur le jour et sur la nuit (Gen. I, 14-19), sont les symboles des hommes qui règnent sur les gentils, ou qui conduisent le peuple des rachetés. Ce n'est pas ici le lieu de passer en revue tous les symboles bibliques empruntés à la nature : la lumière et les ténèbres, la terre et les cieux, le soleil, la lune et les étoiles, les plantes et les animaux, les fleuves (Gen. II, 10-14), les montagnes, les nuées, la pluie, etc. Nous ajouterons seulement que le sens principal de ces symboles, lequel est donné par l'étude biblique de la nature, se modifie de diverses manières selon les miracles et les grands événemens de l'histoire des Hébreux (en particulier, de leur séjour dans le désert), qui se rapportent à tel ou tel de ces objets physiques.

ble, qu'elle sera submergée comme par l'inondation d'un grand fleuve, enveloppée de ténèbres, plongée dans un deuil comme l'est celui d'un fils unique (Id. 7-10). Et alors, continue le prophète, dont les yeux s'ouvrent sur des malheurs d'un tout autre genre et bien plus terribles encore, alors Israël, qui maintenant méprise la parole de Dieu, en aura faim et soif et la cherchera partout, mais ne la trouvera pas, malgré la force de ses désirs et de ses souffrances; car il sera tombé et ne se relèvera plus (Id. 11-14). Cette dernière prophétie s'est accomplie d'une manière effrayante : la vie spirituelle s'est éteinte en Ephraïm, la voix du prophète a cessé de se faire entendre parmi les dix tribus qui ont erré de pays en pays, « d'une mer à l'autre et du nord au midi, » et se sont perdues parmi les peuples de l'Asie centrale; la trace de leur nom s'est effacée, et la parole du prophète s'est accomplie à la lettre, et est inscrite dans les tablettes de l'histoire. « Ils sont tombés et ne se sont pas relevés. »

S'il nous était permis de sonder les pensées secrètes des anciens prophètes, nous nous transporterions en esprit auprès d'Amos qui, sans doute, est à Jérusalem; nous le verrions s'affliger et pleurer sur Ephraïm, dont il embrasse d'un coup d'œil les péchés, l'impénitence et le châtiment, et porter des regards inquiets sur Juda, qui doit aussi un jour être consumé par le feu (II, 4-5). Mais que la destruction de Jérusalem est peu vraisemblable : l'état politique du royaume est florissant, et sur le trône se succèdent, de Joas à Jotham, des princes habiles et pieux; Sion n'a-t-elle pas d'ailleurs des promesses toutes spéciales? Et cependant voici qu'un jour Amos a une vision, ce fut la dernière. Le Seigneur lui apparaît debout sur l'autel des holocaustes (1), qui

(1) On pourrait être tenté de rapporter cette vision au temple de Béthel (III, 14). Mais *l'autel*, sans autre désignation, ne peut être que l'autel des holocaustes dans le temple de Jérusa-



est dans le parvis du temple de Salomon, et lui dit : « Frappe les chapiteaux des colonnes Joachin et Boas (1 Rois VII, 15-22), et que la porte en tremble, et fais-les tomber en pièces sur la tête de tous » (IX, 1). Quelle a dû être la douleur d'Amos, en voyant que non seulement Juda et Jérusalem seraient détruits, mais que le temple aussi serait renversé, et que le temple de David et de Salomon, dans le sanctuaire duquel la gloire de l'Eternel apparaissait au dessus du propitiatoire, serait traité comme celui de Dagon, que Samson fit crouler en en brisant les colonnes, et sous les ruines duquel périrent les Philistins! Le culte du vrai Dieu qui faisait la force de Juda, devient l'instrument de sa ruine, parce qu'il l'a profané ; car, dans tous les siècles, le Christ, qui est odeur de vie pour les croyans, se change en odeur de mort pour les rebelles. L'Eternel sait bien combien une telle prédiction semblera invraisemblable au prophète d'alors, mais surtout au peuple ; aussi l'Esprit saint répète-t-il cette déclaration sous plusieurs images différentes; Dieu le fera certainement (IX, 1-4), et il est bien assez puissant [1] pour cela (Id. 5, 6). Que l'on n'aille pas se tranquilliser par le souvenir des bienfaits passés ! l'Eternel en a accordé de tout pareils à d'autres peuples, contre lesquels il va néanmoins envoyer son feu consumant (I, II) ; ses grâces ne peuvent lier pour l'avenir ses mains à sa justice ; que lui

lem ; tout le chapitre IX, d'ailleurs, parle du peuple entier d'Israël, des douze tribus. — Les deux colonnes Joachin et Boas supportaient le portique du temple.

[1] Ces deux versets, 5 et 6, sont semblables au verset 8 du chapitre précédent, et cette correspondance entre deux chapitres, dont l'un a trait à Ephraïm, et l'autre au peuple hébreu, prouve l'intime connexion qu'il y a entre toutes les parties de ce livre, qui n'est point formé de pièces rapportées, et qui a été bien certainement composé d'un seul jet, ou du moins d'après un même plan.

fait le nom du royaume pécheur? tout pécheur sera châtié, tout royaume pécheur aboli (IX, 7, 8).

Cependant « la maison de Jacob (c'est-à-dire le peuple hébreu, mais tout particulièrement Ephraïm, que menacent les jugemens les plus sévères, VIII, 24), la maison de Jacob ne sera pas entièrement abolie; » car l'Eternel ne peut retirer aucune des magnifiques promesses qu'il a faites à son peuple, et qui se réaliseront toutes pour les vrais Israélites. « Israël sera agité parmi toutes les nations, mais, comme le blé l'est dans le van; il ne sera que criblé; la poussière et la paille se sépareront des grains, dont aucun ne sera perdu (9), tandis que ceux qui pèchent contre le saint Esprit et sont sourds aux commandemens de Dieu, périront seuls, mais périront tous » (10). Ici l'avenir se découvre aux yeux du prophète des menaces, comme une brillante aurore au sein d'une mort ténébreuse et après une violente tempête. « En ce temps-là, » dit-il, « dans ces temps messianiques qui alors apparaissaient à l'horizon dans un lointain indéterminé, et qui pour nous ont commencé avec la venue de la Parole en chair, mais qui ne se termineront qu'avec l'entier accomplissement de l'œuvre de Jésus-Christ sur la terre, en ce temps l'Eternel relèvera la cabane renversée de David. » Amos ne parle point de la forteresse, du palais de David, car sa maison royale ne sera plus alors qu'une pauvre cabane : c'est ainsi qu'Esaïe a vu l'arbre magnifique de David coupé jusqu'à la racine, et ne produire qu'un faible rejeton (XI, 1). Mais Ephraïm ne peut en douter: c'est bien de Juda que viendra le salut dans les temps de gloire que garde l'avenir aux Hébreux; de Juda, contre qui les dix tribus se sont soulevées, et dont elles sont entièrement séparées. Quand la maison de David sera rebâtie comme elle était anciennement, la terre sera bénie extraordinairement (voy. Joël III, 23), les semailles, la moisson, les vendanges se succéderont sans interruption dans la patrie du peuple

saint (13); la joie et la paix y régneront à jamais dans les villes et les campagnes (14, 15, par opposition à IV, 6–9; V, 11; IX, 11, etc.). Cependant Edom, soumis par David, et de nouveau indépendant lors de la décadence du royaume de Juda, reconnaîtra enfin, pour ne plus s'y soustraire, la domination du Roi des rois; mais il ne sera pas le seul des païens à le faire; d'autres nations adoreront le vrai Dieu. Toutefois Amos ne parle que des restes d'Edom et des restes des nations; car si, d'après son témoignage, il n'y aura qu'un reste de sauvé de la maison même d'Israël, combien plus en sera-t-il ainsi des païens? Le jugement passera sur eux et les détruira; mais ceux qui ne résisteront pas à Dieu jusqu'à leur dernière heure, feront partie du peuple que Dieu nomme le sien [1].

Amos, avons-nous vu, avait une mission de censures et de menaces auprès d'un peuple orgueilleux et criminel, et les dix tribus, auxquelles il était tout spécialement envoyé, ne devaient avoir, à cause de leur rébellion, qu'une très faible part aux promesses faites à Abraham et à ses descendans. L'élément messianique ne peut donc occuper une grande place dans le livre d'Amos, et la seule de ses prophéties qui ait trait à ces temps de relèvement, de gloire et de paix, n'ouvre aucune vue particulière, ne présente aucun trait qui lui soit propre. Toutefois, malgré sa brièveté, elle contient toutes les idées principales qui servent de base à la totalité des prophéties messianiques, et qui sont : 1° Le royaume futur de Dieu n'admet que des citoyens régénérés dans leur cœur et sanctifiés par l'esprit de Dieu (IX, 8-10); 2° les hommes saints forment une église sacerdotale et pure sous un chef unique, le Fils de David, le Messie (indiqué

(1) Preiswerk semble conclure, du vers. 12, que les païens seront ou détruits ou convertis; mais le passage ne signifie-t-il pas plutôt que le peuple de Dieu possédera tous ceux d'entre les païens qui invoqueront son nom?

au vers. 11) ; 3° dans ce royaume règne la paix du cœur et la paix sociale ; les maux physiques comme ceux de l'âme y sont abolis ; toutes les anciennes promesses de Dieu y trouvent leur accomplissement final ; toute lutte, toute inimitié, tout désordre cesse, et la création entière célèbre la fête de son rajeunissement (13-15) ; 4° les nations étrangères, païennes, entrent dans ce royaume en se convertissant à Jésus-Christ ; ou 5° sont exposées au jugement du grand jour du Seigneur (12).

Quelque brève et concise que soit la prédiction messianique d'Amos, ses paroles ont cependant trouvé une place dans le Nouveau Testament, et servi d'appui à l'apôtre Jacques, pour établir que la porte de l'église du Seigneur s'ouvrait aussi large aux païens qu'aux juifs (Actes xv, 14-17). C'était un moment critique et décisif pour l'église naissante : quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient cru, voulaient élever, tout autour du parc des brebis de Christ, l'ancienne barrière de la loi mosaïque, et assembler les fidèles sous un joug que nul n'avait su porter ; mais Jacques leur opposa les paroles d'Amos (IX, 11, 12), et leur prouva, comme il le fait encore à nous, que les prophètes de l'ancienne Alliance sont d'accord avec les témoins de la nouvelle, qu'un seul Esprit les anime tous, quoique sous des formes qui varient selon les divers degrés de développement du règne de Dieu sur la terre, et qu'il leur présente à tous le même but, l'accomplissement de toutes les promesses et de tous les décrets de Dieu en la personne de Jésus-Christ et dans son royaume.

V.

MICHÉE,

MICHÉE.

I.

Michée était originaire d'une ville de Juda, qui portait le nom soit de Moreseth, soit de Maresa ([1]). Voilà tout ce qu'il nous apprend et tout ce que nous savons de sa patrie ([2]).

Il a reçu ses révélations sous les règnes de Jotham, d'Achas et d'Ezéchias (ibid.). Il était donc contemporain d'Esaïe, et il ne faut pas le confondre avec ce prophète Michée, fils de Jemla, qui vivait, près de deux siècles auparavant, sous les rois Josaphat de Juda et Achab d'Ephraïm, et qui était un contemporain d'Elie (1 Rois XXII).

Le temps où vécut le prophète Michée dont nous avons un livre, fut un temps de décadence et de danger pour les deux royaumes, de Juda et d'Ephraïm, et surtout pour ce dernier. Dans les premières années du règne d'Ezéchias, le

([1]) Michée est d'une petite ville de Juda, située dans le bas pays, et loin de la capitale. Ses regards s'attachent tout particulièrement sur les villes de la campagne (I, 10-15), et sur Béthléem, qui doit être, et non Jérusalem, la patrie du Messie (IV, 8; V, 1). Il s'occupe beaucoup de l'état moral de son peuple, et fort peu de ses rapports avec les pays voisins. *(Trad.)*

([2]) On remarque entre Michée et Esaïe de très grands rapports dans les expressions, les images et le style. *(Trad.)*

puissant roi d'Assyrie, Salmanasar, détruisit le royaume de Samarie; et peu d'années après, son fils, Sennachérib, assiégea Jérusalem, devant les murs de laquelle il essuya une défaite miraculeuse, pendant que dans la ville le roi Ezéchias priait et le prophète Esaïe parlait au nom de l'Eternel. Mais quelque menaçantes que fussent les circonstances extérieures, et quelque inquiétant que fût l'état intérieur des deux royaumes, nul, pour ainsi dire, n'y prenait garde, et il régnait chez les grands et le peuple cette sécurité qui précèdent d'ordinaire les grandes calamités.

La mission que Michée avait reçue de l'Eternel était de reprocher leurs péchés à Ephraïm et Samarie, à Juda et Jérusalem, de leur annoncer leur ruine imminente, et en même temps de leur dire que le salut qu'ils attendaient de leur Dieu était très éloigné encore, n'arriverait qu'après de terribles jugemens, et serait d'une toute autre nature qu'ils ne s'y attendaient. Des passages tels que II, 11, dévoilent à la fois le sens charnel du peuple à qui les jouissances matérielles du moment faisaient oublier tous ses soucis, et sa foi illusoire en des prophètes qui l'égaraient. Les versets 9-12 du chap. III désignent, en quelques traits pleins d'énergie, la corruption des principaux de la nation et la grandeur de leur ruine à venir. Michée avait à lutter contre la dépravation générale des mœurs et contre une fausse foi qui ne faisait qu'endormir plus profondément les esprits dans une vaine sécurité.

La position de Michée a une grande ressemblance avec celle de Jérémie, qui vint un siècle plus tard, et qui vécut à une époque de plus grande décadence et d'une sécurité plus aveugle encore. Malgré les déclarations les plus positives de Jérémie, le peuple s'obstinait à croire que le secours de Dieu ne lui manquerait pas dans la détresse, et un jour que les prêtres, les faux prophètes et le peuple voulaient punir le prophète de ses menaces en le faisant périr,

quelques-uns des anciens s'élevèrent d'entre ceux du peuple qui avaient pris son parti, et dirent que Michée, Morascite, avait, en son temps, annoncé sur Jérusalem les mêmes malheurs que Jérémie, mais qu'on avait alors craint Dieu, et qu'on n'avait fait aucun mal au prophète (Jér. XXVI).

II.

Le livre de Michée se divise en trois parties principales, dont la première comprend les chap. I–III; la seconde, les chap. IV et V, et la troisième, les chap. VI et VII.

La première se rapporte aux temps présens, auxquels le prophète revient dans la troisième, après avoir annoncé dans la seconde le salut réservé, dans les temps futurs, au peuple de Dieu après ses châtimens et sa repentance.

Dans la première partie, Michée annonce la destruction de Samarie et de Jérusalem, juste punition des péchés énormes de leurs habitans. Ces menaces sont interrompues à la fin du chap. II, (vers. 12, 13), par une promesse générale et vague d'un rétablissement futur, qui contrebalance la frayeur que ces menaces devaient inspirer, et qui soutient l'espérance des fidèles.

Après les reproches sévères et les sinistres prédictions du chap. III, le prophète s'arrête et annonce en détail l'évangile du salut qui doit être révélé dans les derniers temps (IV, V).

Puis il ramène les regards de ces temps éloignés sur le présent (VI et VII); car les promesses du salut et de la victoire ne doivent pas endormir les esprits dans la sécurité, ni faire croire que ces faux prophètes ont raison qui ne parlent que de paix et que de la grâce de Dieu. Les péchés du peuple et sa corruption profonde lui sont de nouveau mis devant les yeux avec beaucoup d'affection et à la fois de sérieux; et la vraie repentance lui est en même

temps indiquée comme l'unique chemin qui conduit au salut et à la joie.

III.

Les prophéties messianiques appellent tout particulièrement notre attention.

Les chap. IV et V se subdivisent en plusieurs portions qui présentent de différens côtés la grande œuvre du salut. Le prophète décrit : 1° les temps messianiques comme un temps de paix (IV, 1–7) ; 2° il indique le chemin du salut, qui ne mène jamais à la gloire autrement que par la croix et la souffrance (IV, 8–14) ; 3° le regard du voyant se porte sur la personne du Sauveur, son origine, son œuvre et sa puissance (V, 1, 3, 4). Enfin, Michée décrit le royaume du Messie d'abord dans ses caractères extérieurs (V, 4–8), puis selon sa nature intérieure et morale (V, 9–14).

1. Chap. IV, 1–7. Le temps du Messie y est dépeint comme un temps de paix. « Paix sur la terre, » chantaient les chœurs des anges à la naissance de Jésus-Christ, et leurs paroles ont reçu un entier accomplissement. « Les gentils eux-mêmes désapprennent la guerre et accourent à Sion ; et tous, réconciliés et sanctifiés, habitent sans crainte sous leur vigne et leur figuier » (1–5).

Cette paix universelle vient uniquement de Dieu, qui étend sa grâce librement sur tous, même « sur les plus pauvres et les plus délaissés de son peuple » (6–7).

Les 3 premiers versets de ce chapitre se retrouvent dans Esaïe, au commencement du chap. II. Il est probable que c'est Esaïe qui a fait cet emprunt à Michée. D'autres ont supposé, sans nécessité, que ces versets faisaient partie d'un écrit plus ancien, duquel ils auraient été transcrits par Michée comme par Esaïe.

2. Chap. IV, 8–14. Mais c'est par les souffrances que le chemin de Dieu conduit à la gloire. Les auditeurs, relevés par les brillantes prophéties de l'avenir, ne doivent pas oublier qu'il est une porte étroite par laquelle ils doivent nécessairement passer, et que l'homme pécheur ne peut entrer dans la Cité sainte qu'en traversant l'obscure vallée de la purification et de la mort à soi-même. Ainsi notre Seigneur, à qui Pierre venait de dire, au nom des douze, qu'ils le reconnaissaient pour être le Christ de Dieu, leur parle immédiatement de ses souffrances : quoique l'oint du Seigneur, il doit, en tant que Fils de l'homme, passer, lui aussi, par l'opprobre et la douleur pour arriver à la gloire, et tous ceux qui veulent le suivre doivent de même prendre le chemin de la croix (Luc IX, 20-23). Ainsi encore, le Seigneur qui vient de parler de Paul comme d'un instrument qu'il a choisi pour porter son nom devant les rois et les peuples, ajoute de suite qu'il lui montrera combien il faut qu'il souffre pour son nom (Actes IX, 15, 16). Ainsi l'esprit de Dieu annonce, par le prophète Michée, les souffrances du temps de transition, en même temps qu'il dévoile le but magnifique auquel les hommes doivent arriver.

Le verset 8 est obscur : « Et toi, Tour du troupeau, » forteresse (ou colline) de la fille de Sion, à toi viendra » et retournera la précédente domination, le royaume de la » fille de Jérusalem. » Cette Tour du troupeau ne peut être une des tours de Jérusalem ; nulle part ailleurs il n'est fait mention d'une tour de cette ville qui portât ce nom. Elle n'est pas non plus synonyme de Sion, dans le sens de la tour qui protége et défend le troupeau du peuple dont le roi est le berger ; cette figure est peu conforme au style biblique. Elle est cette tour dont il est fait mention dans l'histoire du patriarche Jacob (Gen. XXXV, 21), Migdal Eder, *la tour des troupeaux*, près de laquelle il dressa ses ten-

tes après la mort de Rachel, et qui était dans le voisinage de Béthléem, de cette ville dont le prophète parle encore plus bas en la désignant du surnom d'Ephrata, qu'elle porte dans ce même passage de la Genèse. Peut-être que du temps de Michée il restait encore des débris de cette antique tour, et le prophète rattache aux ruines des siècles reculés la promesse de la gloire future : c'est de ce lieu sacré où Jacob, l'un des ancêtres des Hébreux, a pleuré, prié, espéré, et d'où est sortie la race royale de David, que doit partir le rétablissement de Sion, c'est là que doit commencer le royaume de Dieu. — Cette tour des troupeaux deviendra « la forteresse de la fille de Sion, » de son peuple sauvé : c'est-à-dire, de la race presque éteinte de David sortira le Restaurateur de son peuple.

Les souffrances par lesquelles le peuple doit passer, sont comparées à celles d'une femme qui accouche (10), et cette image, qui se rencontre souvent dans les prophètes, avait été si bien comprise par les savans juifs, qu'ils désignaient communément par l'expression : travail d'enfantement du Messie, les rudes combats et les douleurs qui devaient préparer sa venue. — « Le peuple doit être emmené captif à Babylone ; mais c'est là qu'il sera délivré et racheté » (10) ; car c'est par l'humiliation qu'on est élevé, et par la ruine complète qu'on triomphe. Les gentils, au contraire, s'élèvent et se rassemblent contre Israël, qu'ils pensent anéantir ; mais « ils ne connaissent pas la pensée de Dieu, et ils ne s'assemblent que pour être foulés aux pieds par la fille de Sion, » qui vaincra au moment où elle se croyait menacée d'une destruction inévitable. Cependant Michée se hâte de revenir de ces temps éloignés aux temps présens : « Mais maintenant prépare-toi au combat, fille de troupes (guerrière), » dit-il à la puissance ennemie que Dieu charge pour un temps de l'exécution de ses jugemens sur son peuple. « Maintenant » Israël doit être atta-

qué et battu, et « son juge être frappé avec la verge sur la joue » (v, 1, ou plutôt iv, 14). — Cette prédiction a reçu son entier accomplissement lorsque Celui qui est, dans le temps et l'éternité, le juge d'Israël et de tous les hommes, s'est abaissé lui-même, a bu la coupe de la douleur, et a précédé son peuple sur le chemin qui conduit par la croix à la gloire.

3. Ch. v, 1–3. Michée passe des outrages qui attendent le roi d'Israël, à la patrie, l'œuvre et la puissance du saint roi, du Messie.

Le verset 1 désigne sa patrie, Béthléem Ephrata (Gen. xxxv, 19). D'autres prophètes, d'après lesquels le Messie devait sortir de la famille de David, ont prédit que cette famille serait déchue lorsque le grand rejeton en sortirait; Michée, de son côté, relève la petitesse de la ville où le Messie naîtra ; tous veulent montrer que Dieu fera provenir sa grande œuvre de choses petites, méprisées et débiles. Quel contraste ! « le dominateur, dont les issues sont de toute éternité, sortira d'un lieu qui est à peine assez grand pour être compté parmi les milliers de la tribu de Juda » [1]. — *Millier* signifie *famille* dans son sens le plus étendu. Voy. Juges vi, 15.

Verset 2. « Comme le salut ne doit provenir que d'un rejeton futur de la race de David, (c'est pourquoi) il livrera les Israélites aux nations ennemies, jusqu'au temps où le Messie sera né ; alors le reste des frères du Messie retournera avec les enfans d'Israël. » Qui sont ces frères du Messie qui ne sont pas les enfans d'Israël, et qui doivent se réunir à eux ? Ce sont les croyans d'entre les païens,

(1) Les traductions allemandes portent : « Toi qui es trop petite pour être au nombre des milliers de Juda. » Le texte hébreu autorise cependant aussi nos traductions françaises par *quoique*. Mathieu, ii, 6, a cité ce passage plutôt d'après le sens que littéralement.

reste saint qui s'était éloigné de la maison paternelle, et qui n'a retrouvé que sous la domination du Messie le chemin vers le grand sanctuaire de l'humanité (cp. IV, 1, 2, et Esaïe XLIX, 18). Ce verset indique donc les doubles fonctions du Messie qui, d'abord, doit délivrer les Israélites abandonnés à leurs ennemis jusqu'à sa venue, et qui doit ensuite ramener vers eux les autres frères, les brebis de l'autre bergerie, pour ne former de tous qu'un même troupeau (Jean X, 15, 16).

Le verset 3 parle de la puissance du Messie qui « apparaîtra et qui, en sa qualité de pasteur d'un seul troupeau, paîtra son peuple en la force de Dieu. Sa puissance se manifestera en ce qu'ils habiteront en sûreté (et non *ils reviendront)*, sans craindre nul ennemi ; son nom sera grand sur toute la surface de la terre, et c'est lui qui sera la paix » (Ephés. II, 14).

4. Chap. V, 4-14. Du royaume du Messie. Et d'abord 4-8, de la force victorieuse avec laquelle il repoussera tout ennemi qui tentera de l'attaquer. Les événemens futurs sont, d'après l'usage des prophètes, désignés sous des images des temps présens : les ennemis des derniers temps sont nommés Assur, parce que les Assyriens étaient, à l'époque de Michée, le grand ennemi d'Israël. « Quand l'ennemi viendra, le berger qui paît son peuple suscitera de son peuple sept bergers et huit princes d'hommes, » c'est-à-dire un nombre suffisant de héros, qui rendront à l'ennemi les coups dont il voulait frapper l'église.

Les versets 6 et 7 décrivent le rôle et la position que le peuple victorieux du Seigneur occupera parmi les gentils. Il sera comme « une rosée du Seigneur, comme une pluie » menue sur le gazon. » Cette figure a plusieurs significationsqui se complètent : 1° La rosée et la pluie désignent une grande multitude ; voyez Psaume CX, 3 ; 2° elles expriment le rafraîchissement et la vie qu'elles rendent aux

campagnes desséchées. Le royaume de Dieu sera une bénédiction pour toutes les nations qui ne s'élèveront pas ouvertement contre lui. Les gentils accourront à Sion pour s'instruire dans la loi de l'Eternel, et ainsi s'accomplira en entier la mission qu'ont reçue Abraham et toute sa postérité, Gen. XII, 2, 3; XVIII, 18; XXII, 16; 3° enfin, la rosée et la pluie désignent l'origine céleste du peuple de Dieu qui vit parmi les autres peuples de la terre, mais qui n'est pas comme l'un d'eux; il est issu de Dieu, il est le peuple des enfans de Dieu. Cette dernière pensée est indiquée positivement par les mots qui suivent : « qu'on n'attend point de » l'homme et qu'on n'espère point des enfans des hommes, » mais qu'on n'attend que de Dieu et qui vient immédiatement d'en haut. — Le peuple de Dieu est donc un peuple très nombreux, qui est pour les gentils ce que la rosée du ciel est pour les campagnes qu'elle restaure et vivifie.

Mais cette image ne rend pas la force et la majesté avec laquelle ce peuple habite au milieu des gentils : « il est comme un lion qui, en passant, foule et déchire, et auquel nul ne peut résister. » La pensée du verset 7 est exprimée sans figure au verset 8.

Les versets 9-14 font connaître la nature morale du royaume de Dieu, qui a pour caractère une sainte paix. Le peuple qui a désappris la guerre (IV, 3), n'a plus besoin « de cavalerie et de chariots, et il habite en sûreté dans des villes ouvertes; » car le Dominateur du monde entier est sa paix et il l'a pris sous sa protection. La destruction des chariots et des villes n'indique donc pas ici un jugement de Dieu sur Israël.

Mais si le peuple est appelé à vivre dans des relations aussi intimes avec son Dieu, il doit être un peuple saint : « les devins et les idoles, » toute souillure spirituelle doivent disparaître. Pour que le Seigneur habite au milieu de son peuple, il

faut que l'ancien commandement : Vous serez saint comme je suis saint, devienne une réalité.

IV.

Accord entre Michée et les autres prophètes quant à la doctrine du Messie et de son règne.

Tous les prophètes annoncent une époque future de perfection, où les décrets de Dieu auront leur entier accomplissement, et où l'humanité arrivera enfin par la longue route des souffrances à son terme glorieux. Ils s'accordent à dire que toutes les nations auront part aux bienfaits de ces derniers temps; mais si elles s'élèvent contre Dieu et son royaume, elles périront infailliblement; car l'époque du salut est en même temps celle du jugement. Puis ils prédisent tous ensemble que, dans ces siècles à venir, le peuple purifié et réconcilié d'Israël formera le centre du royaume de Dieu, et le chandelier à la lumière duquel les nations habiteront dans la paix. Enfin, suivant eux tous, quand le Seigneur sera glorifié, l'humanité jouira de la paix parfaite, et le lien étroit d'une sainte communion unira Dieu et son peuple. Ainsi s'accomplira dans toute son étendue le chant prophétique des anges : « Gloire soit à Dieu dans les lieux très » hauts, paix sur la terre, et bonne volonté entre les hom- » mes » (Luc II, 14).

Mais chaque prophète n'a pas reçu la mission de faire connaître en détail le royaume à venir sous toutes ses faces; chacun, non plus, n'a pas vu aussi avant et aussi clairement dans les choses futures. Examinons quelle tâche particulière avait été confiée à Michée.

1. Le royaume de Dieu ne peut recevoir que des citoyens qui soient nés de nouveau (Jean III, 3). Cette nouvelle naissance est un temps de souffrance, et il y a quelque chose d'extraordinaire dans le conseil de Dieu qui conduit

l'homme par la mort à la vie, et qui rattache le salut au point où semble commencer la ruine; c'est là ce que Michée annonce sous l'image des douleurs de l'enfantement, et par la promesse que la délivrance et le rachat du peuple auront lieu dans Babylone (IV, 10), près de ce fleuve où le découragement avait fait suspendre les harpes aux saules du rivage. Comp. VII, 8, 9.

2. Le royaume à venir a un chef mystérieux qui est homme et plus qu'un homme, qui est Dieu et homme, un dominateur qui est à la fois celui qui l'a fondé et celui qui le gouvernera éternellement. Ce roi céleste est de la race de David. Michée parle moins de lui que ne le font d'autres prophètes; mais il fait connaître le lieu de sa naissance, et c'est par lui qu'Israël savait que le Messie devait naître à Béthléem.

3. Le règne de ce fils de David est un règne de paix. C'est ce que Michée expose avec beaucoup de clarté et de chaleur. IV, 1–5 (copié par Esaïe) et V, 9-14.

4. Ce règne s'étendra sur toute la terre, et comprendra des membres de toutes les nations païennes. Michée voit bien les gentils accourir à Sion (IV, 1 et suiv.); mais il ne rattache (V, 2) pas aussi clairement que d'autres prophètes leur conversion à la personne même du Messie, qui est nommé souvent ailleurs la lumière des gentils.

5. Cependant, tous les païens ne *voudront* pas entrer dans le royaume. Plusieurs nations résisteront et se révolteront, mais elles périront; car le salut est en même temps jugement. Michée revient à plusieurs reprises sur ce point. IV, 12; V, 7, 8, 14.

V.

« Toutes ces prophéties contenues dans ce livre, nous demandera le lecteur, quand, comment et où s'accompliront-elles dans l'histoire, sur la terre? »

Nous l'ignorons, et nous ne voulons point soulever d'une main profane le voile dont Dieu recouvre pour nous l'avenir, et qui ne se replie qu'à son souffle. Nous ne sommes pas de ceux qui veulent calculer exactement les années auxquelles doivent arriver certains événemens dans le royaume de Dieu ; car nous ne savons pas le chemin que prendra pendant le jour la nuée du matin, et nous connaissons bien moins encore les voies du Dieu vivant et les routes de son souffle créateur. Nous ne dirons pas non plus avec d'autres : Voici, il est dans le désert, et le voici dans les lieux retirés (Matth. XXIV, 26) ; car nous savons que sa venue sera semblable à l'éclair qui traverse le ciel du levant au couchant. A quoi servirait de dire à celui qui voit : Vois-tu l'éclair ? et qui voudrait l'annoncer à l'aveugle ?

Nous voulons parler de ce qui est écrit, et non de ce qui doit arriver, expliquer non ce qui sera, mais ce qui est, ce qui se trouve dans le livre. Nous nous réjouissons de ce que notre époque se tourne, avec une foi nouvelle, vers les révélations de Dieu ; et si c'est le devoir de chaque fidèle de prendre une part active à l'œuvre générale selon ses forces, nous croyons que notre tâche est de contribuer à faire que le contenu de la parole de Dieu soit connu et cru dans son entier, et sans les altérations de tel ou tel système préconçu.

« Mais tu parles des prophéties de l'Ancien Testament comme si leur accomplissement n'avait pas encore eu lieu en Jésus-Christ ; ne sont-elles pas toutes réalisées spirituellement dans l'église ? Israël n'a plus rien à espérer de l'avenir. »

Cette opinion nous est bien connue, mais nous ne pouvons la partager. Si toutes ces prophéties ont trouvé leur accomplissement dans l'histoire actuelle de l'église, il faut les expliquer d'une manière forcée, et l'on se trouvera conduit soit à douter de la vérité des prédictions, soit à ad-

mettre un meilleur avenir pour Israël. Qu'on explique si spirituellement qu'on voudra les prophéties relatives à la paix universelle des derniers temps, elles ne s'appliquent pas à l'état spirituel de l'église où la paix ne règne point. Notre Seigneur n'a nulle part enseigné que toutes les antiques promesses faites à Israël aboutiraient à une église formée de gentils. Avant sa passion, il a pris congé de Jérusalem pour un temps limité, jusqu'à ce qu'Israël le salue comme celui qui vient au nom du Seigneur (Math. XXIII, 39). Avant son ascension, il ne dit point à ses apôtres que leur espérance de le voir rétablir le royaume d'Israël soit erronée; il les exhorte seulement à la patience (Actes I, 6). Et si les prophéties de l'Ancien Testament et les paroles de Jésus-Christ ne suffisaient pas pour dissiper tous les doutes, qui en garderait à la lecture du onzième chapitre de l'épître de l'apôtre saint Paul aux Romains (vers. 29)? Enfin, les voies de Dieu relatives aux Juifs sont si extraordinaires; qu'on ne saurait les croire destinés à venir se perdre finalement dans les diverses nations au milieu desquelles ils sont dispersés. Voilà les raisons qui nous obligent à croire que nombre de prophéties, surtout celles qui se rapportent à la gloire future d'Israël, n'ont pas encore reçu leur accomplissement.

« Mais, à supposer qu'il en soit comme tu le dis, à quoi me sert cette opinion, et où veux-tu me mener? »

Ce que nous voulons, c'est, nous le répétons, de ramener nos lecteurs en arrière vers la parole de Dieu qui nous est dévoilée, et non de les conduire en avant vers un avenir voilé; c'est de les engager à lire, sans préventions, les déclarations des prophètes, de Jésus-Christ et des apôtres. Et l'utilité de cette étude est très grande. Car les juifs n'ont pas reconnu dans Jésus-Christ le Messie, parce qu'ils s'étaient fait à l'avance des idées fausses de sa personne et de son œuvre, en comprenant mal ou en ne comprenant pas

les prophéties qui se rapportaient à lui ; et nous voyons, au jour même de sa résurrection, le Seigneur dire à ses disciples : « O gens sans intelligence et d'un cœur tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit » (LUC XXIV, 25). Les juifs qui attendaient un Messie triomphant, ont rejeté le Messie souffrant ; prenons garde de nous tromper sur l'œuvre glorieuse que le Seigneur doit faire sur la terre à l'époque de sa seconde venue.

Que la parole de l'Ecriture dans sa totalité et dans sa pureté, soit la lumière qui éclaire nos sentiers !

LE PROCÈS DE L'ÉTERNEL

ET DE SON PEUPLE. (1)

Michée annonce aux Hébreux rebelles les châtimens dont Dieu va les frapper. Il doit les convaincre de la grandeur et de la certitude de ces châtimens; car ce n'est point impunément qu'on offense un Dieu qui a le mal en abomination, et dont la justice est aussi insondable que son amour. Mais il veut en même temps leur faire comprendre pourquoi ils seront ainsi châtiés; car le Dieu qui l'envoie punit, non pas tant encore pour maintenir la sainteté de ses lois que pour amener le coupable à la repentance; il veut la conversion du pécheur, et non sa mort. Enfin, le prophète est le messager d'un Dieu en qui la miséricorde est par dessus toutes ses œuvres; il doit, en prédisant la plaie, annoncer aussi la guérison, montrer, après la chute, le relèvement, et indiquer même que le malheur est la voie qui doit conduire à une gloire immense. Tâche difficile et complexe; le peuple auquel il parle est trop corrompu pour convenir de sa corruption et croire à l'imminence du châtiment. Si toutefois Israël ouvre les yeux sur ses péchés et découvre la verge terrible qui le menace, il se découragera et se dira que Dieu ne se souvient plus de ses desseins de miséricorde envers son

(1) Dans les pages suivantes, l'un des membres de notre société a exposé le plan de Michée dans son ouvrage, sous un autre point de vue que ne l'a fait M. Preiswerck : ces deux articles nous ont semblé se compléter, et les différences qu'ils présentent ne sont que de détails. *(Edit.)*

peuple; et si, revenant de son abattement, il entrevoit dans l'avenir les heureux temps que la grâce de Dieu lui réserve, il imaginera que le châtiment prédit lui sera remis. Le prophète donc doit, pour produire la conviction de péché et la conversion, effrayer sans décourager, consoler sans amortir la frayeur; il faut que dans ses paroles la justice de Dieu ne « rétrécisse » nullement son amour, et que son amour surmonte sa justice sans lui faire perdre un seul de ses droits. Qui serait suffisant pour une telle mission, s'il ne parlait sous l'inspiration de Dieu même?

Quel spectacle saisissant et admirable que celui des jugemens que Dieu exerce sur des nations qui sont tombées dans une complète décadence morale et politique, et qui, semblables au figuier maudit, ne produisent plus de fruits à l'Eternel! Mais que ce spectacle est plus imposant encore et plus digne de l'attention de tous les hommes, quand le jugement s'exerce sur le peuple saint, sur le serviteur même de Dieu, sur les Israélites ou sur l'église du Christ! Non, ce n'est point une simple figure de rhétorique que ces premières paroles de Michée: « Vous tous, peuples, écoutez; et toi, terre, sois attentive! »

Pénétrant par la foi et l'inspiration au delà du voile du monde matériel, Michée voit Jéhova sortir du palais de sa sainteté, et descendre vers la terre comme aux jours d'Abraham, « parce que le cri des péchés des hommes s'est accru, et que leur corruption est très grande » (Gen. XVIII, 20). Jéhova vient en juge (Amos IV, 14); mais il ne condamne pas sans avoir auparavant exposé les raisons qui l'obligent à châtier; il se présente donc d'abord comme un simple « témoin »; mais c'est un témoin dont le nom est trois fois saint (Mich. 1, 2).

Il dirige ses pas non vers Sodome, l'Egypte, Babylone, mais vers son peuple élu, à cause de ses péchés. Il vient, et, à son approche, tout ce qui se croyait, en son absence et par oubli de lui, grand, haut et puissant, sent avec effroi sa petitesse, son néant; les montagnes, les hauteurs terrestres, s'évanouissent devant lui, et fondent sous ses pas comme la cire au feu; les deux orgueilleuses capitales, Samarie et Jérusalem attirent tout particulièrement la vengeance de l'Eternel (3-7).

Le voici lui-même qui parle et qui annonce d'abord à Samarie la totale destruction qui l'attend (6, 7).

A cette vue le prophète s'émeut, car quelle que soit sa sainte haine contre le péché, ce n'est point avec joie qu'il annonce les justes jugemens de Dieu sur les pécheurs. Il a, comme son Dieu, un cœur plein de compassion. Il se lamente et gémit, et ses plaintes sont semblables « aux cris lugubres des animaux du désert et des animaux de la nuit » (8).

Mais ce qui augmente sa douleur, c'est d'abord que « les plaies sont toutes incurables ; » car il connaît ses frères qui ne s'amenderont point ; c'est aussi, c'est surtout que les fléaux ne se sont pas arrêtés aux frontières d'Ephraïm, et « qu'ils se sont étendus jusqu'à Juda, jusqu'à Jérusalem. Oh ! ne l'annoncez point à Gath, » aux Philistins, aux ennemis de mon peuple (9. 10).

La désolation de Juda se présente à l'esprit du prophète avec tous les détails qu'aurait pu recueillir un historien après l'événement. Il voit quelles villes auront à souffrir de l'ennemi, qu'il ne nomme pas, mais qui s'avance depuis le nord, depuis la Samarie, et qui ne peut être que le puissant Assur. Il prédit même le sort particulier de chacune des villes dont il parle, et dont les noms ont, au reste, un sens emblématique ([1]). Le lieu de sa naissance, Maresca, sera dévasté, et « l'élite des armées d'Israël s'enfuira jusqu'à Adullam. » Jérusalem, d'ailleurs, ne sera pas détruite, ni même prise (10–16).

La destruction de Samarie et du royaume des dix tribus par Salmanasar, et la prise de toutes les villes fortes de Juda (sauf Jérusalem), par Sennachérib (2 Rois XVIII, 13), furent l'accomplissement de cette première partie des prophéties de Michée.

Le jugement que Michée vient de décrire est le premier, mais non le seul de ceux que Jéhova exercera sur son peuple. Car les Hébreux ne se repentiront pas, et ne cesseront pas d'of-

([1]) Beth-haphra, *maison de poudre*. Scaphir, *belle ville*. Tsaanan indique l'action de sortir, soit avec courage pour combattre, soit pour fuir. Maroth, *amer*. Lakis, *le torrent des chevaux* (la première ville de Juda, à ce qu'il paraît, qui ait accueilli le culte éphraïmite du veau d'or). Moresceth Gath, *possession près de Gath* (lisez : *tu dois renoncer à Mor. Gath*). Akzib, *source trompeuse*.

fenser la sainteté de Dieu; leur persistance dans le mal leur attirera des châtimens de plus en plus sévères, qui iront jusqu'à la ruine entière du royaume de Juda, et à la désolation de tout le pays. Mais ces jugemens subséquens seront, dans leurs caractères essentiels, semblables au premier: ils ont la même cause, les péchés des Hébreux; ils procèdent du même Dieu, et ils sont exécutés par la même nation, par Assur. Aussi Michée les réunit tous en un seul, qu'il ne distingue pas d'une manière précise du premier qu'il vient de décrire (II et III).

Il présente de nouveau au peuple ses péchés; mais comme le jugement dont il va leur parler est plus terrible que le précédent, il le légitime en montrant au coupable toute la grandeur de ses crimes. Il lui rappelle en quelques mots saisissans l'énormité de ses injustices, ses violences, ses rapines, ses oppressions, sa fierté, et il lui annonce « une destruction complète et le partage du pays entier entre des étrangers. Le temps sera très mauvais, et les faux prophètes diront aux véritables: « Ne prophétisez pas; mais quand bien même ceux-ci se tairaient, la confusion n'en arriverait pas moins » (II, 1-6).

A cette nouvelle accusation et à cette nouvelle menace, le criminel contre lequel s'est élevé, comme témoin, l'Eternel, ne s'est point encore humilié; il ne nie pas ses fautes, il ne se moque pas des punitions qui lui seront infligées; mais, dans le fond de son cœur, il s'en prend à son juge, et se dit (vers. 7): « L'esprit de l'Eternel s'est rétréci. Du temps de nos pères, il était lent à la colère et abondant en miséricorde; aujourd'hui il n'est plus le même, son amour est plus mince et plus étroit. Du temps de nos pères, il s'était dit notre Dieu et nous avait annoncé que nous étions son peuple élu; aujourd'hui ses desseins ont changé, nous ne sommes plus son peuple, et son amour pour nous a diminué. »

L'Eternel lui répond avec un admirable mélange de sévérité et de bienveillance. Comme ses premiers mots répondent en plein aux pensées d'Israël (7-8): « Mes paroles ne sont-elles pas pleines de bonté pour ceux qui marchent droitement? Celui qui était ci-devant mon peuple, s'est élevé contre moi comme un ennemi. » — Quel sérieux dans les reproches qui suivent! et quel est l'homme qui aurait démêlé d'entre tous les crimes qui

souillaient alors Israël, celui-ci : « Vous avez ôté ma gloire pour toujours de dessus les petits enfans. » — Quelle sainte colère dans ces mots : « Levez-vous et marchez ; car ce pays n'est plus un lieu de repos pour vous, parce qu'il est souillé. L'Eternel vous détruira, même d'une prompte destruction ! » — Quelle sanglante ironie dans les paroles qui suivent : « Un esprit d'erreur et un prophète de mensonge qui prophétiserait du vin et de la cervoise, serait un prophète au gré de ce peuple » (11). — Mais aussi quel magnifique avenir Jéhova ne dévoile-t-il pas à son peuple, afin que celui-ci ne se décourage pas et ne cesse pas de voir en lui, malgré sa colère, son père et son Dieu, dont les promesses sont immuables : « Jacob sera rassemblé, Israël sera rétabli, nul ennemi ne les arrêtera, car à leur tête est un héros puissant, un destructeur de tous les obstacles, un roi à côté duquel se tiendra l'Eternel » (12-13). — Voilà comment l'Eternel terrasse et relève, effraye et console, frappe, mais comme à regret et avec mesure.

Le criminel a écouté la réponse de l'Eternel, et il se tait ; mais il n'est point encore repentant, et Jéhova recommence ses accusations de plus en plus accablantes, qu'il accompagne de nouvelles menaces. Il s'élève, d'abord, contre les conducteurs politiques du peuple hébreu, qui crieront un jour à Lui, et dont il détournera sa face (III,4) ; puis contre les faux prophètes [1] dont le chandelier sera renversé (5-7) ; et le vrai prophète, qui parle au nom de son Dieu, se pose avec une humble fierté en face de tous ces conducteurs de mensonge, comme étant le vrai messager de Dieu (8). Enfin, s'adressant à la fois aux magistrats, aux sacrificateurs, aux prophètes, Jéhova leur reproche, en peu de mots, à chacun ses péchés, et leur annonce la ruine totale et la destruction du temple de Jérusalem (9-13).

De la cité de David ! du temple de Salomon ! [2] Oh ! comme Israël, à cette prédiction, a dû être saisi de douleur et d'effroi ! Que Samarie soit détruite, elle s'était révoltée contre la race de David. Que les villes fortes de Juda soient prises par l'en-

(1) Dans Joël, le vrai prophète est respecté de tous ; dans Amos, il est chassé (VII ; II, 11, 12) ; dans Michée, il est en face de faux prophètes.

(2) Amos IX, 1.

nemi, elles ne sont pas Jérusalem. Mais « Jérusalem sera réduite en monceaux, Sion sera un champ labouré, Morija sera une colline déserte! » Toutes les promesses faites à David ne sont-elles pas liées à Jérusalem? et ne s'évanouissent-elles pas toutes avec la ruine de la ville sainte?

Israël désespère, mais le désespoir n'est pas la repentance, et Dieu amène à lui les pécheurs plus encore à force d'amour que par la terreur de sa justice. Sa colère même est amour. Le moment est venu de révéler complètement et avec détail à Israël ce ravissant avenir, qu'il n'a fait précédemment (II, 12-13) que lui indiquer confusément.

Cet avenir embrasse les destinées entières des Hébreux, depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'à la fin du monde. Le temps n'existe pas pour Dieu, mille ans sont pour lui comme un jour, et, à ses yeux, ce qui n'est pas encore et doit être, est en quelque sorte déjà arrivé. Le prophète qui voit en Dieu l'avenir, ne peut distinguer les temps; il a devant ses yeux un tableau complet qu'il décrit sans discerner les divers plans (IV, V).

Michée présente d'abord à Israël (IV, 1-5) le tableau de ce que sera, dans les derniers temps, la terre entière : « La montagne de Sion est élevée par dessus toutes les montagnes, et la loi des Hébreux devient celle de plusieurs nations païennes qui monteront à la maison du Dieu de Jacob; les peuples qui résisteront à Jéhova seront jugés et châtiés malgré leur puissance, et jusques aux dernières limites de la terre; une paix universelle règnera tant en Israël et chez les nations converties, que chez les gentils épouvantés, et tandis que ceux-ci continueront à adorer chacun son Dieu, les serviteurs du vrai Dieu marcheront à son nom à jamais et à perpétuité. » Vision sublime de gloire et de paix, dont l'accomplissement a commencé avec la pentecôte, et ne s'achèvera que pendant le sabbat de l'humanité (Apoc. XIX, 15-21, pour le jugement des gentils; XX, pour la paix universelle et l'existence du paganisme jusqu'à la fin du monde).

La vision se précise, de nouveaux traits sont ajoutés au tableau général. Le rôle d'Israël est indiqué d'une manière plus exacte : « Israël doit être auparavant dispersé, puis il sera rassemblé, il deviendra une nation puissante, la nation domina-

trice sur toutes les autres, celle au milieu de laquelle règnera l'Eternel. L'Eternel sera au milieu d'eux; mais sa capitale ne sera plus Jérusalem même, elle sera bien encore dans la contrée de Sion, mais elle sera transportée de la ville fortifiée au milieu des campagnes, à la tour des troupeaux, près de Béthléem; car il faut à un royaume de paix une capitale paisible et champêtre (6-7). Cette seconde partie de la prédiction n'est pas encore accomplie; mais le retour de la captivité de Babylone est un gage certain que les juifs, actuellement dispersés par toute la terre, seront un jour réunis, et la naissance de Jésus-Christ près de la tour des troupeaux, nous fait pressentir que Béthléem sera peut-être le lieu de sa demeure lors de son règne visible (Apoc. xix).

Le prophète suspend ici la description de l'avenir : le coupable contre lequel il plaide au nom de l'Eternel, peut maintenant comprendre que les jugemens de Dieu n'anéantissent pas ses promesses, et Michée lui adresse des paroles toutes entrelacées de menaces et de consolations : « Puisque telle est la gloire que ton Dieu te destine, pourquoi t'écries-tu si fort maintenant à l'ouïe des malheurs qui t'attendent, et pourquoi dis-tu : Dieu n'est plus mon roi, il n'est plus mon guide? Il est bien certain que tu seras emmené captif à Babylone; mais ne crains pas que ton Dieu t'abandonne, il te rachètera. Les nations se lèvent contre toi et se réjouissent de ta ruine; mais ce sera toi, fille de Sion, qui les déchirera et les foulera (Apoc. xix, xx). Toutefois, prends garde d'abuser de ces promesses, qui sont faites pour des temps éloignés; maintenant tu seras assiégée et prise, et ton prince frappé de la verge de Dieu » [1] (iv, 9-14; ou 9-13 et v, 1).

Le prophète revient à la description des temps futurs; il a fait connaître l'élévation d'Israël, ses rapports aux gentils, la nature pacifique de son règne, et sa capitale. Le tableau est encore incomplet, il manque le personnage principal, le roi et celui par qui s'opérera tout ce que le tableau renferme. « Le roi naîtra, non sur les montagnes stériles de la ville de la loi, mais

(1) Ceci se rapporte premièrement à Ezéchias et Sennachérib; en second lieu à Sédécias et Nébucadnésar.

dans les campagnes fertiles qui l'avoisinent, près de la tour des troupeaux, dans la *maison fertile du pain* de vie. Son issue est de toute éternité, il est Dieu même; mais il est aussi homme, car les hommes sont ses frères (v, 3). C'est lui qui abandonnera les Israélites à leurs ennemis jusqu'à ce qu'il vienne, c'est lui qui les rappellera de la dispersion, et les réunira aux païens qui se convertiront. Il régnera comme l'Eternel règne, et cette paix qui doit régner sur la terre entière, c'est lui qui l'établira, il sera lui-même la paix. C'est lui, enfin, qui exercera sur Assur et sur tous les ennemis de Dieu et de son peuple ces jugemens qui remplissent d'espoir et de fierté le cœur d'Israël coupable et châtié (v, 1-5).

Mais, se dit à lui-même l'accusé, au milieu de toutes les promesses qu'on me fait, reparaissent toujours les mots d'abandon, de dispersion (vers. 2). Il est donc bien certain que je dois être livré à mes ennemis, et errer par toute la terre. Quel sort plus affreux que celui-là, peut être réservé à un peuple, au peuple élu? — Le prophète, répondant à sa pensée, lui dit: « Si tu connaissais les desseins de Dieu, tu te réjouirais de ton châtiment, car ta dispersion sera la bénédiction de la terre entière; tu apporteras à tous les gentils la connaissance du vrai Dieu et de la loi; ils ne prendront pas garde à toi, et cependant tu leur communiqueras les biens célestes, tu seras pour eux comme une rosée qui vient de l'Eternel, comme une pluie menue que nul n'attendait ni n'espérait. Bien plus, tu seras parmi les gentils comme un lion parmi les bêtes de la forêt, comme un lionceau parmi les brebis; quand tu te convertiras à Dieu, au roi de Béthléem, tu entraîneras à lui les gentils avec une puissance irrésistible (ce sera comme une résurrection d'entre les morts, Rom. XI, 12, 15); nul ne pourra te résister, et tous tes adversaires seront retranchés. Tes malheurs seront l'origine même de ta grandeur; dans le règne de Dieu, c'est par la souffrance et la mort qu'on arrive à la vie et à la paix » (6-8).

Toutefois, ne te trompe pas sur la nature de ta puissance future; tu dois régner sur les gentils, mais tes armes ne seront pas charnelles, car « Dieu détruira d'au milieu de toi tout ce qui rappelle la guerre, et il ne t'appellera à la puissance qu'après t'avoir purifié complètement et avoir fait disparaître de ton

pays toute trace d'idolâtrie. Alors il fera vengeance avec colère et sévérité de toutes les nations qui ne l'auront point écouté » (9-14).

Le prophète a annoncé à Israël toutes les choses terribles ou réjouissantes qui lui ont été révélées. Que fera « maintenant l'accusé ? » La terre redouble d'attention et suit avec anxiété l'issue du procès de l'Eternel contre son peuple (VI, 1. 2).

Que les paroles de l'Eternel sont pleines de douceur ! On dirait presque que c'est lui qui a offensé Israël, et qu'il veut l'apaiser : « Mon peuple, que t'ai-je fait, ou en quoi t'ai-je causé » de la peine ? » et pour achever d'amollir son cœur, il lui rappelle ses bienfaits passés, la délivrance d'Egypte, et depuis cette grande et solennelle époque, tous les miracles de détail qu'il a faits en sa faveur jusqu'à son entrée dans la terre promise (3-5).

Enfin l'accusé ouvre la bouche, il se reconnaît coupable, mais il le fait comme à contre-cœur ; il veut bien tenter d'apaiser l'Eternel, mais il ne parle que de sacrifices expiatoires, de cérémonies extérieures (6, 7).

Et cependant il connaît bien quelle est la seule repentance qui soit agréable à Dieu ([1]). L'avocat de Jéhova le lui rappelle avec sévérité : « O homme, qu'est-ce que l'Eternel demande de toi, sinon de faire ce qui est droit, d'aimer la miséricorde, et de marcher dans l'humilité avec ton Dieu ? La verge est levée, et tu ne crains pas Celui qui la tient. Tu ne songes pas à réparer le mal que tu as fait, à restituer ce que tu as ravi, à cesser de mal faire. Aussi seras-tu désolé, livré à l'épée. Malheureux, tu as préféré les commandemens de l'impie Achab à ceux de ton Dieu, tu seras dans l'opprobre, et l'on te sifflera » (8-16).

Israël, à qui les brillantes promesses du prophète et la douceur de l'Eternel avaient donné déjà quelque sécurité, est saisi de terreur à l'ouïe de ces derniers reproches si durs et si justes. Il tremble sous le poids de ses péchés et de sa condamnation ; il confesse ses fautes avec angoisse ; il s'écrie : « Malheur à moi ! » Il va, dans les reproches qu'il se fait à lui-même, plus loin encore que son accusateur : « Il n'y a personne qui soit droit entre les hommes ; le plus homme de bien est comme

([1]) Voyez l'article sur Joël, p. 16.

une ronce, et l'homme le plus droit est comme une haie d'épines » (VII, 1-6). Mais en perdant son procès, il le gagne; il sera châtié et avec justice, car il a péché contre l'Eternel; mais il ose maintenant regarder à l'Eternel, s'attendre au Dieu de la délivrance; son abaissement ne durera que pour un temps, et la joie insultante de son ennemi sera de courte durée (7-10). — Dénouement sublime, le pécheur endurci est vaincu; son cœur de pierre s'est fondu au feu de l'amour de son Dieu; il appelle lui-même le châtiment qu'il sent avoir mérité, et par sa foi il découvre au delà des temps d'affliction les temps de pardon et de joie.

Israël se tait, le prophète reprend la parole, mais il ne sait plus que consoler, et que rappeler les promesses les plus douces au cœur froissé du pécheur (11-13); Jéhova mêle sa voix à celle de son prophète pour donner plus de force à ses consolations (14-17), et Israël finit ce drame en rendant gloire à Dieu, et en exaltant surtout sa miséricorde (18-20) (1).

Les prophéties de Michée forment évidemment un seul tout qui n'a pu être composé, à des temps éloignés, de pièces rapportées; on reconnaît une œuvre faite d'un seul jet. Cependant Michée a prophétisé sous trois rois, et il serait, en effet, absurde de supposer qu'il n'a, pendant sa vie entière, prononcé, comme prophète, pas d'autres paroles que les quelques pages que nous avons de lui. Nous devons donc conclure que sous l'inspiration de Dieu il a résumé, sous la forme actuelle, ce qu'il avait eu mission d'annoncer à Israël pendant le cours entier de sa vie. Il y a là peut-être une indication précieuse sur la manière en laquelle ont été composés les livres de plusieurs autres prophètes. (Voyez plus haut Amos, p. 9, Joël, p. 21.)

Ajoutons que le livre de Michée est, pour les prédicateurs, un modèle inimitable de la manière en laquelle ils doivent mêler les terreurs du jugement et les joies du pardon, la voix de la sainte colère de Dieu et celle de sa miséricorde infinie, pour toucher les cœurs et les amener à la repentance.

(1) Vers. 14. Pais ton peuple, ô Messie. — Les versets 15-17 annoncent que les juifs sortiront de leur captivité présente et de leur dispersion, contre la volonté des nations que Dieu effrayera par des miracles semblables à ceux qui ont eu lieu lors de la sortie d'Egypte.

IV.

OSÉE.



OSÉE. [1]

Le livre d'Osée a été placé anciennement en tête des douze petits prophètes, non qu'il ait été composé antérieurement aux autres, mais simplement parce qu'il est le plus volumineux, ou pour mieux dire, le moins court.

On ne posséde sur la personne et la vie d'Osée que les renseignemens contenus dans son livre. Son père Béeri (I, 1) est inconnu. Nous renvoyons pour son mariage avec Gomer

(1) Cet article sur Osée est un travail original, fait sur le texte hébreu avec le secours de Rosenmuller et d'Ewald, par un des membres de notre société. L'interprétation d'Osée offre de si grandes difficultés, qu'il fallait, ou en expliquer chaque verset l'un après l'autre, ou passer sous silence, comme l'a fait Preiswerk, les chapitres IV-XIII, pour ne traiter que des passages qui contiennent des prophéties messianiques. Nous osons croire que nos frères nous sauront gré d'avoir choisi le premier parti, et ne trouveront pas disproportionnée la longueur de cet article, comparé à ceux de la première livraison. Ils s'étonneront peut-être de voir les explications contenues dans ces pages, ne pas concorder toujours avec le sens que nos traductions françaises donnent à tels versets; mais le texte hébreu est si concis et par fois si énigmatique dans sa concision, que les interprètes varient beaucoup sur le sens à donner à nombre de passages. *(Edit.)*

à l'explication que nous donnons plus bas des trois premiers chapitres. Il est incontestable qu'il a vécu dans le royaume des Dix Tribus : c'est aux Ephraïmites qu'il adresse toutes ses paroles, et il ne le fait pas comme un étranger qui, tel qu'Amos, serait venu de Juda en Samarie, il nomme leur roi notre roi (VII, 5), il vit au milieu d'eux, il connaît exactement Galaad et Sichem (VI, 8–9), il dépeint d'une manière très spéciale tous les péchés d'Ephraïm.

Le temps de son ministère s'étend, d'après I, 1, ainsi que d'après les inductions tirées de ses prophéties, depuis les dernières années de Jéroboam II jusques au commencement du règne d'Ezéchias. Jéroboam étant mort en 784 avant Jésus-Christ, et Ezéchias étant monté sur le trône en 725, le ministère d'Osée ne peut avoir duré moins de 60 ans. Le prophète a donc été appelé fort jeune, et c'est aussi ce qu'il nous donne à entendre, quand il nous dit qu'il n'était pas encore marié lorsque le Seigneur commença à lui parler (I, 2). Jérémie et Daniel ont de même servi le Seigneur dès leur jeunesse et continué leurs pénibles fonctions de prophètes jusques à un âge très avancé.

Osée suit de près Amos, et traverse à peu près la même période que lui. Il le cite (VIII, 14, comparé avec Amos I et II), et il fait plus d'une fois usage (IV, 15 ; X, 5. 8) du nom de Beth aven *(maison de vanité et d'iniquité)*, donné par Amos à Bethel *(maison de Dieu*, V, 5).

La vie d'Osée peut se diviser en deux parties : les dernières années de Jéroboam II, qui sont un temps de prospérité extérieure et d'ordre social, et pendant lesquelles ont eu lieu les faits rapportés dans les trois premiers chapitres ; et les temps subséquens de troubles et de désordres, qui ont vu deux interrègnes anarchiques (à la mort de Jéroboam II et à celle de Pékach), quatre rois assassinés par des conspirateurs (Zacharie, Sçallum, Pekachja et Pekach), et quatre invasions des Assyriens (de Pul sous Menahem,

de Tiglat Pileser sous Pekach, et de Salmanasar au commencement et à la fin du règne de Osée, 2 Rois xv et xvii). C'est pendant cette dernière époque qu'Osée a principalement exercé son ministère, et il a assisté à la ruine de sa patrie, comme Jérémie à celle de Juda, avertissant et n'étant point écouté, menaçant et n'effrayant personne à salut, reprenant et ne corrigeant point, annonçant la miséricorde et le pardon et ne touchant point les cœurs, comme fou de douleur et traité de profanateur (ix, 8).

L'état moral et religieux des Ephraïmites au temps d'Osée est celui qui se trouve déjà décrit dans notre article sur Amos, p. 4-6 : des rois assassins et débauchés, et les grands semblables à leurs rois (vii, 3-7); des sacrificateurs de Jehova qu'on prétendait adorer sous la figure des veaux d'or (x, 5) abusant de leur influence pour séduire les âmes (v, 1 ; vi, 9; vii, 1), et ne voyant dans le repentir des pécheurs qu'un moyen de vivre dans l'aisance (iv, 8); des prêtres des idoles répandant dans tout le pays leurs fêtes criminelles et leurs oracles (iv, 12–14; x. 1–2; xiii, 2); les partis s'appuyant les uns sur l'Assyrie (Menahem et Pul, 2 Rois xv, 19), les autres sur l'Egypte (Hosée, 2 Rois xvii, 4), et la nation entière ne cherchant sa force qu'auprès de l'homme (v, 13; vii, 8-12; viii, 9-10; x, 4; xii, 2; puis, xii, 9; viii, 14, etc.); tous les crimes faisant irruption dans la société (iv, 2), le feu des passions embrasant tous les cœurs (vii, 3–7), et les biens de la terre poursuivis avec la même ardeur par Ephraïm que par Canaan (xii, 8-9); une sécurité insensée aveuglant tous les esprits (v, 5 ; vii, 9–11; ix, 7-8), inspirant le mépris pour les avertissemens des prophètes et des justes (iv, 4; ix, 8), et faisant place au moment du danger à un repentir des lèvres (v, 6; vii, 16; viii, 1–2); un entier oubli de Dieu et de sa loi (iv, 1. 6; viii, 12; ix, 17); une résistance ouverte à tout joug (iv, 16;

v, 11 ; IX, 15; XIV, 9; X, 11), et avec tout cela une mensongère apparence de respect et d'amour pour l'Eternel (VII, 13; X, 13; XII, 1).

Il est toujours difficile de tracer le caractère d'un écrivain, il devient presque téméraire de le faire quand on n'a de lui que peu de pages, et surtout quand il parle au nom d'un autre, et que cet autre est Dieu. C'est souvent par ses écarts que l'homme trahit son caractère, mais chez l'auteur inspiré tout est contenu dans de justes limites par l'Esprit Saint, qui établit une certaine harmonie entre les facultés de l'âme et un parfait équilibre entre les mobiles secrets qui déterminent les jugemens et les pensées. Disons néanmoins quelques mots de ce qui nous paraît distinguer le livre d'Osée des autres livres sacrés.

Ces pages sont célèbres par l'obscurité énigmatique du style. On peut presque les dire intraduisibles, tant le sens en est douteux en plusieurs endroits, et tant est grande la difficulté de reproduire sans de nombreuses additions un texte aussi concis. Cette concision est telle qu'on a été jusques à prétendre que nous n'avions que les notes que dans l'instant de l'inspiration le prophète avait mises par écrit, et que par respect pour la parole divine, il aurait conservées sans les retravailler. Mais il est plus probable que les prophètes recevaient l'inspiration d'en haut dans le moment même où ils parlaient au peuple, et les pages que nous avons d'Osée n'ont point l'apparence de fragmens ajoutés les uns aux autres.

L'obscurité de son style provient d'une extrême concision et d'une rare vivacité d'imagination. Chaque verset ou plutôt chaque membre de verset est comme un tableau qu'un grand maître a dessiné en quelques traits, et qui par fois ne révèle sa signification qu'à un examen très attentif; car il n'offre aucun de ces détails qui aident à comprendre

l'ensemble, et il suffit de négliger ou de mal saisir un seul trait pour ne pas trouver le mot de l'énigme. Le style de tous les prophètes hébreux a sans doute quelque chose de lapidaire, mais nul ne présente ce caractère à un degré aussi grand qu'Osée. Osée veut être, non lu couramment, mais médité phrase par phrase; chaque mot a son poids complet.

Ces tableaux au trait se succèdent d'une manière si inattendue, et ceux qui se touchent se ressemblent par fois si peu que c'est là une seconde cause de l'obscurité d'Osée. Par fois sans doute la même image se reproduit dans toute une série de versets : telles celle d'un four pour exprimer l'ardeur des passions cachées dans le fond des cœurs et éclatant au dehors au moment donné (VII, 4-7), ou celle d'Israël comparé à un arbre, à une vigne (IX, 10, 13, 16; X, 1-4), ou celle d'un procès entre l'Eternel et son peuple, ou enfin celle d'un mariage spirituel qui unit Israël à Dieu. Mais alors même chaque image reparaît de phrase en phrase sous une face nouvelle; ce n'est point une idée unique qui se développe de plus en plus, c'est une même argile que le potier façonne en objets divers. D'ailleurs Osée passe souvent, sans aucune transition, d'une certaine image à une autre entièrement différente (voyez dans le même verset VII, 8; V, 10; VI, 3), et ce qui est vrai des images, l'est également des pensées exprimées simplement, ou des faits auxquels il fait allusion (XII, 5; VI, 8-9; IX, 13, etc.)

Chaque pensée saillante qui monte au cœur d'Osée, forme tableau dans son esprit et prend des contours très précis. Il l'exprime dans le moins de mots possible, sans aucun développement, et il passe à une autre pensée d'une égale importance sans que le papier conserve aucune trace de ce qui l'a conduit de l'une à l'autre. C'est un mur sans moëllons, mais un mur cyclopéen, ou parfois c'est une série de coups de foudre qui éclatent sans gronder longue-

ment dans la nue. Il n'est pas d'auteur sacré qui nous fasse mieux toucher du doigt l'immense différence qu'il y a entre l'esprit oriental et sémitique et l'esprit occidental, entre la langue de l'ancien testament et les langues de l'Europe moderne.

Nous ne disons rien des obscurités qui ne proviennent que des allusions à des faits qui nous sont inconnus (VI, 8. 9; X, 14). Mais nous signalerons la dernière phrase du livre (XIV, 8) : « Je serai comme un cyprès toujours vert et ton fruit se trouvera en moi; » c'est évidemment une énigme que le prophète livrait en terminant à l'intelligence de ses lecteurs. (1)

A cette puissance d'imagination, à cette vigueur de pensée, à cette énergie d'expressions, dont Echyle lui-même n'approche point parmi les écrivains profanes, Osée unit un cœur plein de sentiment, en qui l'Esprit de Dieu a versé cet amour spirituel qui est la livrée des vrais fidèles. On lit entre les lignes des trois premiers chapitres combien il a aimé sa femme, même après qu'elle l'avait abandonné, et il nous apprend que son amour pour son peuple, qu'il voyait, malgré tous les avertissemens d'en haut, se précipiter vers sa ruine, le rendait comme insensé de douleur (IX, 7). Tout son livre repose sur le mariage mystique du Seigneur et d'Israël; les liens sans doute en sont rompus, l'adultère, la prostitution est le grand crime de l'église

(1) Ajoutons qu'Osée fait de fréquentes allusions aux faits de l'histoire des Hébreux depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la division des tribus en deux royaumes, sous Roboam. Il nous paraît en particulier nourri du Pentateuque, et Hengstenberg (Authenticité du Pentateuque, p. 48) a fort bien prouvé par Osée que de son temps les livres de Moïse, et en particulier le Deutéronome, existaient déjà, et que les Israélites des dix tribus, à la conscience desquels le prophète voulait parler en les leur citant, en reconnaissaient la divine autorité.

juive, celui qui résume et engendre tous les autres, et aussi le Dieu au nom duquel Osée parle, ne peut faire entendre à son épouse infidèle que des paroles de reproches et de menaces. Mais l'on sent toujours sous la colère un amour qui la contient, et qui par fois éclate à l'improviste au grand jour, tel qu'un fleuve qui pendant une partie de son cours coulerait sous terre et apparaîtrait de loin en loin à la surface (VI, 1–3; XIII, 14); et dans la dernière partie du livre la justice se cache aux regards et la miséricorde reste seule.

Comme, dans le langage biblique, connaître Dieu c'est l'aimer, et que la science de Dieu suppose une communion réelle de l'âme avec le Seigneur, il n'est point surprenant que le prophète chez qui l'amour divin et la charité fraternelle brûlaient d'un feu si vif et si pur, soit aussi celui qui, toute proportion gardée, fait le plus grand usage de l'expression : *connaître* pour désigner les vrais et les plus intimes rapports des hommes à Dieu (II, 20; IV, 6.1; V, 4; VI, 3.6; VIII, 2; XIII, 5, etc.)

D'ailleurs les temps sont tels qu'Osée ne peut que tancer et menacer. Sa position est toute semblable à celle de Jérémie. Il y a dans la douleur d'Osée, plus d'énergie, de passion, de violence, de grandeur, dans celle de Jérémie plus de larmes et de douceur.

Si nous passons à l'examen spécial du livre d'Osée, de son contenu et de sa disposition, nous y retrouvons au premier abord les élémens principaux dont se compose en général la prophétie juive, et qui sont : l'élection que Dieu a faite des Hébreux d'entre toutes les nations pour conclure avec eux une alliance éternelle; les châtimens qu'ils s'attirent par leurs rebellions et qui vont jusqu'à la captivité et au rejet temporaire, et le retour en grâce qui se manifeste par une délivrance miraculeuse et par une révé-

lation toute nouvelle de Dieu aux hommes. Voyons quelle forme particulière ces grandes pensées revêtent dans le livre d'Osée.

L'élection que Dieu a faite d'Israël est pour ce prophète un amour et une connaissance, et un amour semblable à celui de l'époux pour son épouse, ainsi qu'on le voit par les faits symboliques racontés dans les trois premiers chapitres, et par les déclarations expresses des quatre derniers. Cet amour de Dieu pour son peuple est tel, que les plus grandes infidélités ne peuvent l'éteindre, et qu'après le temps de la justice et du châtiment, il reparaît plus grand encore que jadis (XIV, 4). Osée était le premier prophète qui assistait à la ruine d'une partie du peuple élu, et il aurait pu désespérer du rétablissement de sa nation et croire les promesses de Dieu anéanties par l'énormité des crimes de l'homme, si l'Esprit Saint ne lui eût pas révélé, dès sa vocation au ministère prophétique, l'immuabilité des décrets de Dieu, laquelle repose sur la grandeur de sa miséricorde et de son amour. Considéré de ce point de vue, le mariage typique d'Osée avec Gomer acquiert un sens particulier : c'était une révélation nouvelle et en quelque sorte nécessaire de l'amour immense de Dieu pour son peuple, qui allait être puni avec une sévérité telle qu'elle devait sembler inconciliable avec cet amour.

On dirait par fois en lisant Osée, que dans son cœur le sentiment de cet amour de Dieu et celui de sa sainteté et de sa justice se livrent, comme deux armées ennemies, un combat où la victoire passe subitement d'un parti à l'autre, tant ils se remplacent brusquement l'un l'autre, et se succèdent sans aucune transition qui en adoucisse les contrastes (I; III; V, 15 et VI, 1-4; XIII, 13-15). Mais dans d'autres passages, Osée concilie admirablement ces deux attributs divins; il expose avec une clarté et avec une précision qui lui est propre, comment le châtiment et la

souffrance sont une preuve de miséricorde, parce qu'ils produisent la repentance et qu'ils sont pour le pécheur l'unique chemin qui le conduise à la vie : c'est dans le désert que Dieu parle à notre âme (ii, 14; xiii, 5), la vallée du trouble est la porte de l'espérance (ii, 15), c'est quand Dieu se retire et s'en va, que le pécheur qu'il aime, s'inquiète et crie à lui (v, 15), Jacob a trouvé dans son exil la femme qui a fait la joie de son cœur (xii, 13), Israël était captif en Egypte quand Dieu lui a envoyé son prophète (xii, 14), le châtiment est le temps de la nouvelle naissance (xiii, 13), et la repentance a le pouvoir de triompher de la justice d'un Dieu justement irrité (xii, 4-5). C'est là le *descendite ut ascendatis* d'Augustin, et nous ne croyons pas qu'aucun prophète ait exposé cette grande pensée avec autant d'originalité qu'Osée.

Remarquons ici en passant quel usage Osée fait de l'histoire sainte et quelle interprétation spirituelle et typique il en donne. On croit le voir cherchant dans les faits anciens les traces de cet amour immuable de Dieu que l'Esprit Saint lui révélait, et suivant dans le passé, comme dans un miroir où se réfléchit l'avenir, les voies par lesquelles Dieu va conduire son peuple pécheur et rebelle, son peuple repentant et docile.

Les prophéties messianiques d'Osée n'ont aucun rapport aux gentils, et en effet, le prophète qui voyait, le cœur déchiré de douleur, la majeure partie du peuple élu mourir (xii, 1), aurait difficilement compris que les payens qui étaient la cause de cette mort, seraient un jour appelés à ce même salut qu'attendaient les vrais Israélites. C'est bien assez pour lui de croire contre toute apparence à l'immuabilité des décrets de Dieu à l'égard d'Israël et au rétablissement futur d'une nation qui se meurt de vieillesse (vii, 9) que les ennemis dévorent (viii, 7), que Dieu lui-même va

déchirer comme un lion met en pièces sa proie (XIII, 7–8), et dont les restes seront errans parmi les nations (IX, 17).

Le rappel des Hébreux dispersés parmi les nations (XI, 9.11), leur délivrance subite et miraculeuse, qu'accompagnera une révélation nouvelle et éclatante du Seigneur (VII, 1-3; II, 20), et leur rétablissement dans la Judée (I, 10-11; II, 14–15; XIV, 7; XI, 11), où ils formeront, au sein d'une nature renouvelée (II, 18. 21. 22), un peuple saint (I, 10; II, 16. 17. 19. 20; III, 5; VII, 1.3; XIV, 8), très nombreux (I, 10), et florissant (XIV, 5-7), sous un chef unique, sous David leur roi (I, 11; III, 5), tel est en peu de mots le résumé des prophéties messianiques d'Osée. Elles concernent dans leur sens premier et littéral les temps, qui sont encore pour nous à venir, où Dieu ramènera les Hébreux dans la terre qu'il leur a donnée et qui ne peut leur avoir été ôtée pour toujours; elles sont essentiellement nationales, hébraïques, et ne se rapportent qu'indirectement à l'économie actuelle qui a transféré l'église de Dieu aux nations.

Ces prophéties nationales annoncent la repentance du peuple et la miséricorde de Dieu; mais elles se taisent sur la grande expiation des péchés et sur la manière en laquelle Dieu manifestera son pardon. Nous y lisons seulement, en d'énigmatiques paroles, que Dieu contractera avec Israël une alliance toute nouvelle (II, 19–20), qu'il se lèvera sur la terre comme l'aurore (VII, 2), qu'il délivrera, par une intervention toute puissante et comme par une grâce irrésistible, les Hébreux qui ne veulent pas s'aider à sortir du lieu d'angoisse (XIII, 13-14). Aucun de ces passages ne se rapporte clairement ou directement à la personne même du Messie, qui n'est annoncée que dans les mots déjà cités, par lesquels le livre se termine.

Mais ces mots sont, en eux-mêmes autant que par leur position, extrêmement remarquables : ils laissent pour der-

nière image dans l'esprit du lecteur la figure d'un Dieu fait homme et par qui seul les hommes produisent de bons fruits. Le Messie ne fait point défaut dans le livre d'Osée; il y est, mais voilé et silencieux, il y est planant dans un lointain vaporeux au dessus de tous les autres événemens qui doivent se passer sur la terre. L'Israélite pieux, en méditant sur cette dernière parole d'Osée, se demandait sans doute si elle n'expliquait point ce que le prophète disait ailleurs du David que le peuple rechercherait en recherchant l'Eternel, de cette lumière divine qui se lèverait au jour de la repentance, de cette délivrance que Dieu opérerait par lui-même et sans l'homme; et nous qui venons après l'incarnation du Seigneur, nous voyons toutes les prophéties messianiques d'Osée s'accomplir dans leur sens indirect et d'une manière spirituelle en Jésus-Christ et chez tous ses vrais adorateurs.

Le livre d'Osée se compose de prophéties qui se rapportent à des temps différens et qui sont rangées selon leur ordre chronologique, soit qu'elles aient été composées chacune à l'époque à laquelle elle se rapporte, soit qu'Osée, vers la fin de sa carrière, les ait rédigées telles que nous les possédons aujourd'hui, par ce travail de l'esprit qui fait que nous nous transportons dans des temps qui sont déjà bien loin de nous. Quoi qu'il en soit, ce livre forme un tout bien coordonné, dans lequel les paroles de condamnation sont précédées et suivies par celles de la miséricorde. Ou plutôt, pour parler plus exactement, l'amour et la justice viennent d'abord parler ensemble aux Hébreux (I–III), puis l'amour qui semblait le plus puissant, disparaît presque entièrement et le Dieu juste et saint reste seul à reprocher à son peuple rebelle ses iniquités (IV–X); mais enfin l'amour reparaît et fait entendre de loin en loin sa voix (XI–XIII), jusqu'au dernier moment où la justice apaisée garde le silence (XIV).

Ce livre se divise en deux parties d'inégale longueur : les faits symboliques (I–III) et les discours prophétiques.

La première présente dans l'histoire d'Osée et de Gomer une image de l'histoire passée, présente et future du peuple de Dieu ; nous y lisons son adoption, sa rebellion et ses infidélités, son châtiment et sa rejection, sa repentance et son retour en grâce. Le premier chapitre comprend (I et II, 1) les trois premières années du mariage d'Osée ; le second suppose Gomer devenue infidèle à son mari, et il est séparé par un certain intervalle de temps du troisième. Les trois chapitres se rapportent (avons nous dit plus haut) aux dernières années du règne de Jéroboam II, qui sont la dernière époque de prospérité extérieure du royaume des dix tribus. Ils sont un abrégé de tout le livre, et les belles promesses qu'ils contiennent et qui semblent oubliées dans les sept chapitres suivans, reparaissent au onzième et closent le livre par le quatorzième. D'ailleurs, si la manière imprévue en laquelle ces promesses succèdent aux menaces dans les chapitres I et III, se retrouve bien dans toutes les prophéties postérieures, celles-ci ne présentent aucune page où les pensées soient développées avec autant de détails qu'elles le sont dans le chapitre II ; on croit reconnaître, dans cette première partie, des temps meilleurs, où le prophète d'Ephraïm parle avec plus de calme qu'il ne le fait plus tard au milieu de l'anarchie, des conspirations, des guerres et d'une corruption croissante.

La seconde partie se divise en trois prophéties, qui se rapportent à des temps différens : IV, à l'interrègne qui a suivi la mort de Jéroboam II ; V et VI, au rétablissement de l'ordre ; VII–XIV, au règne d'Osée et aux années qui ont précédé immédiatement la prise de Samarie par Salmanasar. Dans ces discours, le prophète ne perd point de vue les actes symboliques par lesquels il a commencé sa carrière (IV, 5. 9. 15 ; V, 3. 7 ; IX, 1. 15 ; XI, 11 ; et XIV, 4, 8,

comparés à II, 16–21). Cependant, il n'y fait à tout prendre que de rares allusions, et si pour le fond et les idées, la seconde partie n'est que l'exposition détaillée de ce qui est brièvement énoncé dans la première, il ne reste point comme enfermé dans la forme typique qu'ont revêtues les prophéties par lesquelles il a commencé son ministère, et les pensées que l'Esprit de Dieu lui inspire, s'expriment par les images les plus variées. C'est ainsi que pour indiquer le rapport général d'Israël au Seigneur, il remplace la comparaison d'une épouse infidèle par celle d'un coupable qui est conduit en jugement par sa partie adverse (IV, 1; V, 1; VII, 2; XII, 3), image dont Michée a fait plus tard la base de tout son livre. La marche générale de cette seconde partie a été indiquée plus d'une fois dans les pages qui précèdent; ce ne sont d'abord que censures et menaces, qui n'offrent aux regards que d'affreux malheurs sur le premier plan de l'avenir, mais peu à peu le second plan, qui est d'une éclatante beauté, s'éclaire à la lumière du passé et se dessine nettement à l'horizon lointain, et la gloire des derniers temps console abondamment des souffrances présentes et prochaines.

Osée est un prophète d'Ephraïm, mais il ne perd point de vue le royaume de Juda, et nous devons, en finissant, dire quelques mots sur les passages relatifs aux deux tribus qui étaient restées fidèles à la famille de David. Il y a une apparente contradiction entre la promesse faite à Juda I, 7, et les reproches et les menaces qui lui sont adressés dans tout le reste du livre (IV, 15; V, 5. 10. 12–15; VI, 4.11; VIII, 14; XI, 11; XII, 1. 3), et sa dispersion, que suppose nécessairement l'annonce de son retour dans sa patrie (I, 11), s'accorde peu avec la miséricorde dont il doit être l'objet à l'époque où Israël sera enlevé et détruit sans miséricorde (I, 6. 7). Je ne sais comment Osée

s'expliquait à lui-même cette contradiction, quand il tâchait « de découvrir pour quel temps et dans quelles circonstances s'accompliraient les choses que lui révélait l'Esprit de Dieu. » Mais nous qui venons après l'événement, nous savons que peu d'années après la ruine complète d'Ephraïm, Juda échappa, sous Ezéchias et par un miracle de Dieu, à la ruine imminente dont le menaçait Sennacherib, et que ce royaume survécut de plus de 130 ans à celui des dix tribus; toutefois, dès les temps d'Osée, il était rongé intérieurement par la même corruption qui avait amené la ruine de Samarie, et aux yeux de Dieu pour qui les temps ne sont pas, ces deux peuples frères étaient également coupables, et méritaient les mêmes reproches et les mêmes châtimens.

I.

LES FAITS SYMBOLIQUES.

Le mariage d'Osée avec Gomer (ch. I) et ses relations avec une femme adultère (ch. III), d'une part, ont fourni un ample texte aux déclamations des incrédules et à leurs moqueries, et, d'autre part, ont été interprétés de bien des manières différentes par les commentateurs croyans.

Ces deux faits sont symboliques; ils représentent à la fois les rapports de Jéhovah au peuple qu'il s'était choisi pour en faire une nation sainte et qu'il aimait de tout l'amour d'un époux pour son épouse, et l'infidélité de ce peuple qui adore les faux dieux et se passionne d'un amour adultère pour tout ce que son Dieu réprouve. Or, pour exprimer d'une manière extérieure et sensible ces relations, pour ainsi dire contre nature, entre un Dieu de sainteté et d'amour et un peuple tout souillé par le péché, il faut nécessairement sortir de l'ordre naturel et régulier, et comme

les liens du mariage sont, par leur intimité, les plus propres à reproduire aux yeux du monde, l'union de Dieu et de son église, il s'en suit que l'acte symbolique devra, en une manière quelconque, se trouver en conflit avec les lois morales qui régissent le mariage.

Mais à une première lecture, on dirait que Dieu n'ordonne à son prophète rien moins que d'épouser une courtisanne, qui continuera, pendant son mariage même, sa vie licencieuse. Un pareil ordre violerait ouvertement et directement toutes les lois divines et humaines, et serait en opposition complète avec tous nos sentimens de convenance et de délicatesse morale.

On a répondu que Gomer, en devenant la femme d'Osée, était par là même retirée du désordre. On aurait pu ajouter qu'une prostituée n'était pas de trop pour représenter le peuple d'Israël vivant dans l'idolâtrie et dans toute espèce de débordemens, et qu'un tel mariage n'est rien de plus extraordinaire que ce miracle journalier par lequel l'Esprit de Dieu, d'un Dieu dont le nom est trois fois saint, vient établir sa demeure dans l'âme pécheresse, qui se sent et qui est réellement digne d'une éternelle condamnation. Le Sauveur du monde n'a-t-il pas compté parmi les ancêtres de sa mère une Thamar, une Rahab? et n'a-t-il pas permis à une Madelaine d'arroser ses pieds de ses larmes et de les essuyer de ses cheveux, de les baiser et de les oindre d'huile? Serait-ce donc chose si monstrueuse qu'un de ces prophètes, par l'ordre de Dieu et dans un but spécial, eût pris pour épouse une femme de mauvaise vie, qui pouvait ainsi être arrachée à la mort éternelle? Et qui pourrait calculer l'impression d'étonnement et d'effroi qu'une telle alliance entre un homme bien connu par la pureté de ses mœurs, par sa piété, par sa mission divine, et une femme méprisée, aurait pu produire sur le peuple criminel qui en était témoin?

Toutefois, les interprètes ont reculé, et non sans raison, devant la supposition que Dieu ait donné un tel ordre à Osée, et nous verrons qu'en effet tel n'est pas le sens des paroles de Dieu. Mais le plus grand nombre des commentateurs, troublé par les attaques des incrédules, trompé par le premier sens que le texte présente à une lecture peu attentive, a eu recours à l'allégorie et n'a voulu voir dans ce récit qu'une parabole.

Cependant, il est évident que l'intention du prophète est de raconter un fait historique. Il reçoit des ordres de Dieu; il les exécute, il se marie, il devient père, Dieu lui dit les noms qu'il doit donner à ses enfans. Personne n'a mis en doute que le chapitre VIII d'Esaïe où il est question des enfans de ce prophète, ne dût être pris dans son sens naturel. Et l'on ne peut entendre allégoriquement le récit tout pareil d'Osée, sans ouvrir la porte à mille interprétations qui ne seraient pas plus arbitraires que celle-ci. D'ailleurs les prophètes ne parlaient-ils pas fréquemment au peuple par des actes symboliques, langage extraordinaire qui s'adresse à la fois aux sens et à l'âme, paraboles mises en action dont le sens caché ne se révélait qu'à ceux qui y prêtaient une sérieuse attention (Zach. VI, 9–15; Ez. IV, V; Jér. XIII, XXVII, XXXII, XLIII, 8–13; XVIII, etc.; I Rois, XXII, 11).

D'autres écrivains ne pouvant admettre, ni le sens allégorique, ni le sens historique, ont eu recours à la vision, et ont avancé que le prophète avait vu en esprit et dans une extase, se passer les faits qu'il rapporte. Mais les objections qui militent contre l'allégorie, subsistent également contre cette interprétation; rien n'indique que le récit doive être pris dans ce sens extraordinaire, et l'on ne saurait plus désormais à quels caractères reconnaître ce qui est vision et ce qui est histoire. D'ailleurs, une action qui serait condamnable dans la réalité, ne changerait pas de nature dans

l'extase, et si Osée avait fait un acte condamnable ou inconvenant en épousant une prostituée, la faute resterait la même quand bien même tout ne se serait passé qu'en esprit; car nous voyons saint Pierre, dans la vision rapportée Actes x, se refuser positivement à faire une chose qu'il croit un péché, et ne pas vouloir manger des viandes impures.

Osée nous raconte donc des faits réels et qui se sont passés dans le monde extérieur, au vu de chacun. Mais peut-on, sans faire violence au texte, ne pas admettre que le prophète a épousé, comme la lettre le dit, une femme de mauvaise vie? On le peut tellement, que si ce sens était le véritable, la correspondance entre Gomer et l'église juive en serait obscurcie et troublée, tandis que nous verrons tous les détails historiques et tous les discours des trois premiers chapitres, s'expliquer d'eux-mêmes et s'appuyer mutuellement, dès que l'on admet que Gomer était une païenne d'une vie honnête à l'époque de son mariage, et que c'est d'elle encore qu'il est question au chapitre troisième.

La principale difficulté réside dans ces mots : « *Prends » une femme de prostitutions* » (I, 2). Ils semblent en français et dans notre manière ordinaire de penser et de parler, ne pouvoir signifier autre chose que : « Epouse une femme » de mauvaise vie. » Mais les paroles qui suivent immédiatement : « *Parce que la terre se prostituera entièrement loin » de l'Eternel*, » ainsi que le langage constant des prophètes, nous prouvent assez que ce mot exprime bien moins la licence morale que la licence religieuse, le dérèglement des mœurs que l'abandon de l'Eternel et l'idolâtrie. L'ordre de Dieu peut donc être simplement d'épouser une païenne. Or, que tel en soit réellement le sens, c'est ce que prouvent les mots suivans : « *Et des enfans de prostitutions.* » Car les enfans auxquels il est fait ici allusion sont Jizréhel, Loruhama

et Loammi, que rien n'indique être nés d'une mère adultère, et qui bien au contraire représentent les fils légitimes de l'Eglise juive, qui sans doute sont châtiés pour un temps à cause de leurs fautes, mais à qui cependant appartiennent les promesses (II, 1. 25). « Prends dans cette terre d'idolâtrie une femme idolâtre, et les enfans que tu auras d'elle » seront idolâtres comme leur mère et comme les enfans de » leur siècle. »

Mais peut-être ces paroles de Dieu au prophète contiennent-elles un autre sens encore? Peut-être le mot de prostitution comprend-il ici, comme dans bien d'autres passages, la double notion d'idolâtrie et de mœurs déréglées? Ce que la jeune fille que devait épouser Osée n'était pas alors, elle pouvait le devenir plus tard par l'action corruptrice de ces cultes payens, où la licence des mœurs était la compagne obligée des fêtes. Par les mots énigmatiques de *femme de prostitutions*, Dieu donnait ainsi à entendre au prophète quelles seraient les tristes destinées de son mariage, et comment après quelques années de fidélité, sa femme succomberait aux séductions qui l'entouraient depuis son enfance.

Au commencement donc de son ministère (I, 2) et dans sa jeunesse, Osée reçut de son Dieu l'ordre de prendre pour femme, non une jeune fille craignant l'Eternel, telle qu'il y en avait certainement plusieurs encore en Israël, mais une jeune fille païenne de fait et de cœur; et en même temps Dieu lui demande le sacrifice de son bonheur terrestre, de sa paix et de sa joie domestique, que ruinera l'infidélité de sa femme. Il n'y a certainement dans cet ordre de Dieu rien qui puisse scandaliser des consciences bien autrement délicates que celles d'un Voltaire. Cependant, ce commandement a pour nous, modernes, quelque chose d'extraordinaire, parce que nous ne sommes plus accoutumés au langage par actes symboliques. Remarquons enfin que Dieu, en prévoyant le crime et en le faisant prédire,

ne contraint point à le commettre; si Gomer eût prêté l'oreille aux enseignemens d'Osée et à ses exhortations, elle lui serait restée fidèle et se serait convertie au vrai Dieu, et nous verrons combien il est probable qu'elle a terminé sa vie dans la repentance et la vraie foi.

Mais, nous objectera-t-on, la loi mosaïque interdisait tout mariage d'Israélite avec des infidèles (Ex. XXXIV, 15, 16, passage remarquable par le sens figuré des mots : *se prostituer après leurs dieux*; Deut. VII, 3. 4); et comment le même Dieu qui blâme dans sa parole Salomon d'avoir épousé des femmes idolâtres (I Rois XI), et dont les serviteurs Esdras et Néhémie font jurer à ceux de leurs frères qui avaient épousé des étrangères, de les renvoyer (Esdr. IX, X; Néh. XIII, 23-31), comment ce même Dieu peut-il ordonner à son prophète d'enfreindre la loi et d'épouser Gomer que nous disons avoir été une païenne. — Nous pourrions répondre que celui qui a fait la loi peut en dispenser qui il lui plaît. Mais cette réponse semblerait sans doute insuffisante; nous rappellerons donc, non pas tant les exemples de Ruth la Moabite qui épouse Booz, et de la fille de Pharaon qui devient la femme de Salomon (Ps. XLV), que celui de Samson qui agissait *de la part de l'Eternel* en prenant pour femme une païenne, malgré l'opposition de ses parens (Juges XIV, 4). La défense faite aux Hébreux de s'allier avec les idolâtres était une loi transitoire qui devait cesser au temps où les Gentils entreraient dans l'alliance, et elle ne s'appliquait pas aux cas où l'étranger abjurait son idolâtrie et devenait serviteur de Jéhovah, ainsi que l'a fait Gomer, selon toutes les probabilités, vers la fin de sa carrière terrestre.

—

La femme que prit Osée, est indiquée par son nom, ainsi que son père, ce que l'écrivain n'aurait pas fait si elle

eût été une femme de mauvaise vie. Elle s'appelait *Gomer*, qui veut dire *achevé*, *ruiné*, et le nom de son père est Diblajim, c'est-à-dire, à ce que l'on croit, *gâteau de figues*. Le peuple s'est corrompu dans sa prospérité et son bien-être temporel; maintenant c'est fait de lui, sa ruine est arrivée; toutefois il a en Jéhovah un *aide*, un *sauveur* (Osée), mais il lui est infidèle.

Le premier enfant d'Osée fut un fils qu'il nomma, selon l'ordre de Dieu, Jizréhel. Ce nom, qui signifie *Dieu disperse* (ou *sème*), était par le son presque identique, et par le sens entièrement opposé à Israël, *le combattant victorieux de Dieu*, et c'était en outre le nom de la résidence d'été des rois d'Ephraïm, de cette ville de Jizréhel, qui est souvent mentionnée dans l'histoire d'Elie, d'Achab et de Jéhu, et qui doit avoir été fréquemment souillée par des crimes et des actes de cruauté sous les rois de la maison de Jéhu. « Appelle son nom Jizréhel, dit Jéhova à Osée, car encore un » peu de temps et je vengerai sur la maison de Jéhu le sang » versé à Jizréhel, et je mettrai fin au royaume de la mai» son d'Israël; et il arrivera qu'en ce jour-là je briserai » l'arc d'Israël dans la vallée de Jizréhel. » Ces menaces, dans lesquelles les noms de Jizréhel et d'Israël sont répétés avec l'intention évidente de les opposer l'un à l'autre, concernent, d'abord, la maison de Jéhu; et, en effet, à la mort de Jéroboam, les dix tribus furent pendant onze ans en proie à une anarchie, après laquelle Zacharie, le fils du dernier roi, ne monta sur le trône que pour en être précipité au bout de six mois. Ces menaces regardent ensuite le royaume d'Ephraïm qui, à dater de la mort de Jéroboam II, tomba dans une décadence de plus en plus rapide, et fut détruit enfin par Salmanasar. Cette prophétie indique en outre qu'Ephraïm sera vaincu et détruit dans les plaines de Jizréhel, soit qu'elle fasse allusion à une grande bataille dont l'histoire ne nous a pas gardé le souvenir, soit que

cette plaine ne soit nommée qu'à cause des nombreux combats qui s'y sont livrés. ([1]) Elle reparaît dans l'Apocalypse sous le nom *d'Armageddon*, ou *Montagne de Meguiddo* (XVI, 16).

Mais Israël peut être vaincu par ses ennemis et dispersé par toute la terre, qu'encore restera-t-il, selon les anciennes promesses, l'objet de la miséricorde et de la compassion de l'Eternel. Ainsi pensaient sans doute plusieurs des Ephraïmites, en entendant Osée leur expliquer les motifs pour lesquels il avait nommé son fils aîné Jizréhel. Cependant, Gomer donne au prophète un second enfant, une fille, symbole de faiblesse, et que Dieu lui-même nomme Loruhama, *non aimée, pour qui Dieu n'a point de miséricorde*. « Car, dit l'Eternel, je ne ferai plus désormais miséricorde » à la maison d'Israël, mais je l'enlèverai et la transporte» rai entièrement. » Et la dispersion des Juifs des dix tribus prouve assez que Dieu ne s'irrite pas en vain et que sa parole, en mal comme en bien, ne retourne pas à lui sans effet. Mais tandis que la première menace (I, 4–5) n'est tempérée par aucune promesse, la seconde qui est plus terrible, est suivie d'une grande consolation. Toutefois, cette grace ne fait que rendre plus amer encore pour les Ephraïmites impénitens, le châtiment qui leur est annoncé, car elle concerne leur ennemi, leur rival, Juda, et Juda seul. «Mais à la maison de Juda je ferai miséricorde, et je les »délivrerai par l'Eternel leur Dieu, et je ne les délivrerai »point par l'arc, ni par l'épée, ni par les combats, par les »chevaux ni par les cavaliers.» Ces paroles annoncent la délivrance de Juda et une délivrance qui se fera *par Jéhova* d'une manière paisible et extraordinaire, sans le concours de l'homme, *sans armées*, une délivrance semblable à celle des Hébreux captifs en Egypte. (Comparez les dernières et sublimes paroles qu'a prononcées Moïse, Deuter. XXXIII,

([1]) Voyez Braëm, description de la Terre-Sainte, p. 37.

26-29, et qu'Osée paraît avoir eues en vue). Nous avons déjà dit que cette prophétie s'est accomplie, peu après la ruine de Samarie, sous Ezéchias, lorsque l'ange exterminateur détruisit en une nuit devant Jérusalem l'armée de Sennachérib. C'est à ce fait qu'elle se rapporte directement et en première ligne; mais elle est tout aussi vraie des Juifs captifs à Babylone, auxquels les rois de Perse accordèrent librement la permission de retourner dans leur patrie et qui étaient presque tous des deux tribus de Juda et de Benjamin. Cette même prophétie s'est accomplie dans un sens spirituel par le salut que Jésus-Christ, qui est *l'Eternel leur Dieu*, apporta à ces mêmes Juifs. Et elle s'accomplira à la fois spirituellement et temporellement lors du retour des Juifs convertis dans la terre de la promesse.

Cependant il restait encore un espoir pour ceux d'entre les Ephraïmites qui prêtaient une oreille attentive aux discours d'Osée : « Dieu nous dispersera, Dieu n'aura plus compassion de nous; mais après tout nous sommes son peuple, et de quelque courroux qu'un père soit enflammé contre son fils, encore celui-ci reste-t-il son enfant. » Or, Gomer mit au monde un troisième enfant, et Dieu le nomma Loammi, *non mon peuple*. — Il n'y a donc, semble-t-il, plus aucun espoir de pardon pour Ephraïm. Mais par une subite et remarquable péripétie, à la sentence foudroyante de condamnation : « Vous n'êtes plus mon peuple et je ne serai plus à vous, » succéde de magnifiques promesses qui s'adressent non plus à Juda seul, mais à Juda et Israël, et qui annoncent que la dispersion (Jizréhel) cessera, que Dieu fera de nouveau miséricorde (Ruhama), et que Ephraïm redeviendra le peuple de Dieu (Ammi). Cette prophétie (I, 10. 11; II, 1) est toute messianique. Elle contient plusieurs points très importans : 1° le nombre immense et incalculable des enfans d'Israël à une époque postérieure aux châtimens dénoncés dans les versets 4, 5, 6,

9. Osée s'appuie ici sur la promesse faite à Abraham, qu'il rappelle en propres termes : *Ta postérité sera comme le sable de la mer* (Gen. XXII, 16. 17 ; XXXII, 13), et qui a reçu un premier accomplissement spirituel dans l'innombrable postérité que l'église chrétienne a donnée et donne chaque jour encore au père des croyans ; 2° le retour d'Israël *dans le pays* qui n'appartient qu'à lui, *dans cette même contrée* où le prophète lui reproche ses crimes et lui annonce les châtimens et la dispersion qui l'attendent (Rom. IX, 26) ; 3° sa conversion à Dieu, et sa transformation en un peuple *d'enfans du Dieu fort et vivant*, or, pour naître de Dieu et devenir son enfant, il faut avoir reçu d'un Sauveur le pardon et la réconciliation, et posséder l'Esprit saint qui régénère ; 4° la fusion de Juda et d'Ephraïm en un seul peuple, laquelle a été préfigurée vaguement et imparfaitement, lors du retour de Babylone, par la réunion d'un petit nombre d'Hébreux des dix tribus à ceux de Juda et de Benjamin ; qui a été opérée dans un sens restreint par la conversion de Juifs des dix tribus qui ont cru au Sauveur et qui sont devenus membres d'un seul et même corps ; et qui s'achèvera à la fin des temps lors du retour du peuple hébreu en Judée ; 5° et enfin, la soumission de toutes les tribus à un seul et même chef, le Messie, dont Esdras, Néhémie, Zorobabel n'ont été que de très imparfaites figures. Le temps où toutes ces promesses recevront leur entier et complet accomplissement, est nommé *le jour de Jizréhel*. Le premier jour de Jizréhel est un jour sinistre de ruine et de *dispersion* ; le second, au contraire, sera celui où Dieu *sèmera* sa semence incorruptible (1 Pierre I, 23) dans les cœurs des Hébreux, et où Israël racheté fleurira et portera des fruits comme un champ ensemencé par Dieu. La plaine de Jizréhel est aussi remarquable par sa fertilité que par les batailles dont elle a été le théâtre.

Ici se termine la première section du livre d'Osée. Elle comprend en quelques lignes toutes les menaces et toutes les promesses qui concernaient la génération d'alors et les générations les plus reculées. Elle présente une gradation parfaite des moindres châtimens aux plus terribles, et d'une condamnation sans perspective de pardon (4–5), à des promesses qui absorbent la condamnation (10. 11; II, 1). Et enfin elle reprend les noms sinistres des trois enfans d'Osée pour les convertir en autant de noms de pardon et d'espérance.

—

Cependant Gomer, jusqu'alors fidèle à son mari, se laissa bientôt entraîner par le torrent, et Osée ne put la retenir dans la droite voie. Ce que Dieu avait dit d'elle lors de son mariage, se réalisa; elle se livra sans frein à ses passions, elle abandonna le prophète, dont la seule vue devait être pour elle un continuel reproche. Les Ephraïmites qui savaient par quels motifs Osée avait épousé Gomer, et se souvenaient que cette femme était un type d'Israël, lurent alors dans sa vie scandaleuse leur propre histoire; et leur conscience les accusait intérieurement, quand le prophète leur dit : « Plaidez avec votre mère, elle n'est plus ma femme et je ne suis plus son mari. »

Le chapitre II, 2–23, est l'explication des énigmatiques paroles du précédent. Quels sont les crimes qui attirent sur les Hébreux de tels châtimens? En quoi consisteront les maux qui doivent les frapper? Comment concilier les promesses et les menaces, et par quels chaînons inconnus les malédictions tiennent-elles aux bénédictions? Quels sont enfin les temps de paix et de gloire que le prophète annonce? Voilà les questions auxquelles il est répondu dans ce chapitre.

Mais auparavant Osée fait entendre un cri d'alarme, un appel à la repentance (2, 3, 4). Il s'adresse aux membres sains de la nation malade : « S'il est encore parmi ce peuple idolâtre quelques vrais Israélites, de quelque tribu qu'ils soient, et quelle que soit leur position sociale, qu'ils élèvent la voix et mettent sous les yeux de leur église ses égaremens et ses souillures ! *qu'ils plaident* contre elle, et qu'ils fassent tous leurs efforts pour la retirer de ses péchés, pour la sauver de la ruine qui la menace, et pour mettre leur propre âme à l'abri des châtimens qui frapperont avec elle *ses enfans* coupables. » Ces paroles d'Osée sont fort remarquables : elles indiquent quels sont, dans les temps de décadence de l'église, les devoirs de tous les vrais serviteurs de Dieu, elles les appellent tous à dévoiler les fautes de leur mère sans autre mission spéciale que l'ardeur de leur zèle et la pureté de leur foi. C'est là ce qu'ont fait nos réformateurs, et l'église romaine qui a méprisé leurs plaidoyers contre elle, sera frappée d'une ruine semblable à celle qu'Osée annonçait à l'église juive.

Après cet appel à la repentance, Osée expose avec sa brièveté ordinaire, en trois versets (5, 6, 7) : 1° le crime d'Israël ; il se prostitue, il adore les faux dieux auxquels il attribue les biens qu'il reçoit de Dieu (8), et il place sa confiance dans les peuples païens qui sont *ceux qu'il aime* ; il recherche leur alliance, et par le commerce ils lui font part de leurs richesses (12), tandis que l'église de Dieu ne doit pas s'enrichir des biens de la terre et des présens du monde ; — 2° le châtiment d'Israël ; il sera mis à l'étroit (Job III, 23), et serré de si près qu'il ne pourra pour ainsi dire remuer dans sa prison ni en sortir ; — 3° les heureux effets de ce châtiment, qui le convaincra qu'il n'y a pas de salut auprès des faux dieux ni des peuples païens, et qui lui inspirera une sincère repentance et un véritable désir de retourner vers l'Eternel, *son premier mari*. Cette con-

version par la souffrance est précisément l'anneau qui unit les menaces et les promesses du premier chapitre.—Notez tout ce qu'a de solennel le *parce que* du verset 5, et le *c'est pourquoi* du verset 6, avec le changement du discours indirect au direct, *je barrerai ton chemin*.—Ezéchiel, dans le chapitre XVI, a repris et développé les images des versets 3, 5, 7.

Osée vient d'exposer toute sa pensée; il va la développer, et il reprend les divers points qu'il a indiqués aux versets 5, 6, 7, pour les traiter avec détail et dans le même ordre du verset 8 à la fin du chapitre.

« L'Eternel comblait les Hébreux de ses biens, et abusant des grâces de Dieu, ils les tournaient en dissolution, oubliaient qui les leur donnait, et faisaient réellement et spirituellement, de *l'or et de l'argent* dont Dieu les enrichissait, *des idoles*. C'est pourquoi il les dépouillera complétement, *il leur ôtera* ces richesses qui *couvrent leur honte* en prêtant au vice un faux éclat de grandeur, il les jettera dans cette pauvreté qui rend le péché *hideux* aux yeux de tous, il *découvrira leur ignominie devant* leurs alliés, dont aucun ne les *sauvera* de la destruction (ruine du royaume de Samarie par Salmanasar). Leur *culte* cessera avec toutes leurs joies (dispersion des dix tribus par toute la terre, laquelle dure encore; captivité pour Juda). Leurs *vignes* et leurs *jardins* seront changés en *forêts* où demeureront les *bêtes sauvages* (par exemple, les lions qui dévoraient les colons étrangers dans la Samarie soumise aux Assyriens, 2 Rois XVII, 25). Ainsi seront *punis les longs jours des Bahalins*, de ce culte idolâtre qui a commencé peu après la mort de Josué (Juges II, 8–13), qui s'est perpétué à travers toute l'époque des Juges (III, 7; VI, 25; VIII, 33), jusques au temps de Samuel (1 Sam. VII, 4), qui n'avait sans doute pas cessé entièrement sous David et Salomon, et qui éclata avec plus de force que jamais sous Achab (1 Rois XVI, 31; XVIII, 18).

La punition sera proportionnée à la longueur de ces jours d'idolâtrie et de débauche, où Elle faisait *fumer l'encens* devant les idôles et *parée de ses joyaux s'en allait après ceux qu'elle aimait*.... *et m'oubliait !* dit l'Eternel. »

Tels sont les crimes, tels seront les châtimens, et voici les promesses.

La femme infidèle a été chassée dans ce désert dont Dieu l'avait menacée (II, 3). Et ici le prophète fait un admirable usage de l'histoire des Hébreux sous Moïse. Il représente l'Eternel, non point comme chassant dans sa colère les Israélites criminels hors de leur patrie et de la terre promise, mais comme les *attirant* par la persuasion loin d'une contrée qui est leur Egypte spirituelle, leur maison de servitude morale, et les *menant dans un désert,* l'Assyrie, le monde païen, qui sera pour eux un lieu de délivrance et de salut, et où *il leur parlera selon leur cœur* repentant et contrit (Esaïe XL, 12). *De là*, il leur *rendra leurs vignes*, leur patrie, ainsi que du désert de Sinaï, il a donné à leurs ancêtres ce même pays de Canaan; et le temps du *trouble*, c'est-à-dire de l'esclavage et de la repentance, sera précisément celui où leurs cœurs réconciliés avec Dieu comprendront qu'il y a encore un repos pour eux dans ce monde et un repos bien plus doux encore dans le monde à venir. *La vallée de Hacor* ou du trouble, par laquelle les Hébreux sous Josué montèrent des plaines arides du Jourdain et de Jérico sur les belles et fertiles montagnes de la terre promise, et qui était aussi célèbre en Israël par la faute et le châtiment de Hacan (Josué VII), et par la victoire décisive qui suivit (Ibid. VII) que par sa grande fertilité (Esaïe LXV, 10), deviendra *la porte de l'espérance,* le chemin vers l'avenir de paix et de sainteté qui est réservé à Israël renouvelé. Alors les Hébreux *chanteront*, en chœurs qui se répondent l'un à l'autre, des chants de salut et de victoire

pareils à ce cantique de Moïse ([1]) que le peuple *au temps de sa jeunesse* chanta sur les bords de la mer Rouge (Exode xv; Esaïe xii; Apoc. xv, 3). *En ce jour-là* (que préfigurent confusément les temps d'Esdras et de Néhémie et ceux des Maccabées, et qui est dans son sens spirituel l'époque de la venue de Jésus-Christ, et dans son sens plein et complet celle du rétablissement futur des Hébreux dans la Judée), en ce jour là, l'église reconnaîtra pour son *époux l'Eternel,* qu'elle abandonnait aux temps d'Osée comme s'il eût été un faux Dieu et *Bahal* l'Eternel. L'attachement du peuple à Jéhova (Mich. v, 13; Zach. xiii, 2; Exode xxiii, 13) sera tel que loin d'être continuellement tenté de se détourner de lui, on n'entendra plus même prononcer *les noms des Bahalins* (vrai des Maccabées, de l'église chrétienne, des derniers temps). Et lorsque l'Esprit de Dieu aura épanché dans les cœurs des vrais Israélites un tel amour pour Dieu et une telle obéissance à sa loi, ce rétablissement de l'ordre au dedans de l'homme sera accompagné et suivi d'une merveilleuse révolution dans la nature (selon les pressentimens de Job v, 23, et selon la prophétie de Moïse, Levit. xxvi, 3 et suivans, qu'Esaïe et la plupart des prophètes ont reprise et développée avec Osée, et qui reparaît sous un jour plus brillant et mystérieux encore dans l'épître aux Romains viii, 19 et suivans). Dieu *traitera alliance avec les bêtes féroces des champs, avec les oiseaux des cieux,* les sauterelles et les insectes destructeurs, *avec les reptiles de la terre.* En même temps la paix régnera parmi les hommes dans la terre sainte et les contrées voisines, et les fidèles *reposeront en sûreté* sans avoir de guerre ni d'invasions à redouter (Michée iv, 10, 11). Toute inimitié, tout combat cessera et dans le cœur de l'homme et dans le monde physique et dans la société; le mal sera vaincu dans toutes ces sphères,

([1]) Olshausen. De l'interprétation biblique, p. 41.

qui sont au point de vue biblique intimément unies les unes aux autres, et ne forment qu'un seul tout. Toutes choses seront faites nouvelles, il ne sera plus fait mention des fautes passées de l'épouse de Dieu et de son ancienne alliance. Régénérée, faite une autre créature, elle deviendra la fiancée de l'Eternel par une alliance toute nouvelle; *l'Eternel l'épousera pour toujours*, et il lui apportera en présens de noces, *la justice et le droit, la grâce et la miséricorde;* ou, selon le langage de saint Jean, la vérité et la grâce (Jean I, 14); *il l'aimera d'un amour inaltérable*, et le but de cette alliance sera : *La connaissance* de l'Eternel, sa communication à l'âme fidèle. »

Osée achève sa prédiction messianique par un tableau (21-23) qui surpasse certainement en beauté littéraire tout ce que les poètes profanes pourraient opposer de semblable. Le prophète efface en quelque sorte toutes les menaces qu'il vient de prononcer et contre son peuple et contre la terre elle-même, et peint à nos yeux comme un fleuve de bénédictions qui découle de Dieu et s'abaisse par les cieux et la nature terrestre vers Israël, mais qui ne descend de degrés en degrés qu'aux successives et bienveillantes intercessions des créatures les unes pour les autres. « *Alors j'exaucerai, dit l'Eternel*, alors sera le temps de l'exaucement (Es. LVIII, 9). Et *les cieux* m'imploreront en faveur de la terre et *je les exaucerai*, et *la terre* implorera les cieux en faveur du froment, du vin et de l'huile, et *les cieux l'exauceront*. Et *le froment, et le vin et l'huile* imploreront la terre en faveur de Jizréhel, et *la terre les exaucera*. Et *Jizréhel*, qui est le terme où viennent aboutir ces bénédictions, implorera le froment, le vin et l'huile, *qui l'exauceront. Et je sèmerai cette divine semence* (Jizréhel) *sur la terre, et j'aimerai celle qui n'est point aimée* (Loruhama), *et je dirai à celui qui n'était pas mon peuple* (Loammi) : *Mon*

peuple, et il me dira : Mon Dieu. » Ainsi l'amour de Dieu pour l'homme retournera enfin de l'homme à Dieu.

Gomer se livrait loin d'Osée à tous les plaisirs qui peuvent se trouver loin de Dieu, quand elle vit arriver dans la maison de son amant, le prophète qui annonce son intention de la reprendre chez lui. Il l'achète comme une esclave, au prix de 30 sicles, dont 15 en argent et 15 en orge. Il la prend dans sa maison et lui dit : « *Pendant une longue suite de jours tu demeureras chez moi*, car tu es ma femme (Deut. XXI, 13), *tu ne t'abandonneras plus et tu ne seras à aucun homme, et moi aussi je n'aurai aucun commerce avec toi*, tu n'auras ni amant ni mari. » [1]

[1] Au moment de livrer ces pages à l'impression, nous trouvons dans l'ouvrage allemand d'Hoffmann (La prophétie et son accomplissement dans l'ancien et dans le nouveau Testament, 1841), une explication des trois premiers chapitres d'Osée, conforme à la nôtre. Hoffmann pense aussi que la femme dont il est fait mention au chap. III, est la même que Gomer. Il traduit le premier verset ainsi : « Va et aime de nouveau » comme ta femme celle qui était aimée de son mari et qui » était adultère. » — Il ajoute que, d'après II Rois VII, 1, on peut admettre que dans les tems ordinaires l'épha d'orge valait un sicle, et que le prix de 15 sicles et de 15 éphas d'orge équivaut à 30 sicles ou à 30 éphas d'orge; que d'après Exode XVI, 16. 36, un homer ou la dixième partie d'un épha était la nourriture d'un jour pour un homme, et que l'orge était l'aliment des pauvres; qu'ainsi Gomer était tombée dans une telle pauvreté, qu'elle consent à abandonner sa mauvaise vie pour avoir du pain d'orge pendant 300 jours. Mais ces 300 jours ont probablement un sens figuré; les semaines saintes depuis le premier jour du mois Abib jusqu'à la Pentecôte, comprenaient 65 jours, qui, additionnés aux 300, forment une année so-

Quels étaient les motifs de cette singulière conduite d'Osée? Il avait reçu l'ordre de Dieu d'agir ainsi, et il devait obéir; mais cet ordre répondait aux secrètes pensées de son cœur. Osée pouvait-il avoir effacé de son souvenir sa jeune femme, et ne pas la suivre de ses prières au sein même de ses égaremens? Il l'aimait encore au fond de son cœur, quand Dieu lui commanda de *l'aimer de nouveau*, et cet ordre signifiait plutôt : « Déclare aux yeux de tous, fais éclater par un acte manifeste l'affection sainte et pleine de tristesse que tu as gardée pour ta femme infidèle. » Mais le véritable amour veut la vraie félicité de la personne qui en est l'objet : Osée cherche comment il pourra ramener au bien la malheureuse Gomer, et Dieu lui en révèle les moyens. Elle rentrera dans la maison de son mari, elle y sera soumise à l'action salutaire de la foi et de la piété; mais elle sera privée de toute espèce de joies, afin que dans son isolement et sa tristesse elle rentre en elle-même et se tourne enfin vers le vrai Dieu. Or, nous ne mettons pas en doute que Gomer n'ait achevé ses jours en digne femme d'un prophète, le type semble l'exiger.

Le type, disons-nous; car la vie entière de Gomer et la conduite du prophète à son égard depuis leur mariage jusques à leur mort devaient être symboliques. L'Eternel semblait oublier son épouse adultère et la laisser vivre au

laire; et l'Eternel semble dire par Osée à son peuple : « Pendant 300 jours je me tiendrai loin de vous et vous abandonnerai à votre affliction et à vos souffrances, mais après cela viendront les semaines saintes qui commencent l'année nouvelle et avec lesquelles recommenceront aussi les temps de bénédictions, de sainteté et de paix. » C'est au commencement de l'année qu'Israël est sorti d'Egypte; c'est au commencement de l'année qu'il est entré dans Canaan. — Nous avons emprunté plus haut à Hoffmann l'explication des noms de Gomer et de son père.

gré de ses passions. Mais il n'en était rien; tandis qu'elle adorait les faux dieux et leur offrait *ces gâteaux de raisin* qui étaient en grand usage dans les cultes païens et surtout en Phénicie (Jér. VII, 18), Jéhova l'aimait encore de cet amour dont Osée aimait sa femme adultère, et qui lui inspirait un ardent désir de la sauver de la mort. Un temps viendra donc où Jéhova reprendra sous sa discipline les Israélites qui, pour leur perdition, sont maintenant libres de tout joug : «*Pendant une longue suite de jours, ils n'auront ni rois, ni grands, ni culte* du vrai Dieu, ni culte des *idoles* ou des colonnes (2 Rois III, 2; X, 26. 27), ni l'*éphod* du souverain sacrificateur, ni les *théraphins* des prêtres païens.» Ils seront comme Gomer dans la maison d'Osée, sans joies permises et sans joies illicites, ils seront privés de la communion spirituelle de l'Eternel et des fêtes sensuelles de Bahal, ils n'auront plus aucun moyen de connaître la volonté de Dieu et l'avenir, ni par l'éphod d'Aaron (1 Sam. XXIII, 9. 10), ni par les théraphins (2 Rois XXXII, 24; Ezéch. XXI, 26; Zach. X, 2), statues fatidiques de diverses grandeurs (Gen. XXI, 34, et 1 Sam. XIX, 13), qui étaient censées rendre des oracles et répondre aux questions qu'on leur adressait touchant l'avenir (Jér. II, 27; Hab. II, 19; Es. XL, 20; XLIV, 13).

Nous plaçons les faits racontés au chap. III, vers la fin du règne de Jéroboam II, et nous voyons dans l'interrègne qui suivit sa mort, un premier et partiel accomplissement de la prophétie que nous venons d'expliquer. Alors, en effet, Ephraïm se trouva *sans roi,* et une telle anarchie qui était un fait inouï en Israël depuis Saül, et qui fut accompagnée de désordres de tout genre (IV), dut être considérée comme un gage de l'entière réalisation des menaces du prophète.

Ces menaces s'accomplirent d'une manière plus frappante pendant la captivité d'Assyrie et de Babylone; alors il n'y

eut ni *roi* ni *culte*. Cependant des prophètes consolaient encore les exilés et leur montraient dans un avenir prochain des temps meilleurs.

La prophétie ne s'est réalisée en plein que par la dispersion des Juifs dans toutes les contrées de la terre, et par l'état politique et moral où ils sont depuis nombre de siècles. Ils habitent bien réellement *dans le désert* (II, 3. 14) ; partout ils ont perdu et leur existence politique et nationale, et leur culte ; ils n'adorent point Jéhova, puisque Jéhova c'est Jésus-Christ, qu'ils rejètent ; mais ils n'adorent pas non plus de faux dieux ; ils sont comme une femme qui n'a ni mari ni amant. Bien plus, sans être esclaves, ils sont partout traités en esclaves, soumis à des gouvernemens étrangers, humiliés par les lois, opprimés par les hommes. Et cependant leur nation subsiste toujours, intacte, vivace, et attendant depuis plus de 18 et de 27 siècles ce que Dieu fera d'elle, telle que Gomer prisonnière dans la maison de son mari et comptant les longs jours de sa réclusion. Quel saisissant tableau de l'état actuel des Juifs dans ces quelques mots prononcés il y a 2600 ans : « Sans roi et sans grands, » sans sacrifices et sans idoles, sans éphod et sans théra- » phins ! »

Cependant Gomer ne restera pas jusques à sa mort captive chez son mari, Israël qui ne doit pas se fondre dans les peuples au milieu desquels il demeure, ne restera pas non plus dans sa servitude présente. Son séjour dans le désert, nous le savons, est un temps de repentance, le temps d'une longue et insensible purification (II, 14-17). « Après » cela les enfans d'Israël se convertiront et rechercheront » l'Eternel leur Dieu, et ils révéreront l'Eternel et sa bonté » vers la fin des jours. » Cette prophétie reproduit et complète en un point capital les prophéties semblables de I, 10. 11, II, 1, et de II, 7 et 14-23 ; elle dit que le *chef* unique que se donneront les douze tribus réunies sera *David*, celui

dont David était à la fois le type et l'ancêtre (Jér. XXX, 9; Ez. XXXIV, 23; XXXVII, 24). Ajoutons que, comme les Ephraïmites auxquels Osée prophétisait, s'étaient soustraits à la domination de la maison de David, il y avait dans cette prédiction l'indirecte condamnation de leur révolte politique et un appel à reconnaître leur faute et à quitter le culte des veaux d'or pour celui du temple de Jérusalem.

II.

LES PROPHÉTIES.

1. *L'interrègne.*

Jéroboam II est mort et il n'a point de successeurs; le royaume est livré à une complète anarchie; toutes les passions criminelles se déchaînent; tous les crimes souillent le pays; l'idolâtrie païenne règne en plein. Cependant Juda, soumis à Hozias, était fidèle à Jéhova, mais le roi comme le peuple penchait vers la rébellion.

La prophétie contenue dans le ch. IV, est le premier et partiel accomplissement de celle de III, 4: Ephraïm est sans roi.

Dieu avait dit aux Ephraïmites croyans de plaider contre leur peuple adultère (II, 2). Ici c'est lui-même qui intente *le procès aux habitans de cette terre* sainte dont la possession avait été accordée à la foi et garantie à la fidélité et à la sainteté, et où l'on cherche en vain *la vérité*, *l'amour et la connaissance de Dieu*. — IV, 1.

« Parjure, mensonge, meurtre, vol, adultère, tous les crimes débordent, le sang versé par l'assassin touche le sang. Aussi la terre de Jéhova sera-t-elle dans le deuil, et tous les habitans dans la langueur, jusques aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux; les poissons même

périront dans les lacs » (Soph. I, 2. 3). Tant est intime la connexion entre la nature et l'homme! et la stérilité actuelle de la Palestine atteste que les menaces de Dieu ne sont pas de vains mots. — IV, 2. 3.

« Et au milieu de cette corruption générale, qui doit plus tard envahir Juda (Jér. VII, 9), *il n'est personne qui plaide* la cause de Dieu, *personne qui reprenne* le peuple et lui reproche ses péchés. S'il se trouve quelques *prêtres* pieux qui tentent de le faire, *ton peuple*, dit l'Eternel à Osée, ne s'humilie point à leur voix, il veut les réduire au silence (Amos V, 10. 13; Es. XXX, 10. 11), il leur résiste en face et *conteste* avec eux; rébellion criminelle qui, d'après la loi, mérite la peine de mort (Deut. XVII, 12), et rappelle la révolte de Coré et de Dathan (Nomb. XVI; Ps. CVI, 16. 17). » — IV, 4.

« Aussi, continue l'Eternel, qui s'adresse maintenant au coupable lui-même, *tu vas* trébucher et *tomber* (V, 5; XIV, 1), ô Ephraïm, *en plein jour*; au milieu de ta course tu vas être emmené en captivité. *Et le prophète*, impuissant contre de tels désordres, *tombera avec toi dans la nuit* de l'exil, défaillera et n'élèvera plus la voix. *Et je réduirai au silence ta mère* (II, 2) toujours rebelle, *je détruirai ta nation*. Et pourquoi la détruirai-je? Parce qu'*elle est sans connaissance de Dieu. Tu as méprisé la connaissance et je te mépriserai*, te rejèterai, *tu ne seras plus sacrificateur*; aux temps du Messie, d'autres que toi formeront la race sacerdotale (I Pierre, II, 9). Mais tu ne t'arrêteras pas à ce degré du crime; tu en viendras jusques à *oublier* entièrement *la loi de ton Dieu*, et alors, *j'oublierai moi aussi tes enfans*, qui non seulement n'entreront pas dans l'alliance nouvelle, mais qui, disséminés parmi les peuples idolâtres, se perdront en quelque sorte au milieu d'eux et se souviendront à peine qu'ils sont descendus d'ancêtres hébreux. — Je les bénis en *les multipliant*, en leur donnant de nombreuses

familles et en faisant d'eux un grand peuple ; mais *plus ils se multiplient, plus ils pèchent contre moi, et aussi je changerai leur gloire en ignominie.* » — IV, 5–7.

« *On se nourrit des péchés de mon peuple* : les prêtres, loin de chercher à les réprimer, en font leur profit par les sacrifices pour le péché que mange le sacrificateur (Levit. VI, 17. 25–30), *ils ne désirent que de voir les crimes* se multiplier toujours plus. Ils ne valent pas mieux que le *peuple*, et aussi partageront-ils sa *punition* (Es. XXIV, 2). *Ils mangeront* la chair des victimes *et ne seront pas rassasiés* (Levit, XXVI, 6 ; Michée VI, 14 ; Aggée I, 6). *Ils se prostitueront et ils ne multiplieront point. Car ils ont abandonné* le culte de *l'Eternel,* eux qui devaient y ramener le peuple. » — IV, 8–10.

« *L'idolâtrie* et les *dérèglemens* qui l'accompagnent *rendent insensé. Le peuple* dans son aveuglement *interroge* sur l'avenir *des morceaux de bois* (théraphins), *et des bâtons* (des verges, des flèches, tombant d'un certain côté et d'une certaine manière ; la rabdomantie ; Ez. XXI, 26) ! *L'Esprit de fornication le fait errer* (Zach. XIII, 2 ; Es. XIX, 14 ; 1 Rois XXII, 23 ; Nomb. V, 14). Les sacrifices païens *sur les sommets des montagnes, à l'ombre* fraîche des grands *arbres* leur plaisent mieux que mon culte austère (Deut. XVI, 21 ; XII, 2 etc.). Mais tandis qu'*ils se retirent à l'écart avec les prêtresses des idoles, leurs filles et leurs jeunes épouses* laissées sans surveillance et séduites par de tels exemples, s'abandonnent au crime ; ils s'irritent contre elles et ils voudraient les châtier ; mais *je ne les punirai point*, car elles ne sont point les vrais coupables. *Ce peuple insensé se précipite dans la ruine.* » — IV, 11–14.

« Si *Israël* se perd ainsi par ses péchés, que du moins *Juda* ne suive pas son exemple, comme il l'avait fait précèdemment sous Joram (2 Rois VIII, 18), et comme il le fera bientôt sous Achaz (id. XVI, 3). Qu'il ne franchisse pas

ses frontières pour *aller à Guilgal* (Osée IX, 15; XIII, 12; Amos IV, 4; V, 5) et pour *monter à* Bethel, à cette *maison de Dieu* transformée en une *maison de vanité (Bethaven)*; et s'il ne croit plus au vrai Dieu, qu'il se garde de *jurer* en hypocrite *par le Dieu vivant*, comme le fait Ephraïm (Es. XLVIII, 1; Ez. XX, 39; Amos VIII, 14; Soph. I, 5; etc). Qu'il fasse attention au châtiment *d'Israël*, *genisse rebelle*, impatiente de tout joug, se refusant à tout service (Deut. XXXII, 15), que *l'Eternel va mener paître* (ironiquement) en lui laissant toute liberté, loin de son étable, dans l'immense *désert* (II, 14), où elle sera exposée sans défense, *comme* le plus faible *agneau*, à la dent des bêtes sauvages. *Ephraïm s'est associé* par une intime et indissoluble alliance *aux faux dieux*; ô Juda, *abandonne-le* à son sort et n'aie rien de commun avec lui; il est incorrigible. Il ne quitte les festins que pour se livrer sans frein à de criminelles voluptés; *ses grands (ses boucliers*, Ps. XLVII, 10) sont les premiers à *rechercher les choses honteuses*, à les poursuivre avec ardeur. Mais *le vent* va l'enlever *sur ses ailes* dans le désert (Esaïe LVII, 13), et alors Ephraïm *rougira de ses sacrifices.* » — IV, 15-19. — Ces derniers versets sont d'une grande énergie; les images pleines de force et de vie se succèdent en des phrases d'une excessive brièveté.

2. *Le rétablissement de la royauté.*

Menahem succède à deux rois qui n'ont occupé le trône que quelques mois; mais « il fait ce qui est mauvais devant l'Eternel. » Hosias à Jérusalem s'est détourné de la droite voie et a voulu usurper les fonctions de sacrificateur.

En étudiant la prophétie précédente, on y voit comme le reflet d'un temps d'anarchie. Osée s'y adresse à une multitude confuse dans laquelle il y a sans doute des prêtres et des grands, mais qui n'obéit à aucun chef. Ici l'ordre est

rétabli; dès la première ligne, on voit à leur place les sacrificateurs et la maison royale. Mais la corruption morale n'en est pas moins grande, le peuple ne s'est point converti à Dieu, même les châtimens qui le menacent, sont plus imminens que pendant l'anarchie, et au *plaidoyer* (IV, 1) succède *le jugement* (V, 1). Juda, de son côté, qui semblait naguères meilleur qu'Israël (IV, 15), est devenu son égal (V, 5. 10. 12. 15; VI, 4. 11). D'ailleurs Galaad (VI, 8; comp. à XII, 12) n'a point encore été dévasté par Tiglat Piléser.

« *Ecoutez, prêtres, maison d'Israël, maison du roi; le jugement* du procès de l'Eternel *va être prononcé contre vous.* Car vous n'avez repris votre autorité que pour séduire le peuple; en deçà comme au delà du Jourdain *(Mitspa* et *Thabor)*, vous lui êtes *un piége*, au lieu de vous tenir en sentinelle *(Mitspa)* pour l'avertir du danger (Es. LII, 8; LXII, 6; Jér. VI, 17; Ez. III, 17), et vous profitez de votre élévation sociale *(Thabor)* pour l'enlacer dans *vos filets* (VI, 9). Ils continuent comme du passé à *amonceler sacrifices* sur sacrifices et *transgressions* sur transgressions. *Mais moi, je suis leur discipline à eux tous,* je les châtierai (V, 12-14), et si possible les ramènerai au bien par mes châtimens (V, 15; VI, 1 et suivans). Ils ne me trompent point par leur apparente piété (V, 2. 6); *mais je connais Ephraïm, Israël ne m'est point caché;* Ephraïm a adoré les faux dieux et il a séduit Israël, les neuf autres tribus, qui se sont également *souillées*. Malgré les reproches des prophètes et les malheurs qui les ont déjà frappés, ils poursuivent *un train de vie qui ne leur permet pas de retourner à leur Dieu; car* ils sont possédés *de l'esprit de prostitution et ils ne connaissent point l'Eternel.* Et loin de s'humilier, ils redressent la tête, *leur orgueil* qui se peint *sur leur visage témoigne* contre eux. Aussi *tomberont-ils à cause de leurs iniquités et Juda va tomber avec eux.* Alors dans leur détresse ils retourneront vers *l'Eternel,*

ils iront à lui *avec leurs victimes, mais ils ne le trouveront pas, il s'est retiré d'eux. Ils ont été infidèles à l'Eternel*, la nation s'est livrée au culte des faux dieux, elle ne donne à Dieu que *des enfans qui ne lui appartiennent pas* (I-III). *La prochaine lune* les verra *consumés* par l'ennemi *avec leurs biens* » (prophétie accomplie par l'invasion de Pul, que Menahem détourna en payant un tribut de *mille talens d'argent*, par celle de Tiglat Piléser sous Pékach, et par celle de Salmanasar). « Voici, l'ennemi est là, déjà il a traversé tout Ephraïm, déjà il touche aux frontières de *Benjamin; Guibha* la ville de Saül, et *Rama* celle de Samuel, sont saisies d'effroi, l'antique *Béthel*, aujourd'hui souillée, est dans l'angoisse. La chute d'Ephraïm sera une ruine complète, *une* entière *désolation*; alors *je prouverai* que je fais ce que je dis et que mes paroles sont *certaines*. » — v, 1-9.

« Juda périra sous les *flots de ma colère*, parce que *ses grands*, tout en ayant l'air de me rester fidèles, élargissent contre leur conscience les commandemens de ma loi et en *déplacent les bornes* (Deut. XIX, 14; Prov. XXII, 28); *et Ephraïm est accablé, écrasé par un juste jugement, parce qu'il marche* au gré de ses caprices *selon des lois* qu'il s'est données lui-même. Aussi *moi, je suis* dès maintenant *à Ephraïm* ce qu'est aux étoffes *la teigne* qui les ronge en secret et rapidement; *à Juda* ce qu'est la *vermoulure* au bois qu'elle altère lentement et qu'on dirait entier, mais qui est pourri intérieurement et qui se brise au moindre effort. *Et* lorsque enfin *Ephraïm verra sa maladie et Juda sa plaie*, que feront-ils? S'adresseront-ils à Celui qui les a frappés et qui seul peut les guérir? Non, non, *Ephraïm s'en ira vers Assur* (VII, 11; VIII, 9; XII, 2; XI, 5; IX, 3; voyez Menahem II Rois XV, 19), et Juda enverra *vers un roi* étranger et ennemi, vers son *adversaire* (X, 6; Ps. XXXV, 1; voyez Achaz, II Rois XVI, 7. 8; Es. VII). Mais ces hommes ne seront d'aucun *secours*; car moi qui ai miné intérieurement

et en secret les forces des deux criminels, *moi, moi*, l'Eternel, *je les déchirerai comme un lion* au jour du châtiment, *je m'en irai les emportant* dans le désert, *et nul ne m'ôtera ma proie. Je m'en irai* (v, 6), je quitterai la terre, *je retournerai en mon lieu* dans les cieux ([1]), je retirerai les signes de ma présence, ma gloire (schekina) n'apparaîtra plus dans le lieu très saint, le souverain sacrificateur ne consultera plus l'éphod, je ne susciterai plus de prophètes, *jusqu'à ce qu'*Ephraïm et Juda *se reconnaissent coupables et cherchent ma face.* »—v, 10–15.— Cette dernière prédiction est la répétition, sous une autre forme, de III, 4. 5.

« Les Hébreux, en effet, ne persisteront pas dans leur aveuglement ; un temps viendra (captivité de Babylone, soumission aux Romains à l'époque de Jésus-Christ, relèvement futur de la nation juive) où *dans leur détresse ils me chercheront* non plus des lèvres (v, 6), mais sincèrement et pour ainsi dire *chaque matin* dès leur réveil. Ils s'exhorteront les uns les autres à *venir à Celui qui les a déchirés et qui les veut guérir.* Ils se sentiront comme anéantis par l'excès de leurs souffrances ; en tant que nation ils n'existent plus ; en tant qu'individus, ils ne sont que péchés et misères ; ils sont morts. Mais, diront-ils, *l'Eternel nous rendra la vie dans deux jours, et au troisième il nous rétablira ;* l'œuvre de notre résurrection (Rom. XI, 15) ne sera pas celle d'une longue suite de générations ; notre médecin est le Tout-Puissant, et s'il veut faire grâce, il se hâte de secourir. » Et ici le prophète qui met ces paroles dans la bouche des Juifs repentans, ne soupçonnait peut-être pas lui-même combien sa prédiction était littéralement exacte ; car la guérison et la résurrection, non seulement des Juifs mais de tous les peuples de la terre, s'est opérée dans les trois

([1]) Ce passage rappelle involontairement Astrée remontant de la terre au ciel à la fin de l'âge d'argent.

jours de la mort de Jésus-Christ sur la croix et de sa sortie du tombeau. « *Et nous vivrons en sa présence,* » ajoute le texte; en effet, par la foi au Sauveur, les membres du nouvel Israël ont été rendus participans du Saint-Esprit qui est la vie éternelle, et ils marchent en la présence de Dieu. « *Car nous connaîtrons l'Eternel* de cette connaissance qui est tout amour, *et nous nous efforcerons de le connaître toujours plus*. Il se révèlera alors pleinement à nous; car maintenant il ne luit point encore sur le monde, qui est plongé dans la nuit; il éclairera l'orient et *son œuvre aura l'éclat du jour* arrivé à sa perfection (Prov. IV, 18). Et *sa venue* nous restaurera après nos douleurs, *comme la pluie* ranime la nature après la sécheresse, et il sera pour nous, que l'affliction a labourés et changés en une terre bien préparée, ce qu'est *la pluie de l'arrière-saison* pour les champs ensemencés. » — V, 15; VI, 1-3.

« Mais telles ne sont point aujourd'hui les dispositions d'Ephraïm et de Juda : en vain l'Eternel les bénit ou les châtie, les menace ou leur parle avec amour (Es. V, 4; Mich. VI, 3. 4), *leur piété* ne consiste qu'en de passagers mouvemens de repentir. Pour sauver leur âme, Il cherche à les remplir d'une sainte frayeur, *à les frapper* du glaive *de la prophétie*, à *les faire mourir* au péché *par les paroles de sa bouche* (Es. XLIX, 2; Hébr. IV, 22; Apoc. I, 16). Mais tout est inutile, *les jugemens* qui leur ont été dénoncés et qu'ils n'écartent point par leur retour à Dieu, s'exécuteront et *viendront à la lumière* (Soph. III, 5). Sans doute ils offrent à l'Eternel des *sacrifices,* et croient ainsi lui être agréables et l'apaiser, mais *l'holocauste* n'est rien sans la *connaissance* de Dieu et *la miséricorde* (Es. I, 11; Ps. XL, 6; LI, 16-18). Sans doute encore, ils habitent la terre de la promesse; mais Adam aussi demeurait dans le Paradis, quand il a désobéi à Dieu, et il en a été chassé; et vous, *vous transgressez comme Adam l'alliance*, c'est *là*, dans la

terre même de l'Eternel, que *vous vous rebellez contre lui*, vous en serez expulsés. » — vi, 4–7.

Osée termine cette prophétie par quelques phrases brisées qui semblent indiquer son découragement et le sentiment qu'il a de l'inutilité de son œuvre. Parcourant en esprit la Judée, il signale d'entre toutes les contrées rebelles à Jéhova, *Galaad* (dont la principale ville était Mitspa v, 1), comme n'étant qu'*iniquité* (xii, 12), et comme *toute pleine de sang*. C'est avec le secours de 50 Galaadites que Pékach s'empara du trône, et Galaad fut un des pays ravagés par Tiglat Pilèser (ii Rois xv, 25. 29). D'entre toutes les classes de la société, Osée signale ensuite comme les plus coupables les *sacrificateurs*: semblables aux *bandes de voleurs* qui *complottent* contre la vie des passans, ils épient les Ephraïmites qui se rendent *par la grande route de Sichem* à Jérusalem pour y adorer le vrai Dieu ([1]), ils les détournent de leur projet par leurs honteuses séductions, et les attirent aux autels du veau d'or de Béthel (v, 1). Enfin Osée qui, dans tous ces versets, 4–11, revient sur ce qu'il a dit au ch. v, finit par rappeler (v, 3–5) en quelques mots les crimes odieux d'Israël et le châtiment qu'a mérité Juda. — vi, 8-11.

3. *L'approche de la ruine.*

Hosée a monté sur le trône pour en être chassé après neuf ans. Salmanasar, dans une première expédition, s'est emparé du royaume d'Ephraïm, auquel il a imposé un tribut, et l'on suppose que c'est alors qu'il a détruit, après une bataille décisive, la ville d'Arbel en Galilée (x, 14;

([1]) Ce passage, qui est interprété fort diversement, serait-il peut-être une allusion à ce qui est dit Juges ix, 24, « des chefs de Sichem qui pillaient tous ceux qui passaient par le chemin près d'eux? »

1 Macc. IX, 2). Mais bientôt Hosée s'est lassé de payer ce tribut, et à l'imitation de ses prédécesseurs qui cherchaient leur force auprès des grandes puissances voisines, il a fait alliance avec l'Egypte (VII, 11; XII, 2). C'est entre la première et la seconde et dernière invasion de Salmanasar, que les interprètes placent les prophéties contenues dans les chap. VII–XIV. La ruine d'Ephraïm est imminente : Israël est un vieillard débile qui va mourir (VII, 9); l'ennemi qui doit le frapper du coup mortel, vient déjà comme un aigle (VIII, 1).

Ces huit derniers chapitres se divisent en trois parties principales :

A) L'une qui est toute de reproches et de menaces (VII–IX, 1–9.)

B) L'autre (IX, 10–17; X, XI), dans laquelle il y a plus de menaces que de reproches; mais déjà les menaces sont entremêlées de quelques exhortations à la repentance (X, 11–12), et tempérées par de faibles lueurs d'espérances (XI, 8–11).

C) La troisième (XII-XIV) qui fait succéder aux reproches les plus poignants, aux menaces les plus certaines (XII–XIII) de magnifiques promesses (XIV).

A) Cette première partie se divise en paragraphes qui sont à peu près de la même longueur et qui s'enchaînent intimément les uns aux autres. Après des reproches et des menaces générales (VII, 1. 2), Osée dépeint : 1° l'ardeur des passions criminelles qui brûlent dans tous les cœurs, et l'affreuse corruption de toutes les classes de la société; VII, 3-7 (crimes en Ephraïm); 2° leur aveuglement, leur stupide sécurité, leur absurde confiance en l'homme, VII, 8–12 (relations criminelles d'Ephraïm avec les étrangers); 3° leur résistance ouverte à l'Eternel, VII, 13-16 (rapport d'Ephraïm à Dieu); 4° l'approche de la ruine, et leur fausse repentance qui ne peut écarter le juste châtiment, VIII, 1-6;

5° la certitude et la nature de leur châtiment, VIII, 7–10; 6° la vraie cause de leur ruine à laquelle ils ne veulent pas croire, VIII, 7–14; 7° mais leurs joies insensées vont faire place aux plus grandes douleurs, IX, 1-6; 8° car le jour de la visitation est arrivé, IX, 7–9. Ainsi dans les trois premières strophes, le prophète s'élève contre des péchés de plus en plus grands; et dans les suivantes il annonce le châtiment, qui d'abord se présente à l'horison et effraie sans convertir, et qui bientôt éclate. Remarquons que les dernières paroles de chaque strophe annoncent le sujet de la suivante.

« Lorsque dans mon amour et mon inépuisable miséricorde j'ai fait une dernière tentative pour *guérir mon peuple* et le ramener à moi, la grandeur de la plaie s'est dévoilée en plein, *l'iniquité d'Ephraïm et les méchancetés de Samarie se sont manifestées. Ils font le mensonge* (1 Jean III, 9, faire le péché); mes ennemis secrets me *volent* les ames de mes enfans par d'adroites séductions *dans l'intérieur* des maisons, mes ennemis déclarés me les *ravissent* aux yeux de tous et *en rase campagne. Et ils se disent dans leurs cœurs que je ne me souviens pas de toute leur méchanceté. Maintenant leurs méfaits les enveloppent* de toutes parts comme autant de témoins, ils sont tous *devant mes yeux.* » — VII, 1-2.

« Les inférieurs flattent les honteuses passions du *roi* et des *grands*; et *tous*, les grands et les petits, les pauvres et les riches, tous sont consumés d'une ardeur *adultère* pour les faux dieux et les voluptés. Moins ardent est le feu qu'*allume dans son four le boulanger*; leurs passions s'enflamment de plus en plus, et ils s'y complaisent comme en une chose bonne et légitime; ils attendent paisiblement que le moment soit venu de satisfaire leurs désirs, semblables au *boulanger* qui après qu'il a *pétri la pâte* et tandis que son four se chauffe, dort en paix jusques au moment où *la pâte est levée* et où il achève son travail en mettant les pains au

four. Le jour de fête de *notre roi*, du roi d'Israël, est un jour de débauches et de trahison : *le vin* ajoute à toutes les passions un surcroît d'ardeur, *les grands sont malades d'ivresse*, et le roi *fait signe de la main* pour les inviter à boire, *à des moqueurs* qui se jouent de lui; en s'énivrant à sa table, ils couvent *dans leur cœur* des pensées de révolte et de meurtre, que rien ne fait pressentir, mais qui bientôt apparaissent au grand jour; ils tuent le matin le roi avec lequel ils ont bu dans la nuit, ainsi *le four* chauffé le soir ne trahit point au dehors sa chaleur pendant la nuit, mais *au matin il en sort des flammes* ardentes. Les passions des Ephraïmites ont toute *la violence de ces flammes;* ils ont consumé, *dévoré*, comme un incendie, *leurs juges* (leurs princes); *tous leurs rois*, Zacharie, Scallum, Pekachja, Pekach *ont péri* par l'épée de conspirateurs, et au milieu de cette corruption et de cette anarchie, *il n'est personne qui crie à moi.* » — VII, 3-7.

« C'est vers *les peuples* étrangers, vers les païens, qu'*Ephraïm* se tourne dans ses angoisses; mon dessein avait été d'isoler mon peuple de tous ses voisins et de le maintenir pur dans cet isolement (Lev. XX, 24), mais Ephraïm *s'est mêlé* avec les Assyriens et les Egyptiens. Loin de trouver auprès d'eux force et secours, il est consumé par eux, comme l'est par le feu *un gâteau qu'on ne tourne pas* (Jér. XLVIII, 11); la moitié du royaume a déjà été dévastée et détruite par Tiglat Pileser, sans qu'Ephraïm ait voulu *se tourner* vers son Dieu qui seul peut le sauver. *Les étrangers*, Syriens (2 Rois XIII, 7), Philistins (Es. IX, 11), Assyriens (2 Rois XV, 19. 29), *ont dévoré sa force, et il ne le remarque pas; ses cheveux ont blanchi, et il n'en sait rien;* tout lui annonce sa mort prochaine, et il ne prend garde à rien. Malade désespéré (Amos VI, 6. 11), il persévère dans son orgueilleuse confiance à lui-même, et *sa présomption témoigne contre lui* (V, 5). Telle *qu'une colombe stupide* qui

n'évite aucun piége et se jette dans les filets qu'on lui tend; *il va chercher secours auprès de* ses ennemis en *Egypte* (Hosée, II Rois XVII, 4), en *Assyrie* (Menáhem, II Rois XV, 19). Mais quand il prendra son vol vers ces contrées, *je jèterai sur lui le filet* (V, 1; Ez. XII, 13; XVII, 20, etc), *et je le ferai tomber, comme l'oiseau* que la flèche atteint au milieu *des airs*, quand il se croyait en sûreté. *Je le châtierai selon ce qui lui est enseigné* par les livres de Moïse et par les prophètes [1] *dans son assemblée.* » — VII, 8-11.

« *Malheur à eux! car ils m'ont fui; ruine sur eux! car ils ont péché contre moi. Je les avais rachetés* d'Egypte par Moïse dans les temps anciens (Deut. VII, 8, etc.; Mich. VI, 4), des Syriens par Jéroboam II dans les temps récens; *et cependant ils prononcent contre moi des mensonges*, ils veulent me cacher leur idolâtrie (II Rois XVII, 9), ils ne sont point droits envers moi (Ps. LXXXVII, 36), ils m'environnent de mensonges (XII, 1. 2), et suivent les mensonges de leurs pères (Amos II, 4). *Quand ils hurlent* d'angoisse *sur leur lit, ce n'est point à moi qu'ils crient* (Juges III, 9, 15, etc.; I Sam. XII, 10, etc.). *Ils ne s'inquiètent que de leur nourriture et se détournent de moi.* Je leur accorde des bénédictions temporelles, *je fortifie et dirige leurs bras* (sous Jéroboam II), *et ils pensent du mal contre moi!* Quand une voie les a conduits vers la ruine, ils *l'abandonnent* et en cherchent une autre, mais jamais ils ne prennent celle qui seule mène *à moi. Ils sont comme un arc sans force* qui n'est d'aucun service (Ps. LXXVIII, 57), on dirait parfois qu'ils vont se tourner vers moi, mais leur piété est semblable à la rosée du matin (VI, 4). Aussi *leurs grands périront-ils par l'épée,* et les autres

(1) Trace remarquable d'assemblées religieuses où les Dix tribus étaient instruites des châtimens dont Dieu menaçait les pécheurs.

seront *couverts de confusion* dans la nouvelle maison de servitude où ils vont être emmenés. » — VII, 13-16.

Le moment fatal est là. « *Prophète, la trompette à la bouche ! Tel qu'un aigle, l'ennemi* (Salmanasar) *se précipite sur la maison de l'Eternel... Ils crieront à moi...*, mais en vain, car *ils se sont fait sans moi et des rois et des idoles* (II, 8 ; XIII, 2). *C'est ton veau d'or, ô Samarie, qui est la cause de ton exil* et de ta ruine (X, 15) ; tu ne l'as pas emprunté aux païens (comme Baal, Astarté, Moloch) ; *c'est toi Israël*, le peuple élu, *qui l'as inventé! aussi sera-t-il brisé en pièces.* » — VIII, 1-6.

« Ephraïm ne fait que *semer du vent* (XII, 2 ; Prov. XXII, 8), et à l'époque décisive de la moisson il *récolte la tempête ;* le voilà pauvre de Dieu, riche en malédictions, pauvre même en *blé*, en biens de la terre (IV, 3), ou si, dans sa longue carrière, il a recueilli quelque peu de richesses, elles seront la proie des *étrangers. Israël est* déjà *consumé* (VII, 8. 9), il est déjà *parmi les Gentils comme un vase méprisé. Ils sont montés vers Assur* malgré mes ordres, et *tels qu'un onagre* qui ne supporte aucun frein ; *Ephraïm* a acheté par *ses présens* l'alliance des païens (2 Rois XV, 19 ; XVII, 4). Eh bien ! je l'empêcherai de courir ainsi de tous les côtés et d'envoyer des *présens* à tous les *peuples* voisins, je les rappellerai de cette dispersion (II, 14), *je les rassemblerai* (dit le Seigneur avec ironie, IV, 16), et *ils se reposeront un peu du tribut* qu'ils paient *au grand roi* d'Assyrie » (2 Rois XVII, 3. 4). — VIII, 7-10.

« Et pourquoi ces châtimens ? pourquoi tous ces crimes et un tel état de corruption ? C'est qu'*Ephraïm* a rejeté la religion révélée pour s'en faire une de sa façon, qu'il a refusé d'adorer le vrai Dieu à Jérusalem, et qu'il a voulu l'adorer sous l'image d'un veau d'or ; *il a multiplié ses autels* pour suivre son cœur mauvais, et *ses autels l'ont fait pécher davantage encore* (IV, 15). *Je lui prescrivais mes lois en grand nombre, et il les a regardées comme une chose qui ne le concer-*

nait point. Malgré sa révolte ouverte contre moi, il vit dans une profonde sécurité : il s'appuie d'abord sur *les sacrifices qu'il m'offre*, mais ce ne sont que des occasions de *faire bonne chair* (Jean VI, 26) et non des expiations du péché, et *aussi retournera-t-il en servitude* (Deut. XXVIII, 68). Il s'appuie ensuite sur ses *palais*, et *Juda*, partageant la même folie, *élève des villes fortes* (Es. XXII, 8–10; 2 Chron. XXVI, 15-17); mais à quoi servent les forteresses quand ceux qui les défendent *ont oublié Dieu? J'enverrai*, selon la prophétie d'Amos, I, 11, *un feu qui consumera les villes de Juda quand il aura dévoré les palais d'Ephraïm.* »—VIII, 11-14.

« *Ne te livre donc point*, comme tu le fais, *aux joies des païens;* car tu es bien plus criminel qu'eux, ô peuple élu, et il n'est plus de joie pour toi qui as abandonné ton Dieu et qui, au lieu de lui rendre grâces des biens qu'il t'accorde, offres d'impurs sacrifices *auprès de tes aires* (I, 2; II, 5. 8). Mais voici le temps vient où ils ne se nourriront plus de *leur froment* et ne savoureront plus *leurs vins excellens* (Amos V, 11; Soph. I, 13). *Ils vont quitter* leur patrie (V, 14; II, 14, etc.), *la terre de l'Eternel*, et *aller en exil en Egypte* (VII, 16; VIII, 13), *en Assyrie, où ils mangeront des viandes souillées* (Ez. IV, 13; Amos VII, 17). Là, *plus de sacrifices* (III, 4), ils voudraient en offrir qu'ils ne le pourront pas; leurs repas, n'étant plus sanctifiés, seront comme *des repas de deuil* (Deut. XXVI, 14; 2 Sam. III, 35); *leur pain* ne leur servira que de nourriture et *n'entrera plus dans le temple de l'Eternel.* Plus de fêtes solennelles! *et que ferez-vous aux jours* où vous devriez les célébrer (III, 4)? Vous serez *ensevelis* dans la maison de servitude, et *vos* anciennes *demeures* seront envahies par *les épines.* » — IX, 1–6.

« *Les jours de la visitation sont venus* (V, 9; VII, 13; VIII, 13). Alors *Israël verra que si les prophètes étaient*, comme il le prétendait, *des insensés*, ils l'étaient de douleur, *à cause de l'énormité de sa faute et de tous ses crimes odieux. Ephraïm*

croyait veiller comme *la sentinelle,* se tenir en garde contre ses ennemis et avoir à ses côtés pour protecteur *mon Dieu;* lui qui prenait les âmes des simples dans les rets du mensonge (v, 1; vi, 9), il accusait *le prophète* de l'Eternel *d'être un filet d'oiseleur tendu sur tous ses chemins;* lui dont la vie n'est qu'une longue chaîne de crimes odieux, prétendait que le prophète était comme *un objet* souillé et *odieux dans la maison de l'Eternel.* Leur corruption ne le cède point à celle *de Guibha* (Jug. xix, xx), *leur punition* sera aussi terrible. » — ix, 7–9.

B) Les chap. ix, 10–17, x et xi, se rattachent bien plus intimément à ceux qui précèdent immédiatement qu'aux trois derniers. Osée reproduit ses chefs d'accusation contre Ephraïm, mais les menaces débordent de toutes parts, et le tableau du châtiment déroulé à demi en viii et en ix, 1–9, se déploie maintenant dans son entier. Cependant, une fois parvenu à ce degré extrême de souffrance, Osée commence à se retourner vers l'espérance.

Le prophète fait usage de l'histoire du peuple hébreu dans deux buts différens : pour rappeler à ses concitoyens l'amour tout extraordinaire que le Seigneur a témoigné aux Israélites et les bienfaits de tout genre qu'ils ont reçus de lui, et pour relever par le contraste l'ingratitude dont ils se sont rendus dès l'origine et dont ils se rendent chaque jour encore coupables envers lui. Les menaces prédominent dans la première partie, ix, 10–17; x, 1–10; puis elles se mêlent à des encouragemens, à des exhortations à la repentance, x, 11–15, et enfin, après avoir été reproduites avec une énergie toute nouvelle, elles disparaissent entièrement devant la miséricorde et la promesse qui éclatent en quelques paroles d'une force extraordinaire, xi.

Les reproches sont d'abord présentés dans deux strophes à peu près d'égale longueur, dont les images prin-

cipales sont empruntées à la comparaison antique de Joseph (Gen. XLIX, 22, etc.; Deut. XXXIII, 13 et suivans), à un arbre vigoureux et fertile, et d'Israël à une vigne (Ps. LXXX, 8 et suivans). La première strophe, IX, 10-17, annonce aux Ephraïmites leur ruine en tant que nation, et leur réduction par les guerres et l'esclavage à un petit nombre d'hommes errant parmi les nations. La seconde leur prédit la ruine de leur état et de leur religion. Ces deux strophes ont d'ailleurs la même marche et le même mouvement : IX, 10, correspond à X, 1, et IX, 15, à X, 9.

Les exhortations qui sont fort courtes, X, 11-12 sont comprises entre deux menaces. Cette petite section emprunte ses images au labourage.

Enfin la dernière section contient d'abord une magnifique opposition de l'amour de Dieu et de l'ingratitude d'Israël XI, 1-4; — puis l'annonce réitérée du châtiment, qui sera un exil en Egypte et en Assyrie, XI, 5-7; — et enfin l'expression de toute la miséricorde de Dieu et la certitude d'un pardon après le châtiment XI, 8-11.

« Ainsi qu'un voyageur qui traverse un aride *désert*, serait réjoui d'y *trouver* des *grappes de raisin*, ainsi j'avais mis ma joie en *Israël* (Ex. II, 25; IV, 25; Deut. IV, 37; Amos III, 2) qui, dans sa captivité d'Egypte et son séjour au désert, m'invoquait comme le seul vrai Dieu, et qui était le seul arbre verdoyant et fécond dans l'immense désert de l'humanité païenne (Michée VII, 1). *Les premiers fruits* que ce jeune arbre avait produits *au printemps* étaient bons et sains : les Hébreux qui campaient autour de Sinaï avaient accepté mes lois et mes ordonnances, et je m'en étais réjoui. Mais ils portaient alors déjà dans leurs cœurs tous les germes du mal qui s'est déployé en plein dans la suite des siècles et qui fait la ruine d'Ephraïm; déjà dans le désert la nation élue

s'est souillée avec les adorateurs de *Bahal Péhor* et les filles de Moab (Nomb. xxv), d'une souillure dont elle ne s'était point encore nettoyée au temps même de Josué (Jos. xxii, 17). Or, Ephraïm a commis de siècle en siècle l'iniquité de Péhor : il a adoré des faux dieux, et s'est livré à toute espèce de dérèglemens; aussi ses enfans, qui sont *sa gloire*, vont périr dans les combats et être emmenés captifs, ils *s'envoleront* loin d'elle *avec la rapidité de l'oiseau*, et même le temps vient où la nation ne se multipliera plus (iv, 10), et où les familles seront détruites jusques dans leurs derniers rejetons. Ou *si* les pères *élèvent* encore *des enfants, je les en priverai et nul d'entre ceux-ci n'atteindra l'âge mûr. Malheur à eux*, car ils se sont retirés de moi (vii, 13), mais malheur surtout à eux *lorsque moi je me retirerai d'eux.—Ephraïm, aussi loin que je regarde du côté de Tyr, est une plantation d'arbres faite dans un sol excellent*, et je n'aurais pu lui donner une plus belle patrie ni un plus grand accroissement. Hélas! tout cela n'empêchera pas qu'*Ephraïm* ne doive *conduire ses enfants à* la rencontre de *celui qui les égorgera*. Aussi, *ô Eternel, donne leur*... mais que te demanderai-je pour eux, et *que leur donneras-tu?.... donne leur de ne point avoir d'enfants, de n'en point allaiter;* fais-leur la grâce de les priver du bienfait qu'ils demanderaient dans d'autres temps avec le plus d'ardeur. Mais combien leurs châtimens sont mérités, et combien grands sont leurs péchés! Ils répètent à *Guilgal* l'iniquité de Péhor (iv, 15; xii, 12); *c'est à Guilgal que je les hais*. Aussi *les chasserai-je de ma maison*, comme une épouse infidèle; *je leur retirerai mon amour* (ii, 2). Déjà l'arbre d'*Ephraïm est frappé* d'une blessure mortelle, déjà *sèche sa racine*, déjà ses branches *sont stériles. Mon Dieu*, qui n'est plus le leur, *les rejettera, ils seront errants parmi les nations.* »—xi, 10-17

« *Israël est une vigne vigoureuse qui produit des fruits* en abondance (Ps. LXXX, 9). Mais plus je l'ai béni, plus il a abusé de mes bienfaits et tourné mes grâces en dissolution. *Je multipliais ses familles, il multipliait ses autels,* et plus *j'embellissais leur patrie, plus ils embellissaient leurs statues* (IV, 7; XI, 10). Ils ont cru pouvoir *partager leur cœur* entre moi et les faux dieux, mais ils vont subir le rude châtiment de leur révolte contre moi. *Il* (l'ennemi qui n'est pas nommé, Assur) *va renverser leurs autels, déchirer leurs statues. Alors ils diront : « Nous n'avons point de roi, car nous n'avons point craint l'Eternel* notre roi tout puissant, et *que* peut *pour nous le roi* que nous nous sommes donné contre l'ordre de Dieu et que Dieu ne protége point (VIII, 4)? » *Ils disent des paroles* qui n'ont ni sens ni valeur, *ils jurent faussement, ils s'allient* aux païens. Aussi de la terre fertile où je les avais plantés, *germera le châtiment sur les sillons de* leurs propres *champs, comme* une abondante moisson *d'herbes amères.* — *Les habitants de Samarie tremblent pour leurs vaches* (terme de mépris pour veaux d'or) *de Bethel; le peuple mène deuil sur son idole* (ironiquement), et les prêtres qui se croient des sacrificateurs de Jehova et qui sont de vrais *prêtres des idoles, s'effraient pour ce glorieux* veau d'or, parce qu'il va *être transporté..., transporté en Assyrie en présent au roi ennemi* (V, 13); alors *Ephraïm rougira* de son absurde idolâtrie. Au jour de la ruine qui approche, *le roi de Samarie* sera *comme un léger morceau de bois* qu'*un torrent* emporte de son lieu, *les hauts lieux de Bethel* et de Guilgal, *qui sont le péché d'Israël, seront détruits, l'épine et le chardon croîtront sur leurs autels,* et les habitants reconnaissant dans de tels malheurs les châtiments du Dieu de sainteté dont ils ont éveillé la colère, crieront, dans leur épouvante, *aux montagnes : Couvrez-nous, et aux côteaux : Tombez sur nous* (Es. II, 19; Jér. VIII, 3; Luc XXIII, 30;

Apoc. VI, 15). *Israël, tes péchés surpassent ceux de Guibha* au temps des Juges (IX, 9; Juges XIX). Le lieu où *ils demeurent*, tout leur pays (des Israélites) est un Guibha (VI, 7), tous sont corrompus comme l'étaient les habitans de cette ville ; *et la guerre* que je vais faire *aux impies, ne les atteindrait pas* dans leur demeure souillée? *Selon que je l'ai résolu, je les châtierai ; et les peuples se rassembleront contre eux* (Mich. IV, 11 ; Zach. XII, 3), *lorsque je les lierai à cause de leurs deux iniquités* (Am. II, 6 ; peut-être leur idolâtrie et leurs dérèglemens). » — X, 1-10.

« Je lierai *Ephraïm*, l'adorateur de la genisse de Béthel (X, 5) ; je lierai *cette genisse* (Am. IV, 1) qui ne veut pas de joug et qui n'*aime* que le travail facile de *fouler le grain* (Deut. XXV, 4). Je ferai plier *son cou superbe* (Mich. II, 3), *elle devra tirer la charrue, Juda labourera, Jacob hersera*. Toutefois, il en est *temps* encore, vous pouvez encore échapper au joug de l'ennemi : revenez à Dieu, *semez la justice et vous moissonnerez la grâce ; rompez le champ* inculte de votre âme, détruisez-en les mauvaises herbes, ouvrez-le aux influences des cieux ; *il est temps*, plus que temps pour vous *de chercher* enfin *l'Eternel pour qu'il vienne et fasse pleuvoir sur vous la justice* (Es. XLV, 8 ; Ps. LXXXV, 11-12) ; vous rejetiez le joug de Dieu qui est léger, et vous pensiez être libres en ne faisant que votre volonté ; mais la vie du pécheur est un rude travail, et *vous labouriez* péniblement. Et que labouriez-vous? *L'iniquité, et vous avez moissonné l'injustice, et vous avez mangé les fruits du mensonge. Car tu t'es confié en tes* propres *voies, en la multitude de tes guerriers. Aussi un* grand *tumulte va s'élever parmi ton peuple, et tes forteresses vont être renversées comme Arbel l'a été par Salman, la mère y fut écrasée avec l'enfant!* Voilà les maux que vous attire votre culte du veau d'or. Et votre *roi* vous sera enlevé *à l'aube du jour* fatal, il vous précédera dans la captivité. (2 Rois XVII, 4-6.) » — X, 11-15.

« *Quand Israël était jeune, je l'aimai* comme Dieu sait aimer, je le nommai *mon fils* et *l'appelai de l'Egypte* (Ex. IV, 22; Deut. IV, 37; Jér. II, 2; Ez. XVI). *Mais on les appelait et ils s'éloignaient de ceux que je leur envoyais* (de Moïse et des prophètes), *ils sacrifiaient à Bahal et encensaient les statues. J'ai appris à marcher à Ephraïm et je le tenais par la main* avec toute la sollicitude d'une mère pour son petit enfant (Deut. I, 31; XXXII, 11–12). *Mais ils n'ont point pris garde que c'était moi qui leur venais* en aide dans toutes leurs détresses, et qui les guérissais de tous leurs maux (VI, 1; VII, 1). *J'ai attiré à moi*, j'ai conduit ce peuple tel qu'une genisse que son maître affectionne, *avec des cordeaux de douceur et des liens d'amitié; je lui enlevais moi-même* pour ainsi dire *la bride de la bouche et lui présentais* de mes mains *la nourriture.* — Mais *ils n'ont pas voulu retourner à moi.* Ne devront-ils donc pas *retourner en Egypte, et l'Assyrien ne sera-t-il pas leur roi? L'épée sévira dans leurs villes et brisera leurs portes et dévorera, à cause des résolutions* impies et insensées auxquelles ils se sont arrêtés. *Mon peuple tient ferme à sa rébellion contre moi; on leur crie de se retourner vers le Très haut, mais nul d'entre eux ne l'exalte. — Comment te traiterai-je, Ephraïm?* Faudra-t-il donc, *ô Israël,* que *je te livre* à l'ennemi? Comment pourrais-je, moi qui t'ai tant aimé, *te traiter comme Adma, te détruire comme Tseboïm* (Deut. XXIX, 23)? *Mon cœur* s'y refuse et *s'agite en moi, toutes mes compassions s'enflamment en même temps. Je n'exécuterai point l'ardeur de ma colère, je ne détruirai pas Ephraïm entièrement; car je suis Dieu et non un homme, je suis le Saint* (Es. XII, 6) *au milieu de toi* qui participes de ma sainteté et qu'elle protège contre mes jugemens, *je ne viendrai pas* avec colère. Je disperserai sans doute mon peuple sur toute la surface de la terre; mais un jour (I, 10. 11; II, 14–23; III, 5) j'élèverai parmi les nations ma voix puissante, *je rugirai comme un lion*, et à l'ouïe de cet appel, les Israélites, *saisis* à la fois *de crainte*

et de joie, *accourront* à moi *depuis l'occident* (Es. XXVII, 13; LX, 8; Zach. X, 10), *ils accourront comme des oiseaux hors de l'Egypte, comme des colombes hors d'Assyrie, et je les ferai habiter* en paix *dans leurs demeures, a dit l'Eternel.* ». — XI.

C) Les chapitres XII, XIII, XIV ont plus d'un trait de ressemblance avec la section précédente; dans ces deux prophéties, Osée fait un grand usage de l'histoire d'Israël, et dans les deux il commence par les reproches pour finir par les promesses. Mais ces sections n'ont point le même sens, le même but: la première veut, par l'histoire, convaincre Israël d'ingratitude, tandis que dans la dernière l'histoire doit enseigner au peuple le chemin de la repentance; celle-là présente la ruine imminente d'Ephraïm comme une juste punition de sa vie tout entière; celle-ci, au contraire, montre dans le châtiment l'épreuve salutaire qui purifie et qui conduit à une toute nouvelle existence; dans l'une parle la justice du Dieu trois fois saint, qui ne fait entendre que vers la fin la voix de sa miséricorde; dans l'autre sans doute, la justice foudroie les rebelles de ses coups les plus terribles (XIII, 7. 8. 15. 16, etc.), puisque ils persévèrent dans leur impénitence (XII, 1. 2), mais souvent aussi le Dieu très saint supprime les menaces, et les éclats de son tonnerre ne font qu'interrompre quelques instans le discours que la miséricorde divine adresse au peuple.

Cette prophétie est, comme la précédente, postérieure à l'alliance d'Hosée avec l'Egypte (XII, 2), et elle a peut-être précédé de peu la prise de Samarie, sans qu'on puisse toutefois supposer qu'elle ait été prononcée pendant le siége même. La ruine est imminente, mais la sécurité est encore complète (XII, 2. 9; XIII, 2).

Cette prophétie se divise en cinq paragraphes, qui sont à-peu-près d'égale longueur.

« 1. Le châtiment est certain, toutefois la repentance a une puissance si merveilleuse qu'elle pourrait encore forcer

Dieu à pardonner. » Ce premier paragraphe (XII, 1-7) concerne Ephraïm et Juda ; les suivans ont plus spécialement en vue Ephraïm.

« 2. 3. Mais le peuple ne se repentira pas, il est trop endurci pour cela ; il sera donc châtié, il fuira dans le désert, il retournera dans la maison de servitude; mais c'est dans ses malheurs qu'il retournera vers Dieu et que Dieu le délivrera. » Ces idées sont développées dans deux paragraphes XII, 8-15, et XIII, 1-8, qui se correspondent (XII, 10, et XIII, 4), et qui contiennent des reproches spéciaux (amour des biens de la terre XII, 8-9, et idolâtrie, XIII, 1-3), l'annonce du châtiment (XII, 10 ; XIII, 3), l'assurance de l'amour que Dieu a pour son peuple, et l'indication, par des exemples historiques, des salutaires conséquences du châtiment (XII, 10, 11, 13, 14 ; XIII, 4-5). Cependant quelque soit la miséricorde de Dieu, sa justice subsiste en plein ; sa vengeance sera terrible (XII, 15 ; XIII, 7-8).

« 4. Le châtiment est justement mérité; il est certain ; et les coupables, ne comprenant point les vues de Dieu, ne feront rien pour abréger leur temps d'épreuve. Mais lui, l'Eternel, délivrera... toutefois après que la sentence de condamnation aura reçu son entière exécution. » — XIII, 9-16.

« 5. Alors il pardonnera, guérira, aimera, bénira en Dieu » — XIV, 1-8.

« 1. *Ephraïm m'a entouré de mensonge et la maison d'Israël de tromperie ;* ils font semblant de se réunir autour de moi pour m'adorer, mais ce n'est point moi qu'ils servent ni recherchent. *Et Juda continue à errer* de droite et de gauche et à courir après les faux dieux, lui au milieu de qui demeure *le Dieu fort,* le Dieu trois fois *saint,* immuable et *fidèle* (XI, 9). *Ephraïm,* qui voit les dangers qui l'entourent, *se nourrit de vaines espérances* (VIII, 7 ; Prov. XV, 14 ; Es. XLIV, 20), et ne cherche du secours qu'auprès des

hommes et des païens, il appelle à lui *Assur*, et bientôt le perfide *envoie des présents* précieux au roi *d'Egypte;* il ment et à Dieu et aux hommes. L'Eternel plaide depuis long-temps contre Ephraïm (IV, 1), *et il va plaider aussi contre Juda,* qui s'est rendu aussi coupable que Ephraïm (IV, 15). La nation entière *(Jacob)* recevra le juste châtiment de ses péchés. Et cependant Jacob avait été préparé de Dieu à de grandes et extraordinaires destinées. *Dès sa naissance, il avait supplanté son frère aîné* : quoique le cadet de la famille humaine, il avait devancé toutes les nations en connaissance de Dieu et en sainteté. *Et dans son âge mûr, il avait triomphé de Dieu même.* C'était dans un moment de grand danger; Jacob venait à la rencontre de son frère à qui il avait enlevé par un subterfuge la bénédiction paternelle, et qui avait déclaré hautement son intention de se venger en le faisant mourir; mais pendant cette nuit en Peniel, Jacob contraignit Dieu par la sincérité de sa repentance, par ses *pleurs* et l'ardeur de ses prières à lui accorder *son pardon*, et à le sauver de la mort. Oh, pourquoi ses fils ne suivent-ils pas son exemple, et dans un danger semblable ne luttent-ils pas avec l'Ange, et ne le forcent-ils pas à les bénir. Il est encore pour nous des maisons de Dieu *(Bethel)*, le Dieu qui s'est révélé à Jacob près de Bethel, est prêt encore à *nous y parler. Car il est le* Tout-Puissant *(le Dieu des armées)*, et l'immuable *(celui qui est). Toi donc, convertis toi à ton Dieu, garde la miséricorde et la justice, et espère continuellement en ton Dieu.* » — XII, 1–7.

« 2. Mais c'est Ephraïm surtout qui est coupable, c'est lui surtout que mes menaces concernent. Il s'est rendu semblable aux peuples criminels qu'il devait détruire et remplacer; *il est un Cananéen,* tout occupé d'amasser des trésors par le commerce (comme les Phéniciens), et recourant, pour s'enrichir, à *la fraude* et à *la fourberie* (Am. VIII, 5;

Michée VI, 11), et il est fier et content de *ses richesses*, et se dit que si en les acquérant il a commis quelques *infidélités*, ce ne sont pas là de vrais *péchés*, qui puissent attirer sur lui la colère de Dieu (Zach. XI, 5). Mais quelque grands que soient tes péchés, je suis encore *ton Dieu*, je le suis *depuis ton séjour en Egypte*, je le suis maintenant que je prépare ta ruine, et c'est dans mon amour pour toi que je vais te faire sortir de ton pays et te rejeter dans le désert où *tu vivras* de nouveau *sous des tentes* (II, 14), et ce temps de détresse temporelle sera un *vrai temps de fête* spirituelle. Tu peux reconnaître mon amour pour toi aux *prophètes* que je t'ai envoyés, aux *visions* que je leur donne, aux *paroles inspirées* que je mets sur leurs lèvres. Mais tu ne te repens point : au delà du Jourdain, *Galaad* qui *n'était qu'iniquité* et idolâtrie (VII, 8), *n'est plus qu'une ruine* (depuis Tiglat Pileser) ; en deçà du Jourdain, *ils sacrifient* aux faux dieux *des taureaux à Guilgal* (IX, 15), et aussi *leurs autels* vont-ils être renversés et n'être plus que *comme des monceaux de pierre (gal) sur les sillons des champs*. Tu vas fuir loin de ton pays : mais dans ton exil ne perds pas courage, ton Dieu t'aime encore ; souviens-toi de *Jacob* qui lui aussi a dû *fuir* loin de la maison paternelle, *vers les plaines de la Syrie*, et c'est là qu'étant *serviteur et gardant* les troupeaux d'autrui, il a trouvé et épousé *une femme* telle que Rachel. Tu retourneras en captivité : mais souviens-toi de *l'Egypte* d'où *Dieu t'a fait sortir par un prophète* tel que Moïse. *Mais* que fais-je de te parler avec tant de douceur ? *Ephraïm a provoqué Dieu à une amère indignation ;* aussi Dieu laissera-t-il *peser sur lui le sang* qu'il a versé, et *lui rendra-t-il l'opprobre qu'il a mérité.* » — XII, 8-15.

« 3. *Ephraïm* était la terreur des peuples voisins, qui *tremblaient à sa parole, il s'était élevé en Israël* par dessus les autres tribus ; *mais il a péché par Bahal, et* voici *il est*

mort. Et maintenant que la ruine est là et que les jugemens de Dieu leur sont dénoncés, *ils n'en persévèrent pas moins dans leur idolâtrie, ils fondent de nouvelles statues*, ajoutent de nouvelles superstitions; *des hommes*, des créatures raisonnables ([1]) adressent dans leurs *sacrifices* leurs prières à ces idoles *que des artisans ont fabriquées, et baisent des veaux d'or! Aussi* disparaîtront-ils de la terre *comme la nuée du matin ou la rosée*; ils seront emportés *comme l'est la balle ou la fumée par la tempête. Mais* dans ma colère je suis encore *ton Dieu* comme je l'ai toujours été *depuis ton séjour en Egypte*; et dans tes malheurs *tu reconnaîtras que je suis le seul Dieu et le Sauveur*. Alors tu reviendras à moi, alors je me ferai connaître à toi; car c'est dans l'aride désert de Sinaï que j'ai fait alliance avec toi, et c'est dans un autre *désert* que *je me révèlerai à toi* (XII, 10); tandis qu'une fois établi dans *les* gras *pâturages* de Canaan, *ton cœur s'est engraissé et tu m'as oublié*, comme Moïse te l'avait prédit (Deut. VIII, 12). La prospérité endort et perd l'âme, que l'adversité réveille et sauve. Mais le châtiment sera terrible; la ruine est inévitable; *je leur serai comme un lion..., je les dévorerai...* » (V, 14). — XIII, 1-8.

» 4. Ce qui t'a *perdu, ô Israël, c'est que tu* as agis *contre moi* qui seul étais *ton secours*, et quel secours (Deut. XXXIII, 26-29)! *Où est ton roi, qu'il te délivre? Où sont tes juges desquels tu disais* (à Samuel, 1 Sam. VIII): *Donne-moi un roi et des princes*. J'étais ton roi et tu en as voulu un autre, tu as préféré au Dieu fort l'homme mortel, au Seigneur invisible et tout puissant le seigneur impuissant, mais visible. Insensé que tu étais, *je t'ai donné dans ma colère le roi* (Saül)

([1]) Suivant une autre traduction, il serait ici question de sacrifices humains. 2 Rois XVII, 16. 31; XVI, 3; XXI, 6; 2 Cron. XXVIII, 3; XXXIII, 6; Ps. CVI, 37. 38; Jér. VII, 31; XIX, 5; XXXII, 35; Ez. XVI, 20; XXIII, 37. 39.

que tu me demandais, et puisque aujourd'hui comme jadis tu places ta confiance dans l'homme, *dans ma colère, je vais t'ôter le roi* que je t'avais donné. — *Les iniquités d'Ephraïm sont* toutes *réunies* en un seul faisceau et je n'en oublie pas une (Job XIV, 17). Elles sont toutes *mises en réserve* dans les trésors de ma colère pour le jour de la ruine. Voici, le châtiment est là avec toutes ses déchirantes angoisses et ses affreuses souffrances, semblables à celles de la *femme qui met au monde un enfant.* Mais ces douleurs ne sont du moins pas celles de l'agonie, elles amènent pour Israël un état tout nouveau, elles sont le travail de sa régénération. *Pourquoi cet enfant* qui naît à la vie nouvelle, se refuse-t-il, *dans sa folie*, de venir à la lumière? Pourquoi ce peuple veut-il *demeurer* (pendant des siècles et des mille ans) dans le creuset de l'épreuve, et ne pas franchir *le lieu* d'angoisses et de ténèbres par lequel il arriverait à sa nouvelle existence? Les puissances du sépulcre s'emparent de lui et menacent la nation d'une ruine totale; la mort tient enchaînée son âme qui ne connaît plus le vrai Dieu et ne le recherche plus, qui ne sait plus même le chemin de la vie et qui ne fait aucun effort pour s'en approcher. Mais je serai plus fort que tous ses ennemis, je le retirerai de son abîme de misère, je triompherai de son incrédulité et de sa résistance. *De la main du sépulcre je le rachèterai, je le délivrerai de la mort. O mort, où est ta peste? O sépulcre, où est ta puissance de destruction?* Je n'ai plus de colère contre mon peuple, *je ne changerai plus mes desseins* de miséricorde à son égard. » Cette belle et remarquable prophétie se rapporte dans le contexte à la nation juive, à son rétablissement futur et à sa conversion au Seigneur. Mais le Seigneur, c'est Jésus-Christ; la condition du rétablissement du peuple hébreu, c'est sa conversion à Jésus-Christ, et Jésus-Christ, en rachetant Israël du sépulcre et en le délivrant de la mort, a sauvé l'humanité entière de toutes ses souffrances.

Ici comme plus haut, VI, 4, Osée ne fait que jeter un regard sur les temps messianiques, qui rentrent immédiatement dans les ténèbres de l'avenir, et la menace, un instant suspendue, reprend son cours. « Ephraïm est, *parmi ses frères*, un arbre *fertile*, ainsi que son nom l'indique; il *a grandi* et s'est étendu plus que les autres. Mais sa prospérité ne le sauvera pas de la ruine; *du désert* va souffler le Samoun qui *desséchera ses sources; ses trésors seront enlevés, sa capitale détruite, et ses femmes et ses petits enfans massacrés* avec cette barbarie dont Assur a déjà fait preuve au siége d'Arbel (X, 14). » — XIII, 9-16.

5. Enfin, le prophète détourne ses regards d'un présent de deuil et de ruine, pour les porter sur un lointain avenir de gloire et de joie. Il enseigne au peuple repentant comment il doit s'approcher de Dieu : avec *des paroles* qui partent du cœur et non avec de pompeux et vains sacrifices de victimes; en confessant que le secours ne se trouve point chez les peuples puissans d'entre les gentils, ni la force dans les armées; en n'adorant plus de faux dieux; en venant, faible et délaissé, vers le Dieu qui a compassion de *l'orphelin*. XIV, 1-3. Et à ces paroles de repentance, Dieu répond par des promesses de *guérison et d'amour* et par des bénédictions exprimées en des images qui font toutes allusion au nom d'Ephraïm (XIII, 15). « *Je serai comme une rosée à Israël* (VI, 3); il *portera* au loin *ses racines comme* les arbres *du Liban, et ses rejetons s'étendront* de tous côtés (IX, 13), *sa beauté sera celle de l'olivier, et il exhalera des parfums comme le Liban. Ceux qui ont habité sous son ombre reviendront, et ils feront revivre le froment* dans leurs champs restés incultes pendant nombre de siècles; *ils fleuriront comme une vigne et leur nom sera célèbre comme le vin du Liban* (X, 1). *Ephraïm dira : Qu'ai-je plus à faire avec les faux dieux?* Alors *j'exaucerai* (II, 21), alors *j'aurai les yeux* toujours *sur eux* pour les garder et les bénir. Et moi-même, par

quelque miracle de miséricorde, je deviendrai semblable à toi; si tu es une vigne, *je serai un cyprès toujours vert*, je serai grand et puissant, immuable et fidèle; et, par un autre miracle que tu ne peux deviner, ce sera sur *moi* que croîtront et *se trouveront tes fruits* » (Apoc. XXI, 3). — XIV, 4-8.

—

Pendant sa longue carrière, le prophète avait vu constamment ses compatriotes ne pas écouter ou ne pas accepter ses paroles, dont le sens ne se dévoilait qu'au petit nombre de ceux qui avaient la vraie connaissance de Dieu; et en terminant son livre, il dit avec une profonde tristesse : « *Qui est sage, qu'il comprenne ces choses, et intelligent, qu'il les connaisse? Les voies de Dieu sont droites, mais* ce ne sont que *les justes* qui *y marchent*, seuls ils prennent garde à la voix des prophètes, seuls ils ne ferment pas les oreilles aux menaces et n'abusent pas des promesses, seuls ils font ce que commande le Seigneur, tandis que *les rebelles* trébuchent et *tombent*. » — XIV, 9.

—

VI.

NAHUM.

NAHUM.

Nous ne connaissons de Nahum que son lieu de naissance, Elkosch (I, 1). Mais il y a deux endroits de ce nom, entre lesquels on hésite. Jérome (mort à Bethléem, 420 ans après Jésus-Christ) nous apprend que de son temps il y avait en Galilée un petit village nommé Helkesei, où quelques ruines indiquaient à peine l'emplacement d'anciens monumens, mais qui était cependant bien connu des Juifs et que son guide lui avait montré; et d'autres interprètes nous attestent également que c'est bien là que la tradition plaçait la patrie du prophète. Mais à trois lieues au nord de Mosul, sur la rive orientale du Tigre, dans le Kourdistan se voit de nos jours une ville d'Elkosch, où l'on montre le tombeau de Nahum, qui est maintenant encore un lieu de pélerinage pour beaucoup de Juifs. Si cette dernière tradition était la vraie, Nahum serait le descendant d'Israélites des dix tribus transportés en Assyrie par Tiglat Pileser ou par quelqu'un de ses successeurs, et il aurait vécu et prophétisé pendant la captivité dans les contrées traversées par le Tigre. On a allégué en faveur de cette opinion la connaissance détaillée qu'il a de Ninive et de l'Assyrie, mais cela conduirait à faire vivre les prophètes dans toutes les con-

trées étrangères dont ils parlent avec quelques détails. On a allégué aussi quelques mots du texte original qu'on prétend n'être pas hébreux ; mais ce fait, à le supposer prouvé, peut s'expliquer de diverses manières. D'ailleurs la tradition conservée par Jérome est bien plus ancienne et plus authentique que l'autre, et le livre même contient des paroles adressées à Juda (I, 14), qui s'expliqueraient difficilement dans la bouche d'un prophète de la captivité assyrienne. Nahum était donc un Galiléen appartenant à ces familles, sans doute assez nombreuses, qu'on suppose avoir trouvé un asile dans les montagnes, lorsque Salmanasar transportait dans les contrées orientales de son empire le gros de la population du royaume éphraïmite. Nous voyons en effet le pieux roi Josias étendre ses réformes hors de Juda dans l'ancien territoire des dix tribus, et ce qui était demeuré de reste d'Israël, venir avec Juda célébrer la grande fête de Pâques qu'il avait ordonnée (2 Rois XXIII; 2 Chron. XXXV. 18). Cela nous prouve que tous les Ephraïmites n'avaient pas été transportés, et il est très vraisemblable que la majeure partie des Juifs galiléens du siècle de Jésus-Christ ne descendaient point de familles qui seraient revenues de la captivité sous Esdras et Néhémie. Ce point est trop important pour l'interprétation des prophéties pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant. Les descendans de ces Ephraïmites qui se seront réfugiés de la Samarie et de Galaad dans les montagnes de la Galilée, et qui auront formé le peuple Galiléen, ont vu et entendu le Messie, qui même avait choisi *sa ville* parmi eux, et ils peuvent être envisagés comme représentant les dix tribus aux temps messianiques, de même que les deux tribus du royaume de Juda étaient représentées par le petit nombre de leurs familles qui était revenu de Babylone. Les Galiléens et les Juifs formaient lors de Jésus-Christ deux peuples distincts, mais les désastres de la guerre contre les

Romains les firent se confondre en une même nation; et les Juifs qui existent présentement sont les descendans aussi bien des Galiléens ou des Hébreux des dix tribus, que des Juifs ou des Hébreux de Juda; les distinctions de Juda et d'Israël se sont effacées sans laisser de traces, pour faire place à la descendance d'Abraham. Ajoutons même, qu'après la destruction de Jérusalem par les Romains, ce fut en Galilée que fleurirent les plus célèbres et les plus influentes des écoles des Rabbins, et probablement de là vient que la prononciation de l'hébreu qui domine maintenant parmi les Juifs se rapproche beaucoup de celle des anciens Galiléens.

Mais revenons à Nahum. Il était donc Galiléen. A-t-il vécu dans sa patrie désolée, ainsi que l'a fait Jérémie qui, après la translation de son peuple à Babylone, est demeuré dans le pays avec les familles pauvres et peu nombreuses qu'on y avait laissées? Cela est peu probable (I, 14); il sera venu vivre en Juda et prophétiser en Jérusalem.

L'époque où il a prononcé sa prophétie contre Ninive, n'est pas indiquée en tête du livre, et doit donc se déduire de son contenu. Les versets 9-13 du chap. I paraissent contenir des allusions tant au discours de Rabsaké devant Jérusalem, lorsque Sennachérib (en 714), déjà maître des villes fortes de Juda, menaçait la capitale d'une ruine imminente, qu'à la prophétie d'Esaïe qui précéda la destruction de l'armée ennemie (2 Rois XVIII, XIX); et comme on ne peut placer la prophétie de Nahum avant ce dernier événement, l'opinion la plus probable est celle qui la rapporte aux dernières années du règne d'Ezéchias, lorsque la puissance de Ninive menaçait encore Juda de guerres redoutables.

La ruine de No-Ammon ou de Thèbes dans la Haute-Egypte, à laquelle le prophète fait allusion comme à un événement récent, servirait à déterminer le temps de Na-

hum si les historiens sacrés ou profanes nous avaient conservé quelque renseignement positif sur cet événement. On suppose que le chap. xx d'Esaïe s'y rapporte ; le roi d'Assur, Sargon, avait envoyé son général Tartan contre Asdod; pendant le siége de cette ville, Esaïe annonce que les Assyriens vont emmener en captivité Mitsraïm et Cus. Sargon, dont le nom ne se lit que dans ce passage, doit avoir occupé le trône d'Assyrie, pendant peu d'années, après Salmanasar et avant Sennacherib, s'il n'est pas le même prince que l'un ou l'autre de ces deux rois? Si cette prophétie se rapporte réellement à la ruine de No-Ammon, elle confirmerait la supposition que Nahum a vécu sous Ezéchias et vers la fin de son règne.

II.

L'objet de la seule prophétie de Nahum qui ait été conservée, est la ruine de Ninive et du royaume d'Assyrie. C'est ainsi que Jonas ne nous a laissé que le récit de sa mission spéciale auprès de cette même capitale.

L'histoire de l'Assyrie est enveloppée de ténèbres; les Grecs nous en disent peu de choses, les écrivains sacrés ne nous en parlent qu'accidentellement. Nous savons par Genèse x, 10, que Ninive est avec Babylone l'une des plus anciennes villes du monde, et qu'elle a été fondée par *Assur venant de Senaar*, ou plutôt, suivant une interprétation plus probable de ce verset obscur, par *Nemrod* étendant son royaume *de Senaar* en Assyrie (dans ce cas, Nemrod serait le Ninus des Grecs, peut-être avait-il deux noms comme Esaü ou Edom). Mais à cet éclair qui nous permet de jeter un regard sur ces temps primitifs, succèdent quatorze siècles d'impénétrables ténèbres; un passage de la Genèse (xxv, 18) indiquerait peut-être qu'Assur était un état commerçant et florissant à l'époque de Moïse; et Balaam, le devin venu des rives de l'Euphrate, annonce aux Keniens,

(peuple à l'occident du Jourdain), qu'ils seront menés en captivité par Assur (Nom. xxiv, 22). Ce premier royaume d'Assyrie, succombant sans doute aux causes ordinaires qui amènent la chute des nations opulentes, fut détruit vers l'an 800 avant Jésus-Christ par Arbaces, roi des Mèdes, qui s'empara de Ninive après un siége de trois ans. Le dernier roi doit avoir été Sardanapale, qui se brûla dans son palais avec ses trésors, et sous qui Jonas a peut-être paru à Ninive.

Sur les ruines de l'ancien empire d'Assyrie se forma rapidement le nouvel empire, dont la Bible nous fait connaître plusieurs rois à dater de Phul, et dont Nahum prophétise la ruine.

L'Assyrie proprement dite était située au sud de l'Arménie, à l'est du Tigre, et comprenait le Kourdistan actuel avec la plaine qui est au pied des montagnes qui forment en cette contrée le bord occidental du plateau de l'Iran. C'est un pays bien arrosé et très fertile, duquel Rabsaké disait avec raison qu'il produisait en abondance le froment et le vin, l'olive et le miel (2 Rois xviii, 32).

Mais les Assyriens n'étaient point restés dans les limites de leur patrie, et pour ne parler que de leur nouvel empire, nous les voyons, trente ans déjà après sa fondation, attaquer sous Phul le royaume d'Ephraïm (vers 770 avant Jésus-Christ), et environ trente ans plus tard en dévaster plusieurs provinces sous Tiglat-Pileser. En 721, Salmanasar s'empare de Samarie. Sargon, si nous ne faisons erreur, ravage l'Egypte. Sennachérib, sept ans après la destruction d'Ephraïm, veut s'emparer du royaume de Juda. A cette époque, l'empire d'Assyrie comprenait non seulement la Mésopotamie, mais la Babylonie et la Médie, ainsi qu'on peut le conclure des contrées où les Ephraïmites furent transportés, et de celles d'où vinrent les nouveaux colons de la Samarie. Assur s'étendait donc de ses belles et

hautes montagnes et de ses plaines fertiles, vers le nord à la mer Caspienne, vers le sud au golfe Persique et vers l'ouest à la Méditerranée. Position unique peut-être sous le double rapport de la puissance politique et du commerce.

Le centre et la capitale de cet empire florissant, c'était Ninive. Elle était située sur la rive orientale du Tigre, à l'opposite de la ville actuelle de Mosul. Elle avait trois journées de chemin de circonférence et renfermait une population de deux millions. Ses remparts répondaient à sa grandeur et à son importance; les murs étaient hauts de 100 pieds, et d'une épaisseur telle que trois chars pouvaient y rouler de front, et ils étaient flanqués de 1500 tours hautes de 200 pieds. — Il ne reste de cette immense cité que des pierres avec des inscriptions en caractères cunéïformes, les noms de quelques villages : Nunia, Nebbi-Junas (prophète Jonas), Nimrod, et des tertres formés de débris qui peut-être même n'appartiennent pas à la ville assyrienne. Sur l'emplacement de l'orgueilleuse et opulente capitale de l'antique Orient, le dernier voyageur (M. Grant) n'a trouvé que quelques tentes de pauvres Arabes et Turcomans nomades. (1)

Cependant, sous Sennachérib, les Assyriens étaient arrivés au faîte de leur puissance et de leur prospérité. Leurs conquêtes, qui semblent avoir commencé avec la fondation du nouvel empire, s'étaient rapidement étendues jusques à la Méditerranée; ils se trouvaient ainsi en conflit avec l'E-

(1) Nous renvoyons pour l'histoire d'Assyrie et pour Ninive, à la première livraison : *Période des prophètes*, p. 27-35, et *Jonas*, p. 11; mais surtout au chap. 1er de l'excellent et précieux ouvrage de *Keith* sur *les Prophéties*. Ce chapitre contient, sur l'accomplissement de la prophétie de Nahum, des détails pleins d'intérêt, que nous n'avons trouvés jusques ici dans aucun commentaire allemand.

gypte; la possession de Juda était le complément nécessaire de la prise de Samarie et paraissait n'offrir aucune difficulté. Sennachérib marcha contre Jérusalem, où se trouvaient un roi pieux, Ezéchias, et le prophète Esaïe; et le monarque devant lequel tous les rois voisins étaient tombés de leur trône, et qui déjà était maître de toutes les villes de Juda, dut s'éloigner en hâte des murs de Jérusalem. Du moment où frappé de la verge de Dieu il s'en retourne et reprend le chemin de Ninive, la fortune de son empire change et le déclin commence; la force d'Assur semble brisée et sa chute est aussi rapide que l'a été son élévation. L'empire est détruit par les Mèdes, dont le roi Cyaxare s'empare de Ninive en 605, ou selon d'autres 625. Il n'est pas certain que le roi de Babylone Nabopolasar ait été dans cette guerre l'allié de Cyaxare.

A l'époque de la prophétie de Nahum, et sans doute aussi à celle de sa prise et de sa destruction, Ninive était encore dans toute sa grandeur.

Son commerce était immense. « Elle avait plus de marchands qu'il n'y a d'étoiles au ciel » (III, 16). Elle était comme « un réservoir » où les eaux arrivent de toutes parts (II, 8); les peuples (Apoc. XVII, 15) accouraient dans ses murs, et des provinces les plus éloignées de son empire, et des pays étrangers. Placée entre l'Iran et l'Asie occidentale, elle recevait les marchandises des contrées les plus reculées de l'Asie centrale, et celles de la Méditerranée qui lui arrivaient par les villes phéniciennes. Le pont du Tigre, par lequel aujourd'hui la pauvre population de la contrée, Kourdes, Arabes, Turcs, Nestoriens, Juifs, apportent au marché de Mosul les produits de leurs champs et de leurs vergers, était alors ce que deviendrait l'isthme de Suez entre les mains des Anglais: le point de jonction entre le nord-ouest et le sud-est, entre le riche Orient et l'industrieux Occident, qui ne communiquent entre eux depuis

plus de trois siècles, que par le sud de l'Afrique et le Cap de Bonne-Espérance. Ninive était le centre de tout le commerce du monde; de là « cet or, cet argent, ces trésors innombrables, ces vases précieux de toute espèce » (II, 10), qui devinrent la proie des vainqueurs.

Toutefois ces richesses ne venaient pas uniquement de son commerce; jusques au temps de sa ruine, « cette ville de sang, toute pleine de mensonge, de violence, n'avait cessé ses rapines (III, 1). » Elle faisait sa proie des peuples voisins; et quoique elle ne fît plus alors, à ce qu'il paraît, de grandes conquêtes, elle poursuivait ses dévastations. Le prophète la compare à une famille de lions qui sont l'effroi de tous et qui ne redoutent rien, et qui remplissent leur antre de proies sanglantes (II, 11. 12). D'ailleurs ses murailles colossales avec leurs innombrables tours, s'élevaient intactes dans les airs et défiaient tous ses ennemis.

La puissance et la prospérité de Ninive expliquent, d'une part, comment elle était dans une sécurité complète au moment de l'attaque: les princes dormaient et le peuple ressemblait à un troupeau paissant en paix et se disséminant de tous côtés (III, 18); d'autre part, pourquoi le prophète expose, en commençant, la toute puissance de Jéhova, qui s'avance pour renverser cet empire (I, 2-6). Ainsi s'explique aussi la force avec laquelle Nahum appuie sur l'exemple de No Ammon (III, 8-11); de même que Ninive, Thèbes était une cité immense, la ville aux cent portes, qu'Homère déjà a chantée (Il. 9, 382), remontait aux premiers âges de l'histoire, était le centre d'un grand commerce, avait un fleuve [1] pour rempart et comptait de nombreux alliés;

[1] La *mer*, au v. 8, désigne les flots du large Nil qui enveloppait la ville par des canaux ou fossés que Sésostris avait creusés. En hébreu, il n'y a pas de mot pour lac; et le Nil dans ses inondations, change chaque année l'Egypte en un lac ou en une mer. Aussi reçoit-il parfois dans les prophètes le nom de mer.

mais ni les secours des Egyptiens, des Ethiopiens et des Lybiens, ni ses richesses, ni la force de sa position, ni son antiquité, ni sa gloire, ne l'avait préservée de la ruine et de la captivité; et cet exemple était d'autant plus frappant que selon toute probabilité c'étaient les Assyriens eux-mêmes qui s'étaient emparés de Thèbes.

Mais pourquoi Ninive devait-elle tomber? Pourquoi l'Eternel veut-il la détruire?

D'abord, parce qu'elle avait « pensé le mal contre Dieu » et contre le peuple de Dieu. On ne porte pas impunément la main sur ceux que l'Eternel aime; on ne rabaisse pas impunément le Dieu vivant au niveau des prétendus dieux qu'invente le cerveau humain, comme l'avait fait Rabsaké au nom de son maître. Assur avait formé le dessein de détruire Juda et le culte du vrai Dieu. Assur avait emmené en captivité Israël. Il doit tomber. C'est là le premier motif de sa ruine qu'indique le prophète (I, 9-15; II, 1. 2).

Les autres motifs sont d'une autre nature et sont exposés vers la fin de la prophétie. Ce sont ses rapines, ou dans le langage humain, ses conquêtes (III, 1; II, 11-13). Assur croyait rendre un vrai service aux peuples en les incorporant à son empire (2 Rois XVIII, 28); mais Dieu en jugeait autrement; il ne veut pas qu'une nation porte atteinte à la liberté et à l'indépendance d'une autre, et il compare les conquérans aux bêtes féroces qui emportent dans leurs tanières leurs proies. La politique humaine devrait apprendre de la Bible quelles sont les bases véritables de la prospérité des nations. — C'est ensuite la corruption des mœurs; Ninive est « une prostituée; » l'opulence en effet énerve les peuples, et dans le temps du danger, les guerriers ne sont plus que « des femmes » (III, 4. 13). C'est enfin les séductions que cette ville commerçante exerçait sur les peuples qui l'entouraient (III, 4-7). Le commerce est en soi chose bonne et nécessaire; il rapproche les nations, fait

part aux unes des richesses des autres, et fraie par fois le chemin aux messagers de l'Evangile. Mais les abus sont à la porte; l'intérêt égoïste fait recourir à toute espèce de ruses et de tromperies, c'est sur la ruine de son prochain qu'on élève sa fortune, on cache la bassesse de ses desseins sous le masque de l'amitié; le peuple commerçant ne voit chez les autres peuples que les instrumens de sa prospérité, et au mépris des devoirs sacrés que l'homme a devant Dieu envers tous ses frères, il les ruine, les corrompt, les détruit pour s'enrichir. Un tel peuple, au jugement de Dieu, ne vaut pas mieux qu'une vile prostituée, qui elle aussi n'a qu'une chose en vue, son intérêt, et qui séduit, trompe et ruine, sans remords et sans compassion. Comp. pour Tyr Esaïe xxiii, 17.

Telle était la ville puissante, la ville coupable dont Nahum annonçait la ruine, qui devait avoir lieu environ 70 ans plus tard. Assur, le destructeur d'Ephraïm, était la terreur de Juda; Dieu avait bien forcé Sennachérib à se retirer, mais l'empire ennemi n'était point renversé, et il pouvait, d'un instant à l'autre, envoyer de nouvelles armées contre Jérusalem. Alors le prophète venu de la Galilée et dont les regards se portaient comme d'eux-mêmes sur la nation qui avait désolé sa patrie, élève la voix dans Jérusalem, et annonce que Ninive tombera, et que la ruine qui l'attend sera complète et définitive, «il n'y en aura pas une seconde» (i, comp. i Sam. xxvi, 8; Nah. iii, 19). Assur ne s'est jamais relevé, et déjà au second siècle de notre ère il ne restait plus de vestiges de Ninive. Nahum annonce aux Israélites transportés en Assyrie que leur joug va être brisé (i, 13), et en effet, la destruction de Ninive a dû être la délivrance de plusieurs d'entre eux qui seront revenus dans leur patrie. Il invite Juda à se réjouir de ce que le méchant (Bélial) qui le menaçait, va être entièrement détruit (i, 15), et Jérusalem a survécu à Ninive. Il

faut, par la pensée, se transporter au temps du prophète, se figurer la prospérité d'une immense capitale telle qu'est aujourd'hui Londres ou Paris, et la faiblesse d'un peuple tel que les Hébreux, dont la majeure partie avait déjà succombé à l'ennemi, pour comprendre tout ce qu'a d'extraordinaire et de divin la prophétie de Nahum, et pour en bien saisir la portée.

III.

Le livre de Nahum est d'une grande beauté. Lowth dit, dans son ouvrage *sur la poésie sacrée des Hébreux*, qu'il n'est aucun des petits prophètes qui égale la sublimité, la chaleur et la hardiesse de Nahum. Mais nos langues modernes ne peuvent rendre l'énergie, la précision, la vivacité, la grandeur du texte hébreu.

Les personnes auxquelles le prophète s'adresse ou dont il parle, changent si brusquement sans être pour ainsi dire une seule fois nommées, que pour bien comprendre ces pages, il faut s'identifier avec celui qui les écrit, et deviner en quelque sorte à l'avance ses pensées. On croit sentir que cette prophétie nous a été transmise telle qu'elle a été prononcée, et qu'il manque au texte écrit les gestes et les intonations qui en sont le commentaire obligé. Au reste, ces brusques transitions indiquent l'élan, l'entraînement de la pensée du poète qui sent que ses auditeurs le comprennent et le suivent. Ainsi nous lisons, I, 8 : *Dieu détruira son lieu* (*son* se rapporte en hébreu à un être féminin), c'est de Ninive dont il est question sans qu'elle ait été jusques ici nommée. Au v. 9, Nahum s'adresse aux Assyriens; mais à la fin du v. 12 et au v. 13, c'est à Ephraïm qu'il paraît dire : *Je t'ai affligé, mais je ne t'affligerai plus*, etc. Au v. 14, c'est de nouveau aux Assyriens qu'il s'adresse; au v. 15 c'est à Juda (qui est nommé), et 1. 1, aux Assyriens.

Le v. 3 représente l'approche de l'armée ennemie; les v. 4 et 5 les préparatifs de défense dans la ville. Le reste de la prophétie a une allure moins rapide et plus facile à suivre.

Les beautés poétiques abondent; nous en relèverons quelques-unes et nous en prendrons occasion d'expliquer quelques passages obscurs.

La prophétie s'ouvre par la triple répétition de la même idée, qui se précise dans le dernier membre : « Jéhova est un Dieu jaloux et vengeur, vengeur est Jéhova et plein de courroux, Jehova se venge de ses adversaires et n'oublie pas ses ennemis. » On dirait l'approche d'un orage qui gronde dans le lointain, monotone et terrible, et qui fond tout-à-coup sur la contrée où Dieu l'envoie. — «Parfois l'Eternel semble oublier sa vengeance, et la coupable Ninive poursuit en paix, impunie, le cours de ses prospérités. Mais s'il tarde, c'est qu'il ne veut pas la mort du pécheur; il est lent à la colère parce qu'il est puissant en force, et il ne laisse nul coupable impuni. Il marche contre ses ennemis dans la tempête qui les renverse, il est lui-même présent dans le tourbillon qui les enlève, et la poussière que dans sa marche il fait lever sous ses pieds invisibles, c'est de sombres nuages d'où éclatent la foudre, d'où descend la ruine. » — Puis vient une brève et magnifique description de la puissance de Dieu dans la nature (4. 5), en preuve qu'il n'est pas de nations si puissantes qui puissent subsister un instant devant sa colère (6).

Quel saisissant tableau que celui du siége et de la prise de Ninive, au ch. II ! Voyez en particulier (v. 7) Ninive sous la figure d'une reine emmenée en captivité au milieu de ses suivantes (les autres villes de l'empire), qui gémissent comme des colombes et qui se frappent la poitrine. Et cependant, « Ninive regorgeait d'habitans; — mais ils fuient; — arrêtez, arrêtez, leur crie-t-elle, — nul ne se retourne. » La ville est tout entière au pouvoir des ennemis : « Pillez l'ar-

gent, pillez l'or, » leur crie le prophète, « ses richesses sont immenses, ses vases précieux sont innombrables. » Et Ninive, pour ainsi dire, suit des regards les progrès de sa propre ruine : « Désastre et dévastation ! et désolation ! le cœur se fond et les genoux se heurtent, et les reins chancellent, et la pâleur de la mort est sur tous les visages. » Ninive n'est plus, et à la pensée de sa grandeur, de sa corruption et de sa ruine, le prophète s'écrie avec une sainte ironie : « Où est le repaire des lions, etc. ? »

La dernière partie de la prophétie commence par une accusation d'une seule ligne, dont chaque mot accable Ninive d'un poids immense : « Malheur à la ville de sang, toute pleine de tromperies, de violences ! elle ne cesse pas ses rapines ! » Puis immédiatement après, toute la plaine où est située Ninive est couverte d'une armée ennemie, qui se précipite avec tumulte contre elle : « Voix du fouet et voix des roues bruyantes ! et de chevaux qui s'élancent et de chars qui ressautent ! cavaliers tout armés ! éclat des glaives ! éclair des lances ! et une multitude de blessés à mort, et des monceaux de cadavres ! et point de fin aux meurtres ! ils trébuchent sur leurs corps morts ! » Est-il possible de peindre en moins de traits, de peindre avec plus de force, l'attaque, le siége et la prise d'une ville. — Et pourquoi une telle ruine ? poursuit le prophète : « A cause de tes prostitutions » (III, 1-4).

IV.

La prophétie de Nahum forme un seul tout, dont les diverses parties sont faciles à reconnaître.

D'abord une introduction générale I, 2-8, qui annonce la toute-puissance de Dieu, sa redoutable colère contre ses adversaires, et sa bonté pour ceux qui se confient en lui.

Vient ensuite le thème de la prophétie qui rappelle le crime d'Assur, prédit sa ruine subite, rapide et définitive en dépit de sa puissance, et annonce au peuple élu sa délivrance. I, 9–14.

Avec le v. 15 commence la description de la ruine de Ninive, qui occupe le ch. II. Aux yeux du prophète, la ruine est déjà effectuée, et déjà apparaissent sur les montagnes les messagers qui en annoncent la nouvelle à Jérusalem. — Le prophète avertit Ninive du danger qui l'attend, en l'encourageant ironiquement à se préparer à se défendre; et il lui fait connaître le motif de sa chute : l'Eternel veut relever la gloire des Hébreux qu'Assur a pillés et dévastés (II, 1. 2). L'armée ennemie (les Mèdes) approche avec ses boucliers resplendissans; les chefs ont leurs vêtemens de guerre (rouges, Juges VIII, 26), les chars à faux étincellent au soleil, les lances frémissent dans les mains des soldats qui les brandissent (3). — Cependant, dans les rues et les places de Ninive surprise et effrayée, les chars se heurtent et s'élancent en désordre; le roi se rassure à la pensée de ses guerriers, qui se précipitent vers les murs. Mais déjà les machines de guerre (les tortues ou les terrasses) sont avancées au pied des remparts. Les portes du fleuve sont ouvertes (voyez sur ce point en particulier, Keith, p. 1); le palais est renversé. Cela avait été décrété : Ninive est dépouillée, prisonnière. Ses habitans s'enfuient sans la défendre. L'ennemi la pille. Elle est désolée (4-10). — Le prophète rappelle à la ville son orgueil et ses cruautés, et confirme sa prédiction en la résumant en quelques mots que prononce l'Eternel.

La dernière partie de la prophétie expose les causes (III, 1-7), la possibilité et la certitude (8–11), et enfin la promptitude de la ruine de Ninive.

Les causes sont ses violences qui seront vengées par une mort violente (1. 2), et ses prostitutions honteuses qui lui

mériteront une ruine ignominieuse et les dernières humiliations. Quel affront pour la superbe Ninive d'entendre les peuples voisins qui étaient ses esclaves, s'écrier en s'éloignant d'elle : « Détruite est Ninive ! Qui aura compassion d'elle ? Où te trouverai-je un consolateur ? »

L'exemple de Thèbes prouve que la ruine de Ninive est possible, et le v. 11 dit qu'elle est certaine.

Et elle ne viendra point après une longue et glorieuse résistance. Ces remparts immenses, ces tours gigantesques tomberont sous la main de Dieu qui les ébranlera, comme tombent d'un arbre les fruits mûrs dans la bouche de celui qui les cueille. Tous les préparatifs de défense seront inutiles. « Là même, dans l'enceinte même de la ville, le feu te consumera, l'épée te dévorera entièrement comme le grillon dévore les champs, quand bien même Assur multiplierait ses enfans comme les grillons, et que tu multiplierais, ô Ninive, tes citoyens comme des nuées de sauterelles. Sans doute tes marchands, tes peuples alliés, tes habitans, sont aussi nombreux que les étoiles des cieux ; mais ils s'enfuiront au temps du danger comme les sauterelles qui ouvrent leurs ailes et s'envolent. Sans doute, maintenant que tu es dans la prospérité, tu comptes dans tes murs une multitude de princes et de chefs qui viennent auprès de toi chercher un abri ; mais ils seront comme ces essaims de sauterelles qui se réfugient sous les haies durant l'hiver : le soleil brille-t-il, ils s'envolent et l'on ne sait plus la place qu'ils occupaient. Ils dorment tes pasteurs, ô roi d'Assur, tes grands reposent dans leurs tentes ; ton peuple, dans sa sécurité, s'est dispersé sur les montagnes, nul n'est là pour le réunir. — Point de remède à ta plaie, mortelle est ta blessure ! Tous ceux qui ont appris ta ruine ont frappé des mains, car sur qui ta malice ne s'est-elle pas débordée ? » (12-19).

V.

Il nous reste à examiner les rapports de la prophétie de Nahum contre Ninive, à l'ensemble des révélations divines.

L'Ancien Testament tout entier annonce, préfigure et prépare le Messie : dans quel sens cela est-il vrai du livre de Nahum?

Ce livre se rattache aux nombreuses prédictions contre les peuples païens que contiennent les écrits des autres prophètes, et la question est donc de savoir en général quelle place ces prédictions occupent dans la révélation.

Il y a dans toute la prophétie, tant de l'ancienne que de la nouvelle alliance, deux séries parallèles qui se supposent l'une l'autre et se complètent : l'une de promesses, l'autre de menaces. Les promesses concernent ceux qui ont la foi au vrai Dieu, qui regardent à lui et placent en lui seul leur confiance. Elles ont pour objet la délivrance : la délivrance des maux temporels, des périls de guerre, de la captivité, et la délivrance des maux spirituels, du péché, de sa coulpe, de ses misères. L'une comme l'autre procèdent de la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ, qui a, dès avant le commencement du monde, apaisé le Père par son sacrifice.

La seconde série est celle des menaces qui sont adressées, et aux païens qui s'élèvent contre les croyans ou contre l'église, et aux faux membres de l'église qui, par leur incrédulité, sont de vrais païens.

Si Dieu ne menaçait pas les méchans, cela signifierait que leurs péchés ne sont pas tels qu'ils offensent sa justice, éveillent sa colère, et appellent ses châtimens. Mais s'il en était ainsi, nous ne serions que peu misérables, il n'y aurait point pour nous de peines après la mort, de tourmens de la conscience, de vraies et intimes souffrances, nous n'aurions point besoin d'un Dieu sauveur, et Dieu n'aurait

point livré à la mort son Fils pour notre rédemption. Les promesses de délivrances et les menaces de châtimens sont donc choses inséparables, qui ne peuvent exister l'une sans l'autre.

Aussi voyons-nous les prophètes de l'ancienne alliance promettre autant que menacer, menacer autant que promettre : dans leurs écrits se reflètent la sainteté de Dieu autant que son amour, sa grâce autant que sa justice. Et dans le livre qui résume toute la prophétie, dans la Révélation de saint Jean, le Seigneur apparaît à la fois sous sa double qualité de juge et de sauveur, de sauveur des siens, de juge de ses ennemis.

Nahum est dans son livre un prophète de la justice de Dieu. Il annonce à Ninive et par elle à toutes les puissances mondaines qui s'élèvent contre l'église de Dieu, que leur ruine est certaine, parce que Jéhova est un Dieu jaloux et vengeur. Son livre a dû être pour les Hébreux, pendant près d'un siècle, ce que l'Apocalypse est pour les chrétiens dès l'origine de l'Eglise : la source où les fidèles venaient puiser une nouvelle assurance que la victoire restera au peuple de Dieu dans le grand combat qu'il soutient contre les ténèbres. Et nous qui venons après l'accomplissement de la prophétie, nous voyons dans la ruine de Ninive le gage de la ruine semblable qui attend toute puissance terrestre qui fait, comme Assur, la guerre aux saints, et qui, dans son orgueil, se dit aussi : « C'est moi et il n'y en a point d'autre que moi » (Soph. II, 15). Ninive revit dans la Babylone de de l'Apocalypse (comp. ce passage de Soph. et XVIII, 7; Nah. III, 4. 16, et Ap. XVIII, 3; Nahum III, 7, et Apoc. ibid., 10. 15; Nah. I, 10, III, 15, et Apoc. ibid. 8). Mais Jérusalem a survécu à la puissante Ninive, et le petit troupeau du Seigneur survivra à cette Babylone et régnera un jour avec le Seigneur éternellement.

Mais tout prophète d'un Dieu qui est à la fois sainteté et amour, ne peut annoncer le châtiment sans annoncer aussi la délivrance. Nous avons déjà vu comment dans *Osée* et dans *Michée* ces deux sentimens de grâce et de justice se font équilibre, et nous aussi, nous devons les réunir dans notre pensée et notre foi, et ne point affaiblir l'un en exagérant l'autre; car si dans d'autres époques on ne voyait plus en Dieu que sa majesté et sa justice, de nos jours le vif sentiment de son amour et de sa miséricorde fait oublier à plusieurs qu'il est aussi le juge de toute chair, et que sous la nouvelle alliance comme sous l'ancienne, il est un feu dévorant qui consume tout ce qui est impur. Nahum, en dénonçant les jugemens de Dieu sur Ninive, ne perd point de vue sa clémence pour les siens; il la rappelle d'une manière générale, immédiatement après cette description de sa toute-puissance par laquelle s'ouvre le livre : « L'Eternel est bon, il est une forteresse au jour de la détresse, et il connaît ceux qui se retirent à lui » (I, 7); et du v. 12 à II, 2, dans cette partie qui est comme le thème de tout le livre, la miséricorde de Dieu envers Juda alterne trois fois avec ses vengeances contre Ninive. Il n'y est point sans doute fait mention du Messie; mais ces promesses de délivrance, de joie et de gloire n'en sont pas moins indirectement messianiques, puisqu'elles ne pouvaient s'accomplir en plein qu'au temps du Sauveur et par son évangile de réconciliation.

Quelles sont donc les leçons générales que nous donne le livre de Nahum?

Il n'est rien de si haut que Dieu ne puisse abaisser, et tout ce qui est grand aux yeux de la chair est en abomination devant Dieu.

Il détruit ses ennemis entièrement; il n'afflige les siens que pour les ramener à lui et leur rendre leur gloire.

Le seul royaume permanent est celui des Cieux.

Dieu est Juge et Sauveur.

Ainsi la prophétie de Nahum, qui, au premier abord, semble toute spéciale, occupe une place importante dans les révélations faites par Dieu au peuple hébreu, et, prise dans son sens général, elle s'adresse à tous les ennemis de Dieu et à tous ses serviteurs.

—

VII.

SOPHONIE.

SOPHONIE.

Ninive était au faîte de sa grandeur lorsque Nahum lui avait dit de la part de l'Eternel : « Tu viendras jusque là et tu n'iras pas plus loin, » et Assur qui avait conquis Israël, vint briser sa force contre Jérusalem. Babel n'avait pas encore acquis une assez grande puissance pour être dangereuse à Juda. Le long et heureux règne d'Ezéchias avait raffermi l'état hébreu; des prophètes distingués, entre autres Esaïe, avaient semé avec bénédiction la parole immédiate de Dieu; tout annonçait au royaume des deux tribus qui survivait à Ephraïm, une nouvelle période d'indépendance politique, de prospérité au dedans, de paix au dehors, de gloire et de relèvement spirituel. Tout indiquait d'heureux jours, et Dieu, par ses prophètes, les offrait aux Hébreux; mais ici comme souvent, l'homme, par sa perversité, a rendu la promesse inutile.

Après la mort d'Ezéchias, les forces de ruine et de perdition qui avaient été contenues sous son règne et longtemps comprimées, éclatèrent avec violence : les grands du royaume qui, sous le précédent souverain, avaient gardé le silence ou feint la dévotion, gagnèrent la confiance de l'enfant de douze ans qui portait la couronne, et Manassé (de 696 à 741 avant J.-C.) se plut, avec toute l'ardeur in-

sensée de la jeunesse, à faire en tous points le contraire de ce qu'avait fait son père. Sa tardive repentance (2 Cron. XXXIII) ne put certainement empêcher que le mal dont il avait favorisé l'irruption ne poursuivît son cours, et que la semence de mort ne produisît ses fruits empoisonnés. D'ailleurs le bien qu'il a pu faire depuis l'époque où le malheur l'avait ramené vers Dieu, ne subsista pas au delà de sa vie; Ammon (641-639), son fils et successeur, se conduisit comme avait fait son père dans sa jeunesse. Pendant cette époque, la parole prophétique cessa de se faire entendre, et nul envoyé de Dieu n'éleva la voix dans ces jours de décadence. (1)

Cette interruption dans la série des prophètes, comprend l'espace qui sépare Nahum de Sophonie. (2)

L'époque où parut Sophonie, présentait un caractère particulier. Souvent après un jour sombre et mauvais, les vents s'apaisent à l'approche de la nuit, l'horizon s'éclaircit et le soleil brille un instant à son coucher; souvent aussi, dans de graves maladies, la mort est précédée de quelques jours de répit pendant lesquels toutes les douleurs cessent, et l'âme semble vouloir reprendre sa demeure dans le corps soulagé, tandis que ce n'est qu'une dernière lueur que jette avant de s'éteindre la lampe de la vie. De même les états qui périssent ont leurs heures solennelles de répit; l'espoir de temps meilleurs renaît et l'on croit les mauvais temps passés, lorsqu'un événement imprévu dévoile plus complètement que jamais la grandeur de la plaie, et démontre

(1) Ceci n'est vrai que dans un sens restreint et que des prophètes dont les paroles nous ont été transmises dans des livres particuliers. Car au chap. XXI du second livre des Rois, il est question de plusieurs prophètes qui annonçaient à Manassé la ruine de Juda.

(2) Voyez la Période des Prophètes, p. 50.55.

qu'elle est incurable. Dans ces heures de répit, d'ordinaire l'homme se trompe entièrement sur la vraie nature des symptômes politiques qui frappent ses regards, il croit que la maladie du peuple va se guérir, il parle de nouveau des temps glorieux d'autrefois, et sur le bord de l'abîme il rêve d'un éclatant avenir. Telle était l'époque pendant laquelle prophétisa Sophonie.

Le jeune et vicieux Ammon perdit la vie dans une conspiration dirigée contre lui. Il eut pour successeur son fils Josias (639–609) âgé alors de douze ans. Josias marcha sur les traces de son aïeul David, et pendant son règne de trente ans, il travailla à extirper l'idolâtrie et à ramener le peuple à l'observation de la loi de l'Eternel. Comme, à cette époque, la puissance des Chaldéens ne s'était pas encore assez agrandie pour menacer les états situés sur la Méditerranée, et qu'Assur allait en s'affaiblissant de plus en plus, Juda jouissait au dehors d'nne paix complète : le règne de Josias était donc un vrai temps de répit, le peuple et l'état reprenaient vie; mais ce n'était que le calme avant l'orage, que la brillante lueur du soleil qui se couche derrière de sombres nuages; le peuple était plongé dans cette aveugle sécurité qui accompagne le bien-être et la richesse, et personne, si ce n'est Sophonie et Jérémie, personne ne soulevait le voile léger qui couvrait l'avenir, et ne montrait du doigt la ruine qui était tout près. Josias eut le sort de plusieurs autres rois à qui est confiée la belle et critique tâche d'être les derniers bienfaiteurs d'un peuple qui marche à la mort. De tels princes ont une fin tragique, et leur mort violente semble être en une secrète contradiction avec une vie belle et noble comme la leur; mais leur mort est comme le signe typique et l'avant-coureur des malheurs qui d'abord après eux fondent sur leur peuple. Josias s'opposa au roi d'Egypte Necho, qui marchait avec son armée contre Carchemisch sur l'Euphrate. Necho était un prince entre-

prenant; il fit creuser le canal qui unissait le Nil à la mer Rouge et la mer Rouge par le Nil à la Méditerranée, et sous son règne, des vaisseaux phéniciens tentèrent de faire le tour de l'Afrique. Son expédition contre l'Euphrate avait sans doute pour but d'arrêter les progrès des Chaldéens, avec lesquels nous voyons dès lors l'Egypte en guerre continuelle, jusqu'à ce qu'enfin le royaume du Nil succomba définitivement sous le royaume plus puissant de l'Euphrate. Les historiens sacrés ne nous indiquent pas les motifs qui purent engager Josias, le roi d'un état aussi peu considérable que l'était Juda, à marcher contre le puissant monarque de l'Egypte, qui ne lui faisait point la guerre et qui même l'invita à se désister de son projet (2 Cron. xxxv, 21). Peut-être Josias tenait-il en fief du roi de Babylone le territoire de l'ancien royaume d'Ephraïm, où nous le voyons étendre ses mesures réformatrices et les mettre à exécution avec toute l'autorité qu'il pouvait avoir en Juda (2 Rois xxiii, 15. 19; 2 Cron. xxxiv, 6). La bataille qui coûta la vie à Josias, eut lieu dans la plaine de Megiddo, entre le Tabor et le golfe d'Acre. Il est possible que Necho eût débarqué avec son armée sur ce point de la côte, pour prendre de là la grande route bien connue, qui conduit de la Méditerranée par la Galilée à l'Euphrate. (1) Ainsi le pieux et juste Josias, le dernier bon roi de Juda, dont la mort préfigurait la ruine de son peuple, tomba précisément au commencement de ces guerres entre l'Egypte et Babylone, qui devaient plus tard amener la destruction de Juda.

Telle était, sous le point de vue politique et social, l'époque de Sophonie, que caractérisent, à l'égard de la re-

(1) Necho ne pouvait marcher contre l'Assyrie sans traverser la Galilée, qui était soumise à Josias. Josias fit ce que tout roi aurait fait à sa place, il voulut arrêter sur ses frontières des étrangers qui arrivaient en armes.

ligion et de la morale, le relâchement et la sécurité. L'indifférence de la multitude forme un pénible contraste avec le zèle du roi et d'un petit nombre de personnes qui partagent zon zèle et sa piété. Ainsi que dans l'ancienne Rome, au temps de sa décadence, on se plaisait à accueillir toutes les religions et tous les cultes possibles qui subsistaient en paix les uns à côté des autres, et à considérer cette tolérance comme un progrès de l'esprit philosophique, de même nous trouvons au temps de Sophonie toute espèce de religions réunies pêle-mêle en Juda, dont la mort spirituelle est ainsi mise dans tout son jour. Il y a encore (I, 4. 5) « un reste de Bahal, » c'est-à-dire d'adorateurs des Bahalins dont Manassé avait relevé les autels, et des « prêtres de ces faux dieux. » D'autres « se prosternent sur les terrasses des maisons devant les étoiles ; » c'est là un culte nouveau introduit par Manassé (2 Rois XXI, 3 ; XXIII, 5. 11 ; Jér. XIX, 13 ; XXXII, 29), et qui doit être celui de la religion de Zoroastre importée à Jérusalem depuis la Chaldée. [1] Mais à côté de ces sectateurs de cultes païens, se trouvent d'autres gens « qui adorent et qui jurent par l'Éternel, et qui en même temps jurent par Malcom, » c'est-à-dire par Moloch, l'idole des Ammonites (2 Rois XXIII, 13. 10), ou par *leur roi*, Bahal ; ils pensent que la foi dans un Dieu est compatible avec celle dans un autre Dieu, et que ce ne sont à tout prendre que des formes diverses et

[1] Ezéch. XXIII, 14-17 ; voyez surtout VIII, 16. 17 ; au lieu de : *ils mettent une écharde à leur nez*, lisez : *ils portent à leur nez*, devant leur bouche, pendant leurs prières, *une branche* de l'arbre hom, selon les prescriptions de la loi de Zoroastre. — L'allusion la plus certaine au dualisme persan est sans contredit Esaïe XLV, 5-7. — Ces passages sont peut-être le meilleur argument pour décider la question, encore controversée, de la date de la religion de Zoroastre.

accidentelles d'une seule et même pensée religieuse. Une troisième classe de personnes comprend ceux « qui se détournent de l'Eternel » par indifférence religieuse; ils ont abandonné la foi de leurs pères et poursuivent chacun pour soi leur route sans religion positive. Enfin, suivent de près ceux « qui ne s'enquièrent point de l'Eternel et ne le recherchent point, » qui prétendent rester fidèles dans leurs cœurs et aux yeux de tous à la véritable foi, mais qui au fond ne croient en rien; ils vont peut-être jusqu'à s'imaginer qu'ils sont fermement attachés à la religion, mais leur cœur ne s'est point encore tourné vers Dieu. D'ailleurs, le mal a fait invasion jusque parmi ceux que Dieu et leurs fonctions appelaient à le réprimer. Déjà au v. 4 du ch. I, Sophonie a menacé des mêmes châtimens les prêtres des idoles et ceux de l'Eternel, et au ch. III, 4, il complète le triste tableau qu'il a tracé de la décadence religieuse de son peuple, et il dit: « Leurs prophètes sont éhontés et trompeurs, leurs prêtres profanent le sanctuaire et font violence à la loi. » L'institution des prophètes eut le sort de toutes les choses les meilleures et les plus saintes, dès qu'elles passent par des mains d'hommes : elles ne peuvent échapper à la souillure, à l'altération, à la dégénération. On ne devrait, il est vrai, pas s'attendre à voir la prophétie subir cette même destinée, et aussi s'est-il écoulé bien des siècles avant qu'aient paru en Israël de faux prophètes qui prétendissent recevoir de Dieu des révélations, tandis qu'ils ne parlaient que par leur propre esprit et qu'ils ne présentaient au peuple que leurs pensées et leurs rêves. Ils deviennent très nombreux dans les derniers temps du royaume de Juda, sous Sophonie et Jérémie, et ce dernier surtout a soutenu de pénibles luttes contre ces faux prophètes qui parlaient au peuple selon son désir. Cependant, le sacerdoce suivait la même marche que la prophétie et se corrompait pareillement. Les prêtres s'acquittaient de leurs

fonctions extérieures et maintenaient avec les anciennes pratiques les priviléges de leur charge, et le zèle réformateur du roi venait à leur aide; mais leur cœur n'en était pour cela pas meilleur, ils savaient concilier avec leur dignité sacerdotale tant d'actes repréhensibles, et faire servir la loi et la foi à tant de vues et d'intérêts coupables, que le vrai prophète de l'Eternel les déclare des profanateurs du sanctuaire et de sacriléges violateurs de la loi.

L'état moral et social du peuple est celui que comporte une telle absence de vie religieuse dans une époque de prospérité et de paix extérieure : il y a bien-être, amour des richesses et des choses de la terre, sécurité charnelle, oppression et violence de la part des grands et des puissans, et imitation des mœurs et usages des peuples païens. Aussi entend-on Sophonie s'adresser « au peuple de marchands (Canaan, Osée XII, 8) et à tous ceux qui sont chargés d'argent, » leur annoncer le pillage de leurs biens et de leurs maisons, et leur dire que ni leur or ni leur argent ne les délivreront au jour de la colère de Dieu (I, 11. 13. 18). Ceux à qui il parle reposent là dans une insolente sécurité « sur leurs lies, » comme un vin qu'on ne transvaserait pas, « et ils disent dans leur cœur : l'Eternel n'envoie ni les biens ni les maux ; ils bâtissent des maisons, ils plantent des vignes, » comme si les temps étaient bons et que les prophètes n'annonçassent point une ruine imminente ; « mais ils n'y habiteront point, ils n'en boiront pas le vin » (I, 12. 13). Les seigneurs sont représentés comme des lions qui rugissent au milieu même de la ville, et qui y dévorent leurs proies aux yeux de tous; les juges prévaricateurs, comme des loups qui sortent vers le soir, et qui déchirent leurs victimes dans le secret de la nuit, si bien qu'au matin il ne reste pas de traces visibles de leurs dégâts (III, 3). A la cour on recherchait les vêtemens de prix des peuples étrangers (I, 8), et la coutume des Philistins de sauter par

dessus le seuil (1 Sam. v), s'était introduite chez les Israélites, sans doute avec d'autres usages païens de ce même peuple.

Sophonie a prophétisé sous Josias et dans la première moitié de son règne; car il parle comme d'un événement futur de la ruine de Ninive qu'on s'accorde à placer en l'an 625 avant Jésus-Christ; or, cette année était la 15e du règne de Josias, qui a duré 31 ans. D'autre part, ce livre contient plusieurs détails sur l'état religieux de la nation, qui ne peuvent s'entendre des quatre premières années de ce règne. En effet, les Croniques, XXXIV, distinguent trois époques dans la vie de Josias. La première, qui commence avec son avènement au trône à l'âge de huit ans, et finit à sa douzième année : le roi, « malgré sa grande jeunesse, recherchait déjà le Dieu de David son père, » mais l'idolâtrie favorisée par Manassé et par Ammon, régnait en plein dans ses états, et il ne travaillait point encore à la combattre. Il ne pouvait alors être question « de restes des Bahalins (I, 3), ni des lois de l'Eternel exposées chaque jour au peuple » (III, 5); ces traits ne peuvent s'entendre que d'un temps où la plupart des autels des faux dieux ont été déjà détruits, et où le culte régulier est rétabli. Et c'est là ce qui eut lieu depuis la douzième année de la vie de Josias à sa dix-huitième; le pieux roi renverse idoles et autels, et nettoie le pays et le temple, toutefois il ne peut empêcher qu'il n'y ait encore bien des restes des cultes idolâtres. Mais en la dix-huitième année on trouva le livre de la loi dans le temple, on le lut devant le peuple, et depuis ce temps jusques à la fin du règne de Josias, « chacun fut obligé de servir l'Eternel, toutes les abominations furent ôtées, et l'on ne se détourna point de l'Eternel. » Alors donc les restes des Bahalins dont parle Sophonie, et les prêtres païens avaient disparu. Ainsi tout concourt à placer la date du livre de Sophonie entre 635 et 625.

Il prophétisait donc pendant que Josias extirpait l'idolâtrie, et il prêchait la repentance intérieure à ce peuple que son roi obligeait à servir extérieurement le vrai Dieu. Mais combien ses menaces et ses prédictions d'une ruine prochaine devaient causer de douleur et à lui-même et au pieux Josias! Toute cette réforme, en apparence si belle, si pure, si glorieuse, ne sauvera point Juda de la ruine, parce qu'elle n'est pas un vrai retour à Dieu; toutes les espérances dont se nourrissent sans doute le roi et ceux qui partagent sa piété, ne sont point ratifiées dans les cieux, le peuple ne reprendra point vie et ne rajeunira pas, il ne se convertira pas du cœur à Dieu. Le regard prophétique perce sous l'écorce brillante et découvre le noyau qui est rongé des vers, et que rien ne veut rétablir en son premier état; Sophonie ne parle que de châtimens et que d'une ruine prochaine, ainsi que l'ont fait à la même époque la prophétesse Hulda (2 Cron. XXXIV, 22-26) et Jérémie.

Nous ne connaissons de la personne de Sophonie que ce que nous lisons en tête de son livre. Il descendait, par son arrière-grand-père, d'un Ezéchias. On ne peut expliquer pourquoi sa généalogie est indiquée, contre l'usage, jusques au quatrième degré, qu'en supposant que cet Ezéchias est le roi de Juda.

Nous ne retrouverons plus dans les prophètes de la seconde période l'originalité des images, l'énergie de l'expression, la vivacité d'imagination, l'élan et l'enthousiasme qui distinguent les livres prophétiques de la période antérieure. Mais d'autres caractères, tout aussi remarquables, s'offrent à nous dans les livres qui nous restent à analyser, et ainsi se vérifie ce que l'Ecriture sainte nous dit des dons divers que l'Esprit de Dieu distribue à chacun selon qu'il lui plaît.

Sophonie est plein de force et de précision, et son livre est, par la clarté et la simplicité même de son style, d'une grande beauté littéraire. Mais de nature cet Israélite n'est pas poète, on sent que chez lui l'imagination est moins forte que l'intelligence, et qu'il examine avec sérieux et avec calme l'état moral et religieux de son peuple. Aussi le don qu'il a reçu d'en haut, c'est la vue d'ensemble, et ce qui le distingue comme prophète, c'est le regard d'aigle qui embrasse d'un coup d'œil toutes les nations et tous les siècles. On pourrait appeler son livre, qui ne contient que trois chapitres, un résumé de toute la prophétie hébraïque.

En effet, ce livre se divise, aussi bien que ceux d'Esaïe et d'Ezéchiel, en trois parties :

Les menaces et les exhortations adressées au peuple de Dieu, ch. I (Esaïe I–XII; Ezéch. I–XXIV).

L'annonce des jugemens de Dieu contre les peuples païens, ch. II et III, 1–7 (Es. XIII–XXXIX, avec des prophéties contre les Hébreux; Ezéch. XXV–XXXV).

Les prophéties messianiques, III, 8–20 (Es. XL–LXVI; Ezéch. XXXVI–XLVIII).

Ces trois parties sont d'ailleurs intimément unies l'une à l'autre, et il serait tout aussi vrai de dire que le livre ne forme qu'un tout unique, et qu'il s'adresse d'abord à Juda coupable qui doit être châtié, puis à Juda et aux Gentils, et enfin à tous les vrais Israélites à qui appartiennent les promesses.

I.

LES MENACES CONTRE JUDA.

Le prophète commence par annoncer à toute la terre (promise, à ce qui reste d'intact après la ruine d'Ephraïm) une ruine universelle qui embrassera et la nature et le peu-

ple (Osée iv, 3); mais il ne spécifie rien, et la menace sous cette forme vague n'en est que plus saisissante. i, 2. 3.

Mais bientôt retentissent les noms de Juda et de Jérusalem, et le prophète énumère avec soin toutes les classes de pécheurs qui vont être retranchés et qui attirent sur leur patrie la ruine qui vient d'être prédite. i, 4–6. Nous avons ici comme la liste de tous les péchés *contre Dieu*, dont l'homme puisse se rendre coupable.

Juda veut se plaindre d'une telle sévérité de Dieu à son égard; il voudrait alléguer ses priviléges antiques et ses essais tout récens de réforme. Mais Sophonie prévient toutes ses plaintes en lui criant : « Silence, le jour de la ruine est déjà venu! L'Eternel a déjà préparé le sacrifice, mis à part les convives » (Es. xxxiv, 6; Jér. xlvi, 10).

« En ce jour-là seront immolés : 1° Les princes, les fils du roi (et non le roi lui-même, 2 Cron. xxxiv, 22–28), et les serviteurs des grands qui se permettent toute espèce de fraude et de violence pour être agréables à leurs maîtres. i, 8. 9. — 2° La ville entière de Jérusalem depuis la porte des poissons (à l'O. du côté de Japho), jusques à la seconde ville (2 Rois xxii, 14, peut-être les quartiers situés vers le nord), et jusques aux collines (du sud); mais surtout la partie basse de la ville (la vallée du Cédron et de Siloë, que Sophonie nomme Mactès ou le Mortier, peut-être par ironie, comme nous dirions la boutique) où demeuraient les marchands, vrai peuple de Cananéens. i, 10. 11. — 3° Les riches, pleins de sécurité et d'une impiété pratique. i, 12. 13. (Amos v, 11; Deut. xxviii, 39.) — Le prophète qui vient de distinguer les hommes selon leurs rapports à Dieu, les classe ici selon leur position sociale. Il passe de l'une à l'autre en reprenant la même transition : *En ce jour là*. — Notons au verset 12 que Josèphe nous raconte que, lors de la prise de Jérusalem, les princes, les grands et les sacrificateurs furent retirés par les ennemis des cavernes, des

égouts et des sépulcres où ils s'étaient cachés et où ils espéraient en vain échapper « au flambeau de l'Eternel » cherchant les coupables pour les punir.

Les victimes sont là; quel est le sort qui les attend? Celui que leur prépare la colère d'un Dieu qui est un feu consumant. — I, 14-18.

II.

JUDA ET LES GENTILS.

Juda sera donc détruit, le peuple élu sera consumé! Quelle singulière dissonnance entre ces effrayantes prédictions et les réjouissantes espérances que faisaient naître les réformes opérées par Josias!

Mais il y aurait cependant un moyen de détourner la tempête, de conjurer la ruine, ce serait la repentance. Le prophète y exhorte son peuple, « cette nation qui ne sait ce que c'est que la honte de ses péchés. » II, 1. 2. Toutefois il ne le fait qu'en peu de mots, il sent que ses exhortations resteraient sans effet, et il se hâte de s'adresser aux « gens de bien, au petit nombre des humbles et des débonnaires, qui peut-être seront épargnés dans la ruine de leur nation. » II, 3.

« *Car*, ajoute-t-il immédiatement, Gaza sera abandonnée, etc., » et il commence ses prédictions contre les païens. Cette transition brusque et imprévue semble, au premier abord, difficile à expliquer; le sens de ce *car* se trouve III, 6. 7. Les Hébreux auraient dû apprendre par la ruine de leurs voisins comment Dieu punit l'adoration des idoles et les crimes des païens; ils devraient savoir qu'en se faisant païens ils ne peuvent qu'encourir les mêmes châtimens, et que nul ne peut subsister devant Dieu, si ce n'est l'homme de bien humble et débonnaire.

Le prophète dénonce les jugemens de Dieu, d'abord aux deux peuples païens qui demeuraient aux frontières de Juda : les Philistins à l'occident, III, 4–7, les Moabites et Ammonites à l'orient, IV, 8–10. — Il ne nomme que quatre villes des Philistins (voyez aussi Jér. XXV, 20; Amos, I, 6–9; Zach. IX, 5. 6), parce que Gath avait été prise par David (I Cron. XVIII, 1), et que dès lors, malgré les succès des Philistins sous Joram (2 Cron. XXI, 16), elle était restée ou était revenue sous la domination des rois de Juda (2 Cron. XXVI, 6; 2 Rois XVIII, 8). L'original a plusieurs paronymes qui ne peuvent se rendre en français : « *Gaza* sera *(gaspillée)* abandonnée (en allemand : *Gaza* wird *vergessen* seyn); *Hekron* sera *arrachée* » (wird *entackert* seyn); le nom de Crétois donné aux Philistins, qui étaient d'ailleurs venus de Crète, fait allusion au mot hébreu de retrancher, exterminer. — « Asdod sera chassée en plein midi, » c'est-à-dire à l'heure de la grande chaleur, où chacun se repose, où l'on s'y attendra le moins (2 Sam. IV, 5; Jér. XV, 8). — Remarquons qu'ici déjà Sophonie parle d'un temps où Juda reviendra de sa captivité et possédera la terre de ses voisins et ennemis.

Mais le regard du prophète franchit bientôt les étroites frontières de la contrée dans laquelle il demeure, et parcourt la terre tout entière. Sophonie voit Jéhova, le redoutable Dieu des armées, anéantir devant lui tous les dieux de la terre. Les Japhétites dans leurs îles et leurs pays maritimes (Gen. X, 5) se prosternent pour adorer l'Eternel, chaque peuple en son lieu. Vers le sud, les Cuschites succombent sous les coups de l'épée divine. Vers l'est, Jéhova étend sa main, et Ninive se convertit en un désert, en un repaire de bêtes sauvages, elle qui, dans son orgueilleuse confiance, disait : « C'est moi, et il n'y a point d'autre que moi. » II, 11–15.

Que ce coup d'œil du prophète sur l'humanité est grand et sublime! Qui pourrait méconnaître l'inspiration divine chez cet homme qui annonce à ses frères leur ruine prochaine malgré toutes les apparences d'une renaissance nationale, et qui leur prédit leur gloire future malgré l'effrayante tempête qui va les enlever; chez cet homme qui sait que le temple de son Dieu va être détruit, et qui néanmoins annonce qu'il n'est point de nation si éloignée qui ne se prosterne un jour devant lui, point d'empire si puissant qui ne s'écroule sous sa main!

Sophonie s'adresse de nouveau à Juda, et plus spécialement à Jérusalem, dont il récapitule en peu de mots les crimes : sa rébellion contre Dieu, les violences et les injustices de ses chefs, les mensonges et les sacriléges de ses prophètes et de ses sacrificateurs. III, 1–4.

Et cependant, « l'Eternel emploie pour ramener cette ville à lui, et les leçons de la loi et de la prophétie, et les leçons de l'exemple; s'il punit sévèrement, il ne l'aura fait qu'après l'avoir annoncé au coupable, selon que le requiert la justice. Mais tout est inutile, ils ont hâte de se corrompre toujours plus. » III, 5–7.

III.

LES TEMPS MESSIANIQUES.

Jérusalem sera donc détruite, Juda aura le sort de ses ennemis et de tous les états païens. S'il en est ainsi, quelle espérance peut-il rester encore au prophète et aux vrais serviteurs de Dieu? Abandonneront-ils leur foi en la promesse d'un temps de salut, de sainteté et de paix? Que doivent-ils « attendre? » III, 8.

« Attendez-moi, » dit l'Eternel.

Mais quand viendra l'Eternel?

« Au jour que je me lèverai pour verser ma colère sur les Gentils et pour consumer la terre entière » (Ez. XXXVIII, XXXIX; Apoc. XIX, 15–21; XX, 8).

Mais au milieu de ces jugemens exercés contre toute la terre, et de cette ruine universelle de tous les royaumes du monde, le prophète voit apparaître un peuple nouveau dont il décrit tous les caractères.

Et d'abord, ce n'est plus un peuple unique qui adorera l'Eternel, « ce seront plusieurs peuples. III, 9. Des gentils seront donc appelés dans le royaume de Dieu. II, 11. Si d'une part les Israélites épars dans les contrées les plus éloignées doivent revenir alors dans leur patrie III, 10. 18–20. (Osée XI, 10. 11, etc.), d'autre part, tous les Israélites ne feront pas partie de ce nouveau peuple, les orgueilleux, ceux qui s'appuieraient charnellement sur les promesses, seront exclus, et il ne restera que les gens humbles et doux. » III, 11–13.

« Ces peuples adoreront Dieu avec des lèvres purifiées et le serviront d'un même mouvement (d'une même épaule, comme deux hommes qui, portant un fardeau, marchent d'un même pas). III, 9. Il y aura pardon et oubli des péchés passés, 11; sainteté et vérité, 13; paix et joie, absence de toute souffrance, 13-16; guérison de tous maux, 19; honneur et gloire pour Israël qui avait vécu dans l'opprobre parmi les nations, 18–20. »

« L'Eternel lui-même sera au milieu d'Israël, 15. 17 (Emmanuel, Es. VII, VIII; Osée XI, 9; XIV, 6). Il se réjouira en son peuple d'une grande joie, l'aimera d'un tel amour qu'il se taira sur tous ses péchés (Mich. VII, 19), il tressaillera d'allégresse sur lui, 17 » (Osée II, 19. 20; XIV, 4; Es. LXII, 5). Quelles douces et ravissantes paroles! et que le fidèle est heureux d'avoir un Dieu qui sait aimer!

On le voit, il ne manque à la prophétie messianique de Sophonie ni le rappel des Hébreux, aussi bien d'Israël que

de Juda, ni les jugemens de Dieu sur ses ennemis, ni la vocation des gentils, ni le pardon des péchés et la sainteté, ni la paix et la félicité, ni la personne du Sauveur qui apparaît ici en sa qualité de Dieu, et qui est Jéhova lui-même.

Cette prophétie a eu un commencement d'accomplissement dans la venue du Messie et l'établissement du christianisme; mais elle attend encore son entière réalisation. — Elle avait attiré l'attention des Juifs, comme nous l'apprend Jérôme dans son commentaire. Ils avaient conclu du verset 8 que, à la venue du Messie, toutes les nations seraient réunies, que la colère de Dieu se verserait sur elles, et que la terre entière serait consumée par le feu; du verset 9 que tous les peuples ne parleraient plus qu'une seule langue comme ils le faisaient au commencement (Gen. XI), et que cette langue serait l'hébreu.

Les versets 8-20 que nous venons d'analyser, se divisent en deux strophes : 8-13, l'annonce des temps messianiques et la description du nouveau peuple élu; 14-20, la joie de tout Israël et sa gloire à cette époque où Dieu sera auprès de lui.

C'est ainsi que le prophète, qui n'entend tout autour de lui que le bruit des royaumes qui s'écroulent, s'élève avec calme du sein de ces ruines, et se transporte en esprit à cette époque de l'avenir où Dieu rendra victorieux les humbles, fera triompher la pureté de cœur, plongera dans l'oubli les péchés de ses serviteurs, et se créera un peuple qu'il puisse aimer selon son cœur. Or c'est là la clef de toute l'histoire de l'humanité : les méchans périssent malgré toute leur puissance, les justes triomphent malgré toute leur faiblesse, et toutes les gloires du monde s'évanouiront un jour pour ne laisser subsister que celle de cette église de Christ qui est toujours méconnue et souvent persécutée, mais à qui seule appartiennent les promesses de l'éternité.

Ce sont ces vues générales sur la justice et l'amour du Dieu tout puissant, dont les serviteurs doivent rester maîtres du champ de bataille dans le redoutable et sublime combat que se livrent sur notre terre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, l'église et le monde, Jésus-Christ et Satan; ce sont, dis-je, ces vues générales qui forment la base de toute la prophétie juive et chrétienne. En isoler les prédictions spéciales, c'est ôter à celles-ci leur grandeur, c'est faire du prophète un devin, et de l'accomplissement de ses paroles un heureux hasard; c'est ne voir dans un tableau que les détails, qui sont bien exécutés, mais qui ne prouvent que du talent, et ne pas saisir la pensée générale où seule se manifeste le génie. Les prophètes hébreux, avant que d'être prophètes, sont de pieux Israélites qui connaissent le vrai Dieu par ses révélations antérieures, et qui n'ignorent point les principes généraux de son gouvernement du monde; et l'Esprit saint, qui les sauve et les sanctifie, ne fait dans un certain sens que leur montrer l'application de règles bien connues aux événemens de l'avenir. Mais ces vues générales ne seraient que des prophéties très incomplètes et vraiment indignes d'un Dieu qui ne fait rien à demi, si elles n'étaient vraies qu'en gros, et que les détails en fussent inexacts et faux, et c'est là précisément ce qui met dans tout son jour la différence radicale qu'il y a entre les plus heureux pressentimens du génie et la prédiction biblique. L'Esprit saint ne se borne pas à mettre au cœur du prophète de pieuses espérances, de sublimes pensées, il place devant les yeux de son esprit de vivans tableaux de l'avenir, qui ont parfois même l'exactitude de l'histoire, et qui sont des évangiles anticipés. Chaque détail de la prophétie est aussi complétement vrai que les pensées mères; jusques à un seul iota, tout ce qui a été annoncé doit s'accomplir. Et ici le passé est le garant de l'avenir, et les prédictions réalisées nous enseignent l'interprétation de

celles qui ne le sont pas encore. Ainsi les soixante-dix semaines d'années de Daniel, dont l'histoire nous fait connaître la littérale exactitude, nous obligent à prendre au sérieux les chiffres des révélations de saint Jean. La prophétie est vraiment divine, parce qu'elle réunit à la parfaite vérité des vues d'ensemble, la parfaite vérité des détails : sans les détails, elle pourrait passer pour de pieux pressentimens, et sans les vastes aperçus, elle ressemblerait à de la divination.

Sophonie, qui prouve son inspiration par des vues morales et historiques entièrement étrangères aux plus sages des païens, le fait également par la précision avec laquelle il annonce, par exemple, le sort futur de chaque ville des Philistins, ou par ce qu'il dit des Japhétites (et non des Camites) adorant l'Eternel, chaque peuple en son lieu; et cet accomplissement littéral de ces prophéties qui concernent le passé, nous dit assez comment nous devons entendre les prédictions messianiques qui terminent le livre. Jérusalem doit être habitée par un peuple saint; Israël aujourd'hui dispersé, captif, méprisé, sera une nation glorieuse parmi toutes les autres, et il reviendra, même d'au delà des fleuves de Cus, dans son antique patrie.

—

VIII.

HABACUC.

HABACUC.

La Bible ne nous fait connaître ni la patrie de ce prophète, ni la tribu à laquelle il appartenait, ni le pays et le temps où il a exercé son ministère.

Nous ne parlons pas de la légende juive qui se trouve dans les Apocryphes, d'après laquelle Habacuc, fils de Jésus, de la tribu de Lévi, aurait été enlevé de Judée par un ange dans un tourbillon, et transporté, avec le dîner qu'il préparait, à Babylone auprès de Daniel, qui était depuis sept jours dans la fosse aux lions. Cette fable rabbinique, qui ressemble à une foule d'autres du Talmud, non seulement ajoute au texte sacré un étrange et inutile miracle, mais dénature le récit inspiré, en altère la simplicité ou le contredit ouvertement. Ainsi, la cause qui fit jeter Daniel dans la fosse aux lions (Dan. VI), est racontée tout autrement dans l'*Histoire de Bel*, et le seul jour que le prophète a passé au milieu de ces bêtes féroces, se change dans la légende en une semaine.

L'époque du ministère d'Habacuc doit se déduire de son livre. Au ch. I, vts 5. 6, le prophète parle des Chaldéens comme d'un peuple nouveau, qui approche de la Judée, mais qui ne l'a point encore envahie, et que les Hébreux n'avaient point encore appris à connaître de leurs propres

yeux. Or, les Chaldéens apparaissent pour la première fois dans l'histoire juive, sous Jehojakim, fils de Josias. [1]

Environ 18 ans après leur première apparition en Judée et 21 ans après la mort de Josias, les Chaldéens avaient mis fin au royaume de Jérusalem.

Les vingt dernières années du royaume de Juda sont une époque de troubles, d'agitation et d'angoisse, qui ressemble peu au règne du paisible Josias. Jehojachaz son fils fut appelé par le peuple à la royauté ; c'était un jeune homme de 23 ans, qui n'était point animé du même esprit que son père. Il ne règna que trois mois ; il déplut, pour

[1] Nous suivons ici Preiswerk et la plupart des commentateurs. Toutefois ces deux versets 5 et 6, qui représentent les Chaldéens comme une nation que Dieu est présentement occupé à susciter, et leurs conquêtes comme un événement que Dieu prépare, nous semblent s'appliquer mal à un temps où Nabopolassar, le fondateur de la puissance chaldéenne, était déjà mort, et où Nebucadnesar avait fait une partie de ses conquêtes à la tête des Chaldéens. Ces événemens ne pouvaient être restés ignorés des Hébreux, au point que sous Jehojakim, un prophète pût leur en parler comme de quelque chose de tout nouveau. Cette considération, jointe à la place que le livre d'Habacuc occupe dans le canon avant Sophonie et après Nahum, et au caractère éminemment poétique de ce livre, nous ferait supposer qu'Habacuc était un peu plus jeune que Sophonie, et qu'il a vécu sous Manassé et Josias. Sa prophétie nous transporte au temps où le royaume d'Assyrie s'écroule, et où celui de Babylone passe aux mains des Chaldéens, qui étendent de toutes parts leurs conquêtes. Au milieu de cette grande révolution, le prophète voit que la nouvelle puissance qui s'élève sera autant et plus nuisible à Juda que l'étaient celles qui viennent de disparaître ; et à la vue de la ruine qu'il découvre dans l'avenir, son âme, un moment ébranlée, se raffermit en regardant à Dieu et apprend ce que c'est que *vivre par la foi*.

des causes qui ne nous sont pas dites, au roi d'Egypte Necho, le vainqueur de Megiddo, qui le fit prisonnier et l'emmena en Egypte où il finit ses jours. Necho lui donna pour successeur son frère Jehojakim, qui fit, ainsi que lui, ce qui est mauvais devant l'Eternel. Mais bientôt arrive de l'orient Nebucadnesar, qui était à la tête des armées du roi son père, et trois ans après la bataille de Megiddo, il repousse d'Asie les Egyptiens, monte à Jérusalem qui leur était tributaire, s'empare des trésors du temple et emmène en ôtage un certain nombre de jeunes gens des premières familles du royaume, parmi lesquels se trouvait le prophète Daniel. C'était la première fois que les Chaldéens paraissaient à Jérusalem. A dater de cette époque, la politique de Juda hésite entre l'alliance de l'Egypte et la soumission aux Chaldéens. On redoutait ces derniers, et l'on fermait l'oreille aux avertissemens des prophètes qui s'opposaient à toute alliance avec l'Egypte. Les rois, les princes et les chefs d'Israël méconnaissaient la vraie position d'Israël au milieu des gentils, celle d'une neutralité théocratique qui respecterait les droits de tous et ne prendrait aucune part aux débats et aux guerres des étrangers. Mais il eût fallu pour cela une foi calme et ferme, qui manquait; on ne pouvait croire que l'Eternel protégerait son peuple, et l'on cherchait à se protéger soi-même, et plus grandissait la puissance de Nebucadnesar, plus on se hâtait de recourir à l'Egypte, ce roseau brisé qui perçait toute main qui s'appuyait sur elle (Es. XXXVI, 6).

Jehojakim resta trois ans (606-603) assujetti à son maître Nebucadnesar; mais ensuite il changea d'avis, se révolta et fit alliance avec l'Egypte. Pharaon devait promettre sans peine son secours à un roi qu'il avait mis sur le trône, et Juda craignait moins le peuple du Nil qui n'était pas belliqueux et conquérant, que les peuples de l'Euphrate et du Tigre, et surtout que les Chaldéens. Nebucadnesar était

alors occupé à des guerres lointaines à l'orient de son empire, et il ne marcha qu'en 599 contre Juda. Le secours promis par l'Egypte ne vint point. Sur ces entrefaites, Jehojakim mourut après un règne de onze ans, et il eut pour successeur son fils Jehojachin, jeune homme inconsidéré, âgé de 18 ans. Jérusalem fut assiégée, et se rendit bientôt. Le roi fut emmené captif à Babylone, et avec lui les principaux du pays, les guerriers et les artisans, ainsi que tout ce qui restait des trésors du temple. Ezéchiel fit partie de cette émigration, et il dut aller entretenir dans les ténèbres du paganisme, parmi les exilés, la connaissance du Dieu d'Israël et la foi aux promesses messianiques.

Nebucadnesar établit pour roi sur la Judée désolée et humiliée, Sédécias (199–188), oncle du dernier roi et troisième fils du pieux Josias. Son caractère était la fidèle empreinte de celui de son époque. Il y avait en lui une étincelle de bonne volonté, mais aucune énergie ni fermeté, aucune foi véritable. Pendant quelques années il suivit la politique que lui imposait la nécessité, et fut soumis aux Chaldéens. Mais ensuite il prêta l'oreille, et aux instances de l'Egypte pour qui Juda était un avant-poste et un boulevard contre les puissances de l'Euphrate, et aux séductions de l'orgueil et d'un faux patriotisme qui faisait que les grands de sa cour ne pouvaient supporter de voir Jérusalem prosternée devant Babel, et aux trompeuses paroles des soi-disant prophètes et des prêtres qui flattaient les désirs des grands et qui assuraient que le Seigneur ne livrerait point Sion entre les mains des infidèles. C'était s'appuyer sur l'Eternel sans croire vraiment en lui, avoir son nom sur les lèvres et ne point l'avoir dans le cœur, faire semblant de regarder à lui tout en ne regardant qu'à l'Egypte; c'était imiter les Israélites du temps d'Héli, qui pensaient contraindre Dieu à leur donner la victoire en apportant sur le champ-de-bataille l'arche de l'alliance.

Sédécias se révolta contre Nebucadnesar, qui marcha vers la Judée avec sa redoutable armée. L'Egypte fit quelques démonstrations hostiles, qui ne servirent qu'à prolonger d'une année cette lutte inégale. Quand tout espoir de délivrance fut perdu dans la ville assiégée, Sédécias en sortit secrètement et chercha à se sauver par la fuite, mais il tomba entre les mains des Chaldéens. Jérusalem et le temple furent brûlés, la nation perdit son existence politique et fut en grande partie emmenée à Babylone.

II.

Mais qui sont ces Chaldéens que Dieu avait chargés d'exécuter ses jugemens sur Jérusalem?

L'histoire de ce peuple est l'un des points les plus controversés de l'archéologie biblique; et les passages des livres saints qui s'y rapportent, semblent au premier abord se contredire. Voici la solution qui se présente à nous comme la plus probable.

Les Chaldéens nous apparaissent, pour la première fois, habitant dans la Mésopotamie, vers les avant-monts méridionaux du plateau Arménien (Gen. XI, 31). Peut-être sont-ils réellement les descendans d'Arphacsad, comme plusieurs le supposent; au moins est-il certain qu'ils sont un peuple sémitique. C'est la « nation ancienne » des Chaldéens dont parle Jérémie, V, 15.

A cette époque reculée, la Babylonie était occupée par un peuple cuschite (Gen. X, 8-10), qui a fondé le plus ancien empire de la terre.

Plus tard, les Chaldéens doivent avoir envahi la Babylonie, repoussé au delà du Tigre une partie des Cuschites, qui ont formé dans la Susiane le peuple des Cissiens, et fondé cet ancien royaume chaldéen de Babylone, dont Bé-

rose nous a conservé le souvenir. Ainsi s'expliquerait comment le seul peuple babylonien que connaissent les écrits prophétiques et les livres des Rois et des Croniques, est toujours nommé Chaldéen et parle une langue sémitique, et de là encore cette antique caste de prêtres et de savans, que la Bible et les auteurs profanes connaissent à Babylone sous le même nom de Chaldéens.

Cependant le gros du peuple chaldéen n'avait point abandonné sa première patrie, et il paraît s'être étendu au loin vers le nord, dans les montagnes de l'Arménie et de l'Assyrie, dans ces mêmes contrées où habitent maintenant les Courdes, et peut-être même jusque sur le versant nord-ouest du plateau Arménien, vers le Pont-Euxin, où nous voyons l'ancien peuple des Chalybes prendre le nom nouveau de Chaldéens.

Les Chaldéens des plaines désertes de la Mésopotamie et des montagnes ardues de l'Arménie conservèrent leurs mœurs primitives, tandis que depuis nombre de siècles les tribus de leur nation qui avaient envahi les riches plaines de la Babylonie, s'étaient amollies et énervées par leur mélange avec la population cuschite, et ils apparaissent subitement dans l'histoire comme un peuple nouveau (Es. XXIII, 13. 14), qui a la rudesse et le genre de vie de tous les peuples nomades de l'Asie moyenne, des Scythes et des Cardouches, des Turcs et des Courdes.

Ce peuple, ancien et nouveau à la fois, reprend le chemin de Babylone, s'en empare par une révolution qui nous est inconnue, et bientôt déborde de toutes parts sur les contrées voisines.

Les Chaldéens sont les fondateurs de la première des quatre grandes monarchies dont parle Daniel. Ils n'ont pas tardé à prendre les mœurs, la civilisation, la langue et sans doute la religion des Babyloniens au milieu desquels ils s'étaient établis. Mais Habacuc, au moins dans son premier

chapitre, les dépeint tels qu'ils étaient au moment de leur invasion, et la vérité du tableau qu'il trace d'eux, frappe d'autant plus qu'on l'examine plus attentivement.

Comparons les Assyriens de Nahum aux Chaldéens d'Habacuc. Voilà deux peuples conquérans, et parmi les reproches que leur adressent ces prophètes, il doit y en avoir plusieurs qui les concernent également, tels ceux de violences et de meurtres, de rapines et d'injustices. Mais Habacuc reprocherait-il aux Chaldéens, comme Nahum le fait à Ninive, d'avoir formé des complots contre l'Eternel? Non; ces hordes de nomades à demi-sauvages dévastaient la terre entière sans distinguer les états qu'ils renversaient, ils dévoraient, sans se donner la peine de les examiner, tous les *poissons* qui se trouvaient pris *dans leurs filets;* ils foulaient aux pieds la Judée sans soupçonner que ce fût une terre sainte, sans s'enquérir du Dieu qui y était adoré. Assur connaissait au contraire les Israélites et leur Dieu par Jonas, par la destruction de l'armée de Sennachérib devant Jérusalem, par tous les récits qui se faisaient en Orient des miracles opérés en Judée, par les Ephraïmites emmenés captifs vers le Tigre.

Un second caractère des Chaldéens, qui ne se retrouve pas dans Assur, c'est leur insolente confiance en leurs forces, leur joie naïvement brutale à la vue de leurs succès (I, 18), leur mépris pour ce que les peuples civilisés révèrent (10), le sommeil profond de leur conscience, leur incrédulité pratique, leur impiété irréfléchie. Ils amassent des prisonniers comme le samoun enlève le sable du désert (9); ils ont le sentiment que leur pouvoir et leurs succès procèdent d'eux; aussi leur force est-elle leur Dieu, et ils encensent leur propre puissance (7. 11. 16).

De tels conquérans ne sortent pas d'une terre civilisée et n'habitent pas les cités. Ce sont des fils du désert, des enfans des steppes, des peuples à cheval, intrépides, durs,

féroces. Il y avait dans les conquêtes d'Assur, dans ses injustices, dans ses rapines, une certaine dignité royale, quelque chose du lion (Nahum II, 11–13); les Chaldéens ne sont que des essaims de loups qui se répandent le soir dans les campagnes (Hab. I, 8).

III.

Le livre d'Habacuc se distingue d'entre tous les écrits prophétiques, par la grande place que l'auteur même y occupe; nous y lisons ses tristesses, ses plaintes, ses doutes, ses espérances, ses joies; nous le voyons chercher le pourquoi des dispensations providentielles, ne pas le trouver, le demander à Dieu et recevoir la réponse d'en haut; il nous met dans la confidence des impressions secrètes qu'ont produites sur lui les révélations qu'il a reçues; en un mot, il nous fait lire dans le cœur d'un prophète.

Telle n'est point la manière ordinaire des prophètes. Et en effet, ils sont des ambassadeurs de Dieu auprès de son peuple, ils viennent au nom de l'Eternel transmettre aux hommes un message; que nous importent les dispositions dans lesquelles ils sont en s'acquittant auprès de nous de leur commission? ce que nous leur demandons, ce sont les paroles de Dieu, et en nous les révélant, ils s'oublient eux-mêmes comme nous les oublions aussi, et nous trouverions étrange qu'ils voulussent attirer notre attention sur eux et en détourner une partie de Dieu vers l'homme. Mais s'il en est ainsi, comment s'expliquer le caractère distinctif d'Habacuc? Faudrait-il y voir un signe des temps de décadence dans lesquels il vivait, un repliement maladif sur soi-même que n'aurait pu vaincre la puissance de l'Esprit divin qui l'inspirait?

On ne peut citer pour le justifier les auteurs des psaumes, qui ne sont point prophètes, et qui, loin de parler de la

part de Dieu aux hommes, ont au contraire reçu la mission de parler à Dieu au nom de tous les fidèles, et de lui exprimer tous les sentimens de crainte et d'amour dont ses diverses révélations remplissent les cœurs qui les acceptent. Sans les psaumes, la Bible aurait été incomplète : il ne suffit pas à l'église de connaître les volontés divines et les vérités éternelles, il faut qu'elle sache encore quels effets la vraie foi en Dieu produit dans les âmes, et qu'elle ait une règle infaillible à laquelle elle puisse se connaître elle-même, juger de sa vie spirituelle, se tenir en garde contre les écueils de la tiédeur et de l'exaltation; et en lisant les psaumes qui lui servent comme de diapazon, elle entend bientôt si ses chants sont justes ou faux. Autant donc il était nécessaire que le psalmiste nous révélât les mouvemens les plus intimes de son âme, autant il semble peu convenable à un prophète de parler d'un autre que de Dieu.

On nous objectera que plusieurs psaumes sont prophétiques. — Cela est vrai, mais la prophétie a chez David un autre caractère que chez Esaïe ou Daniel; le premier n'a pas de vision, ni de révélation spéciale qui lui serait pour ainsi dire communiquée du dehors, c'est en parlant de lui-même qu'il prédit le Messie, c'est lui-même et son histoire qui deviennent une prophétie, sans que peut-être il la comprenne en plein; c'est parce qu'il est lui-même juste et saint, que ses sentimens deviennent ceux du seul vraiment Juste et Saint; il est le membre d'un corps dont la tête est le Christ, et les impressions des membres ne peuvent être autres que celles de la tête qui vivifie le corps entier et seul l'anime. Le prophète proprement dit, au contraire, reçoit des révélations qu'il distingue parfaitement de ce qui se passe dans sa vie intime, et qui agissent sur lui comme des événemens historiques dont il serait le simple spectateur; c'est ce dont nous donne en particulier un exemple, Haba-

cuc, qui ne comprend pas les paroles de Dieu et lui en demande l'explication.

On pourrait dire sans doute, pour rendre compte du caractère lyrique de la prophétie d'Habacuc, que lorsqu'il donne essor à ses sentimens individuels, il se sait, autant et plus que le psalmiste, un avec toute l'assemblée des justes, avec toute la véritable église. En effet, il lui arrive de parler de lui au pluriel : « Nous ne mourrons point » (I, 12), tandis qu'ailleurs (III, 14) c'était lui, Habacuc, qui était assailli au passage de la mer Rouge par les Egyptiens ; et c'est dans le sentiment de sa communion avec tous les fidèles, qu'il a composé sa prière, au chapitre III, pour être chantée dans les fêtes du culte public.

On pourrait ajouter qu'il peut y avoir des cas où l'ambassadeur est chargé par son maître même, de faire connaître à ceux vers qui il est envoyé, la peine qu'il a éprouvée à bien comprendre toute la portée de son message ; car ce peut être un moyen de leur en faciliter l'intelligence et de les engager par l'exemple d'autrui à l'accepter.

Toutefois ces explications ne nous satisfont pas entièrement, et elles ne font que nous amener à la vraie solution. La forme du livre correspond fidèlement à son contenu. Habacuc ramène l'attention des Israélites, des faits extérieurs à un fait intérieur, à la foi, et des promesses qu'a reçues le peuple élu, aux promesses individuelles, au salut des justes par la foi. Il prophétise non pas tant contre les Chaldéens, que contre les méchans de toute nation, il annonce la délivrance non point au peuple d'Israël, mais à tout homme juste, et il parle beaucoup de ce qu'il éprouve, parce que il a précisément pour but principal d'établir le grand principe du salut par la foi individuelle, et de donner lui-même un exemple de l'inébranlable fermeté et de la joie sereine que le juste puise dans sa foi quand tout s'écroule autour de lui. D'autres prophètes, tel qu'Osée, ne

lisent dans l'avenir que le rétablissement de la nation juive, que Dieu semblait livrer à une destruction complète; Habacuc, au contraire, n'annonce point à la nation des temps futurs de joie et de gloire, il promet la vie au juste qui croit, et ainsi il explique et complète toutes les autres prophéties.

« *L'ame du méchant s'enfle et n'est point droite en lui, mais le juste vivra dans sa foi.* » Telle est la pensée capitale et le thème de tout le livre d'Habacuc. Et c'est là aussi tout ce qu'il contient de prophéties messianiques. Il pose au sein de l'ancienne alliance qui concernait toute une nation, le principe de la nouvelle alliance qui ne concerne que des individus, et il établit, sous la loi, que l'unique justice qui fait vivre est celle du croyant. Il prophétise en annonçant l'Evangile avant la venue du Messie. Cette parole : *le juste vit de sa foi*, est devenue pour l'apôtre Paul le texte sur laquelle il a établi la doctrine de la justification gratuite sans les œuvres de la loi; pour le père de l'église Augustin, la perle de grand prix qui l'a rendu riche en Dieu, et pour Luther, demandant en vain le salut à tous les autels et à toutes les images de l'église romaine, l'aurore qui dissipa ses ténèbres et qui bientôt éclaira plusieurs nations.

Le malheur et la mort des méchans, la vie et la félicité des justes, sont sans doute des pensées qui se trouvent à chaque page des livres de l'Ancien Testament antérieurs à Habacuc, et en particulier Abraham, le père des croyans, connaissait déjà la justice de la foi. Mais jamais avant notre prophète, ces vérités n'avaient été présentées comme le résumé de toutes les révélations divines et comme la clef de toutes les énigmes de l'histoire; jamais non plus elles n'avaient été appliquées de manière à faire disparaître de devant le prophète la nation élue, pour ne laisser subsister que des individus, que le petit troupeau des croyans.

Nous disons que Habacuc trouve dans ces vérités la clef de l'histoire. En effet, la grande question qu'il débat avec Dieu est celle de la prospérité des méchans; Job l'avait résolue par la soumission aux décrets d'un Dieu tout puissant, et Asaph en avait donné la vraie réponse pour les individus; mais l'énigme restait entière pour les nations, et c'est Habacuc qui la résout par la révélation que lui donne l'Eternel.

La solution est que le temps entraîne avec lui dans ses flots tout ce qui n'est pas justice et foi, que le peuple de la foi survivra non seulement aux Chaldéens, mais aux Perses, aux Grecs, aux Romains et à tous les royaumes du monde chrétien, et que l'église des croyans est le seul rocher inébranlable au sein de l'immense océan de l'humanité, la seule lumière qui brille dans les ténèbres de la terre et qu'aucune tempête ne peut éteindre. Le juste *vit* de sa foi, et sa vie dépasse même le temps et se prolonge dans l'éternité.

La grandeur de la question, la sublime simplicité de la réponse, la diversité des sentimens par lesquels passe Habacuc, la variété des tons, la vivacité des images, l'originalité de la conception générale, tout concourt à faire de ce livre, à la fois lyrique et prophétique, un des écrits bibliques les plus remarquables au point de vue littéraire.

IV.

Le plan d'Habacuc est fort simple. Le chapitre 1er contient l'énigme, le chapitre 2e la solution, et le 3e un cantique du prophète.

Le livre s'ouvre par des paroles de plaintes et de reproches que le prophète adresse à son Dieu au sujet de la corruption qui règne chez son peuple, et de l'oppression qu'éprouvent de la part des méchans les justes, les vrais Israélites, ceux avec lesquels il s'identifie complètement et au nom desquels il parle. « *Jusques à quand, ô Eternel, appellerai-je au secours? et tu n'écoutes pas. Je crie à toi :*

violence, et tu ne délivres pas les tiens, tu ne réprimes ni ne châties les méchans. *Pourquoi me fais-tu voir*, en aiguisant ma vue spirituelle, *des iniquités et des souffrances* que d'autres ne voient pas, si tu ne veux pas exaucer les prières que tous ces maux me font élever à toi? *La ruine et la violence* m'entourent de toutes parts, etc. » I, 2-4.

A cette plainte, l'Eternel répond en annonçant et décrivant la venue des Chaldéens « qui renversent tout sur leur passage et étendent leur empire au loin, qui passent sur les peuples comme *le vent d'orient* sur le désert et *emportent des prisonniers comme du sable*. Après ces conquêtes, après toutes ces cruautés et ces violences, qui ne sont en quelque sorte que les actes d'une force brutale, aveugle, physique, *leurs cœurs s'élèveront*, s'enorgueilliront, *ils dépasseront* les dernières limites du droit et de la modération, ils *pécheront*, ils se demanderont d'où leur viennent leurs succès, et ils répondront que *leur force est leur Dieu*. » I, 5-11. Cette description des conquêtes des Chaldéens est moins remarquable encore par sa beauté poétique, que par la distinction qui y est faite entre un peuple barbare qui fait le mal sans réflexion, et ce même peuple se livrant volontairement à ses pensées mauvaises, et commettant de vrais péchés. Le commentaire dogmatique de ce passage fort remarquable, se trouve dans les paroles de Jésus-Christ : « Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché » (Jean IX, 39-41; XV, 22-24), et le commentaire historique, dans le livre de Daniel, où nous voyons le roi chaldéen Nebucadnesar, séduit par la voix intérieure de l'orgueil, s'écrier : « N'est-ce pas ici la grande Babylone que j'ai bâtie par ma force? » pécher et subir immédiatement la peine de son péché (Dan. IV).

Mais que signifie cette réponse que fait l'Eternel au prophète qui demandait la délivrance des justes en Israël bien plus que le châtiment des méchans, et à qui il est dit sim-

plement que nombre de pays vont être dévastés par une nation barbare? Ecoutons Habacuc qui reprend la parole.

« *O Eternel, n'es-tu pas de toute éternité, mon Dieu, mon saint?* Tu me protégeras dans cette ruine universelle; en châtiant les pécheurs, tu te souviendras des justes; toi qui es le *saint*, tu aimes les saints, et *nous*, les vrais Israélites, *nous ne mourrons pas*, le Chaldéen ne détruira pas ton église. *Tu l'as établi pour exercer les jugemens* sur tes ennemis; toi qui es notre *rocher* et notre haute retraite, *tu l'as préparé pour châtier* les coupables. » Ainsi le prophète a reçu une réponse pleinement satisfaisante à ses premières plaintes; les opprimés en Israël seront délivrés des mains de leurs frères, et épargnés quand le châtiment fondra sur les coupables. Mais une nouvelle difficulté se présente à son esprit : les Chaldéens que Dieu a préposés pour ce châtiment, sont autant et plus coupables que les Hébreux qu'ils veulent châtier, la description même que l'Eternel vient de faire d'eux, met dans tout son jour leur cruauté, leur insolente présomption, leur orgueil impie. Dieu ne sait-il donc mettre fin à un mal que par un mal plus grand encore? « *Toi, ô Dieu, dont les yeux sont trop purs pour voir le mal et qui ne peux prendre plaisir à la violence, pourquoi verrais-tu* toujours *les impies* remplir la terre de douleurs, *et te tairais-tu quand le méchant dévore de plus justes que lui?* » Habacuc considère en esprit ces Chaldéens parcourant la terre en la ravageant, et s'emparant des nations comme si elles n'avaient point de maîtres pour les défendre : « *As-tu donc fait les hommes comme les poissons de la mer et comme les reptiles qui n'ont point de chefs? Le Chaldéen les tire tous avec son hameçon,... il triomphe* de ses succès et il s'*encense lui-même....* » — I, 12-17.

L'Eternel se tait pour un temps à ces nouvelles plaintes de son prophète qui attend sa réponse, l'esprit au guet, tel qu'une sentinelle sur sa tour. — II, 1.

Et bientôt l'Eternel donne la réponse désirée, et révèle la chute des Chaldéens dans une vision, qu'Habacuc reçoit l'ordre d'écrire en lettres distinctes sur des tablettes, et dont l'accomplissement tardera peut-être, mais viendra certainement.

Cette prophétie commence par cette sentence d'une immense portée, d'une application universelle, qui contient la solution de tous les problèmes du monde moral :

« VOILA ! ELLE S'EST ENFLÉE, ELLE N'EST POINT DROITE, SON AME, AU DEDANS DE LUI, MAIS LE JUSTE DANS SA FOI VIVRA. »

Cette sentence est conçue à dessein en termes généraux : l'âme qui s'élève est celle du Chaldéen (I, 11), mais c'est aussi celle de quiconque pèche comme le Chaldéen. Il n'y est point dit quelle sera la destinée du méchant, mais elle se déduit de celle du juste qui seul a la vie, et elle ne peut être que la mort. Il faut d'ailleurs saisir dans toute sa plénitude le sens des mots : *elle s'est enflée, elle n'est pas droite ;* il s'agit ici de ce degré dans le mal où l'on s'élève contre Dieu et où l'on entre dans des voies décidément mauvaises, où l'on s'enorgueillit et se pervertit, comme l'a fait le Chaldéen après ses conquêtes.

La sentence générale est appliquée au cas particulier dans le reste du chapitre : « *Oui, l'ivresse* (d'orgueil comme de vin) *rend insolent,* etc. » Le Chaldéen périra ; déjà même, aux yeux du prophète, il est chassé de son lieu, et voici toutes les nations qu'il a foulées aux pieds, qui se réunissent autour de lui pour lui crier : Malheur ! et pour lui reprocher ses crimes.

Ce chant de malédictions se divise en cinq strophes.

La première (6-8) rappelle les injustes et sanglantes conquêtes des Chaldéens, qui, bien loin d'acquérir ainsi de la gloire et de l'éclat, n'ont fait que *se couvrir eux-mêmes* comme *d'une boue épaisse* qui les souille et les défigure.

La seconde strophe (9-11), reproche aux Chaldéens leur avidité et leurs richesses mal acquises, avec lesquelles ils se croient à l'abri des coups de la fortune. Mais *les pierres* de leurs palais leur *crient :* « Tu as bâti ces murailles avec le fruit de tes rapines, » et *du milieu de la charpente la poutre répond :* « Tu nous as dérobée. »

Dans la troisième strophe (12-14), il est question de Babylone que les Chaldéens ont agrandie et comme *fondée;* ils y ont fait *travailler les peuples* conquis, mais tous ces édifices qui *reposent sur l'iniquité,* sont voués au *feu* (qui les consumera sous Cyrus) et *au néant.* Et tous travaux semblables auront un sort semblable, jusqu'à ce qu'enfin tous les hommes rendent *gloire à l'Eternel.* (Le verset 14 est souvent cité dans un sens qu'il n'a pas; il s'agit ici non point de la *connaissance de l'Eternel*, de la foi au vrai Dieu, mais simplement de la *connaissance de la gloire de l'Eternel,* qui doit *remplir la terre comme les eaux recouvrent le fond des mers;* et en effet les prophéties nous parlent bien d'un règne universel du Christ sur toute l'humanité, mais non d'une conversion de tous les hommes au Seigneur.)

La quatrième strophe (15-17) dépeint le mal moral que Babylone fera aux nations soumises à ses lois (Jér. LI, 7), qu'elle *enivrera* avec ce secret et odieux plaisir que le méchant trouve à nuire à ses semblables; mais elle en sera punie selon son péché (Jér. XXV, 27; Lam. IV, 21). Et le prophète lui rappelle ici que son plus grand crime est la manière en laquelle elle a dévasté la Terre sainte, *le Liban* (Ez. XVII, 3; Deut. III, 25).

La cinquième strophe, qui est comme les précédentes de trois versets, mais qui en diffère à plusieurs égards, est prononcée par le prophète, qui reprend la parole après les nations pour compléter leurs accusations en y ajoutant le reproche d'idolâtrie, et qui réclame de *tous* les peuples *le silence devant l'Eternel* des armées.

Ce dernier verset (II, 20) prépare le lecteur au cantique du ch. III. A l'ouïe des révélations que Dieu a mises sur les lèvres de son prophète, celui-ci s'est recueilli et a élevé son âme vers l'Eternel ; la puissance de celui qui d'un mot peut renverser les empires les plus puissans, l'a rempli de crainte, et il a senti la folie de ses plaintes. « *O Eternel, accomplis* tes jugemens *dans le cours des années* (et non lorsqu'il n'y aura plus de temps, dans l'éternité) ; mais *dans ta colère* contre les peuples coupables, *n'oublie pas* tes faibles serviteurs. »

Le cantique qui suit (III, 3-19) est un des plus beaux morceaux de la poésie sacrée, mais il est presque inintelligible dans nos versions françaises, et jamais traduction n'en reproduira l'énergie et la grandeur.

Les scènes du Sinaï, le passage de la mer Rouge et du Jourdain, les ruisseaux sortant du rocher à la voix de Moïse, le soleil et la lune s'arrêtant dans leurs demeures à la parole de Josué, sont rappelées dans la première partie de ce cantique (3-15), qui exalte la toute-puissance de Dieu détruisant les ennemis des justes (14), et *délivrant son peuple*, c'est-à-dire son peuple pour autant qu'il est *oint* (13 ; Ps. CV, 15). Le prophète a d'ailleurs devant les yeux le commencement de la dernière bénédiction de Moïse (Deuter. XXXIII, 2), le psaume XVIII, le LXXVII, etc. « Dieu s'avance dans une tempête qui couvre le ciel entier, il est enveloppé d'un nuage ténébreux qui renferme dans son sein un feu brillant comme le soleil, et duquel partent mille foudres ; il s'arrête et mesure la terre pour trouver le chemin par lequel il fera sortir son peuple du milieu des nations qui l'oppriment ; les peuples sont saisis d'épouvante, toute la nature se bouleverse, l'Eternel descend sur son char de victoire, les flots se partagent, les montagnes s'écroulent, l'abîme crie, la mer élève ses vagues vers les cieux comme des mains suppliantes, la terre s'ouvre et fait

jaillir des torrens, les astres suspendent leur cours, et au milieu des tonnerres et des éclairs et de tous ces prodiges étranges, les Israélites s'avancent, humbles et joyeux, vers la terre qui leur est destinée. » — Lecteurs, qui peut-être mettez en doute la vérité de l'histoire juive, est-ce ainsi que l'homme invente, et avez-vous jamais trouvé parmi les fictions des poètes, rien qui égalât en sublimité ce tableau tout historique des miracles du désert? +

Contre qui l'Eternel marche-t-il? C'est contre tous ses ennemis. Mais parmi ses ennemis s'est rangé Israël lui-même, qui opprime les justes et les croyans (I, 2-4). A cette pensée, le *cœur* du prophète se déchire; l'amour qu'il a pour son peuple, fait que *ses os sont rongés* de douleur. Il sait qu'il doit *vivre jusques au jour où Dieu montera contre le peuple* (dans le texte *am* et non *goï*) hébreu *pour le briser*. — 16.

Mais si Dieu détruit les Hébreux, c'est parce qu'ils sont semblables au *figuier stérile* et qu'ils ne produisent aucun fruit. Aussi le pays sera-t-il entièrement dépeuplé. — 17.

Mais les Hébreux ne sont pas les justes, l'Israël selon la chair n'est point l'Israël spirituel. Les pécheurs impénitens de Juda sont ce que sont tous les païens : des étrangers au royaume des Cieux. Leur ruine n'est pas la nôtre; ils sont du monde et nous sommes à Dieu. « Moi, en l'Eternel je me réjouirai, je tressaillirai de joie au Dieu qui me délivrera (moi et tous ceux qui avec moi sont membres du corps de Christ). L'Eternel est ma force, etc. » (18. 19.) C'est ainsi que le prophète de la foi vivifiante, se recueillant devant Dieu et imposant silence à ses affections et à ses pensées charnelles, pousse en finissant un cri de joie et de reconnaissance, qui domine le fracas des royaumes qui s'écroulent tout autour de lui.

IX.

ABDIAS.

ABDIAS.

Abdias ne nous est connu que par sa prophétie contre Edom. Il doit l'avoir prononcée peu après la destruction de Jérusalem, qui y est mentionnée comme un fait tout récent. Il est donc contemporain de Jérémie, et il clôt la série des petits prophètes qui ont vécu avant ou immédiatement après la ruine du royaume de Juda. Les trois qui restent encore, Aggée, Zacharie et Malachie, ont prophétisé après la captivité et parmi les Juifs qui étaient de retour dans leur patrie.

Le livre d'Abdias est le plus court de tous ceux de l'Ancien Testament; il n'a qu'un chapitre. Sa place dans le canon devrait être entre Sophonie et Aggée; on l'aura placé après Amos parce que celui-ci, vers la fin de son livre, nomme les Edomites comme les représentans des autres peuples voisins et ennemis de Juda; ou peut-être a-t-on trouvé convenable de placer cette prophétie d'Abdias, relative à un peuple issu d'Abraham et d'Isaac, avant les prophéties de Jonas, de Nahum et d'Habacuc, qui concernent les royaumes étrangers et lointains de Ninive et de Babylone.

Le sujet principal du livre est le châtiment des Iduméens qui s'étaient réjouis de la ruine de Juda. L'intelligence de cette courte prophétie n'exige pas que nous entrions dans

beaucoup de détails sur les Edomites. On trouvera une courte esquisse de l'histoire et de la géographie de leur patrie dans la *Description de la Terre sainte, par Bræm*, pages 116-118 et 144-146, et l'explication de toutes les prophéties contre Edom dans le ch. XII de l'ouvrage bien connu de Keith.

Israël n'avait pas de plus grand ennemi que son frère Edom, qui le haïssait de cette haine qui n'existe que chez ceux qui se tiennent de près et qui devraient s'aimer. Les Edomites étaient fiers de leur sagesse mondaine, qu'ils plaçaient au dessus de la divine sagesse du peuple élu; et ils se croyaient invincibles dans les hauts rochers où ils avaient placé leur demeure. Aussi sont-ils souvent pris dans les prophètes pour le type de toutes les puissances terrestres qui s'opposent à Dieu et à son règne, et c'est par eux que commence dans Esaïe (LXIII) le jugement final de Dieu sur les nations (comparez Lam. IV, 21; Ez. XXV, 12-14; XXXII, 29; XXXV, 3-15). Lors de la ruine de Jérusalem par Nebucadnesar, ils n'avaient point caché l'odieuse joie que leur causait le malheur de leurs frères, et le souvenir de leurs insultes avait suivi à Babylone les Israélites, qui pleuraient sur Sion au pied des saules de l'Euphrate, et qui disaient : « Souviens-toi, Eternel, des enfans d'Edom, qui dans la journée de Jérusalem, s'écriaient : Découvrez, découvrez jusques à ses fondemens » (Ps. CXXXVII). Une telle nation ne pouvait subsister long-temps, une semblable méchanceté appelait le châtiment. Abdias annonce aux Edomites leur ruine, et il en donne pour motif, moins leur orgueil et leur présomptueuse confiance en leur force et en leur sagesse, que leur inimitié pour le peuple de Dieu.

Cependant le peuple élu vient d'être emmené captif, la Terre sainte est déserte; et le châtiment qui est dénoncé aux Edomites ne différerait point de celui qui a déjà frappé la race sainte d'Abraham? — Non, dit Abdias, Edom sera

dévasté complétement, retranché pour toujours, il périra tout entier, tandis qu'Israël se relèvera de sa ruine actuelle, rentrera en possession de son ancienne patrie et même s'assujettira Edom, et déjà sur cette terre le royaume restera en définitive à l'Eternel et à son peuple.

Abdias annonce donc les temps messianiques, mais il n'en signale, comme Osée, que les caractères extérieurs et temporels, il ne prédit que le rétablissement de la nation juive dans sa patrie et son élévation par dessus tous ses ennemis. Toutefois il sait bien que le nouvel Israël sera une nation sainte (17).

Sa prophétie contre Edom s'est accomplie d'une manière si exacte et si complète, que cela nous garantit l'entier et parfait accomplissement de sa prophétie messianique.

Son livre n'offre aucune difficulté quelque peu importante. Dans une première strophe, 1-9 (que Jérémie a reproduite, XLIX, 7-22), Abdias annonce aux orgueilleux Iduméens la ruine complète qui les attend. Dans la seconde, 10-16, il indique et développe la vraie cause de leur ruine. Les derniers versets dépeignent le rétablissement futur d'Israël.

—

